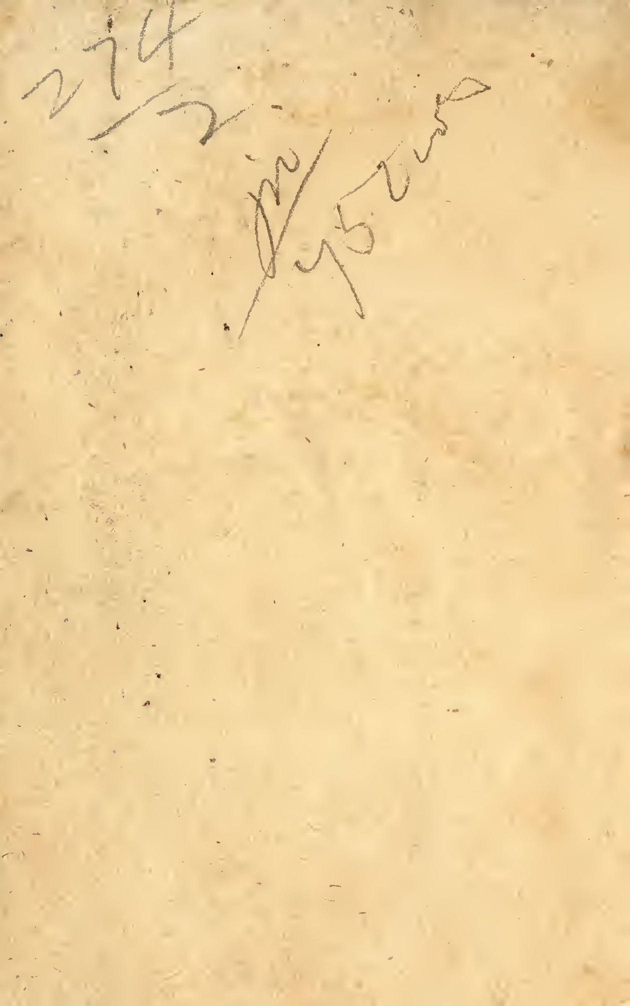






RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece humaine.

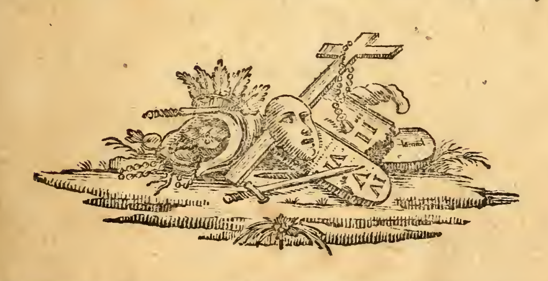
PAR MR. DE P***.

Studio dispoſta fideli.

LUCRECE.

TOME I.

Nouvelle Édition, corrigée & conſidérablement augmentée.



A CLEVE,

Chez J. G. BAERSTECHER, Libraire,

MDCCLXXII.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

COmme on s'eſt permis, dans quelques pays, de contrefaire cet Ouvrage, & d'y inſérer des pieces étrangeres, abſolument indignes d'y paroître, cette licence, qui eſt preſque ſans exemple, a enfin obligé l'Auteur à déclarer qu'il ne reconnoît aucune Édition des *Recherches Philoſophiques*, ſinon celle qu'on publie aujourd'hui, & qui eſt aiſée à diſtinguer de toutes les autres, par le grand nombre

d'additions qu'on a faites, & par les nouveaux éclairciſſements qu'on y a donnés ſur beaucoup d'objets relatifs à l'Amérique & aux Américains.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſé d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable, parmi les hommes, que la découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui-là; & c'eſt ſans doute un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié de ce Globe tellement diſgraciée par la Nature que tout y étoit ou dégénéré, ou monſtrueux.

Quel Phyſicien de l'Antiquité eût jamais ſoupçonné qu'une même planete avoit deux hémiſpheres ſi différents, dont l'un ſeroit vaincu, ſubjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en ſeroit connu après un laps de

ſiécles qui ſe perdent dans la nuit & dans l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la Terre & la fortune des Nations, fut abſolument momentanée, parceque, par une fatalité preſqu'incroyable, il n'exiſtoit aucun équilibre entre l'attaque & la défenſe. Toute la force & toute l'injuſtice étoient du côté des Européens: les Américains n'avoient que de la foibleſſe: ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un inſtant.

Soit que ce fût une combinaiſon funeſte de nos deſtins, ou une ſuite néceſſaire de tant de crimes & de tant de fautes, il eſt certain que la conquête du nouveau Monde, ſi fameuſe & ſi injuſte, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait eſſuyé.

Après le prompt maſſacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur ſe ſentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les ſources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du Monde habitable. L'homme, déja accablé du fardeau de ſon exiſtence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaiſir & au ſein de la jouïſſance: il ſe crut perdu

ſans reſſource : il crut que la Nature irritée avoit juré ſa ruïne.

Les Annales de l'Univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus, une époque ſemblable. Si de tels déſaſtres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre ſeroit un ſéjour dangereux, où notre eſpece, ſuccombant ſous ſes maux, ou fatiguée de combattre contre ſa deſtinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette planete à des êtres plus heureux ou moins perſécutés.

Cependant des Politiques à projets ne ceſſent, par leurs ſéditieux écrits, d'encourager les Princes à envahir les Terres Auſtrales. Il eſt triſte que quelques Philoſophes ayent poſſédé le don de l'inconſéquence juſqu'à former eux-mêmes des vœux pour le ſuccès de cette coupable entrepriſe : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaiſſeau qui au ſortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paiſibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux beſoins & des richeſſes imaginaires, c'eſt agacer des tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déja que trop à ſe plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abuſé de ſa ſupé-

riorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laiſſer les Terres Auſtrales en repos, & de mieux cultiver les ſiennes.

Si le génie de la déſolation, & des torrents de ſang précédent toujours nos conquérants, n'achetons pas l'éclairciſſement de quelques points de Géographie par la deſtruction d'une partie du Globe; ne maſſacrons pas les Papous pour connoître, au thermométre de Réaumur, le climat de la nouvelle Guinée.

Après avoir tant oſé, il ne reſte plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir pour tout connoître.

Il eſt beau, il eſt grand de tirer de l'obſcurité des forêts des hordes de Barbares & d'en faire des hommes; mais les Moraliſtes, qui devroient ſe charger de cette tâche, trouvent trop de plaiſir à nous ennuyer par leurs écrits, pour ſe réſoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, ſont trop vicieux eux-mêmes pour inſtruire des Sauvages ſans les tyranniſer, laiſſons végéter ces Sauvages en paix: plaignons-les, ſi leurs maux ſurpaſſent les nôtres, & ſi nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leur miſere.

On a ſuivi, autant qu'il a été poſſible, dans quelques endroits de cet ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde: on les a ſuivis toutes les fois qu'ils n'ont point exagéré groſſiérement, toutes les fois qu'ils n'ont pas joint la crédulité d'un enfant aux délires d'un vieillard, toutes les fois enfin qu'ils ont écrit avec quelque réflexion. Car notre deſſein n'a pas été de copier ou de traduire les menſonges débités en Eſpagnol, ou en Latin barbare, par les anciens faiſeurs de relations.

Nous croyons qu'en ſe ſervant même, avec rigueur, de la Critique hiſtorique, on eſt infiniment plus éloigné de violer les loix de l'Hiſtoire, qu'en admettant ſans examen des fables révoltantes pour des vérités inconteſtables.

L'Amérique n'eſt certainement plus ce qu'elle a été, & jamais aucun pays du monde n'a eſſuyé des changements plus grands, ni des viciſſitudes plus ſingulieres en moins de temps. D'immenſes forêts ont diſparu avec les Sauvages qui les habitoient: pluſieurs peuplades ont changé leur ſéjour, ou ſe ſont diſperſées; pluſieurs ſont tombées ſous l'oppreſſion & l'eſclavage; pluſieurs ont ceſſé

d'être, & n'ont laiſſé ſur ce Globe que le triſte ſouvenir de leurs épouvantables malheurs.

Oviédo ſe plaignoit déja de ſon temps, qu'on avoit été ſi preſſé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliſtes avoient eu le loiſir de les étudier: auſſi en nous livrant à ce travail, avions-nous déſeſpéré d'abord de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténébres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour ſe frayer une route au travers des contradictions & des obſervations vicieuſes des Voyageurs, auſquels les extravagances ont moins coûté qu'au reſte des hommes, & elles ont été, ſans comparaiſon, plus pernicieuſes. Leurs préjugés, qui ont voyagé avec eux, ont acquis une eſpece d'autorité en paſſant la Ligne Équinoxiale, ou les Tropiques. De quelque ſévérité qu'on uſe à l'égard de tant de témoins, il faut encore du bonheur pour reconnoître & ſaiſir la vérité, tant de fois traveſtie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'eſt ſur-tout en liſant les Lettres édifiantes des Miſſionnaires, qu'on ſe croit tranſporté au centre des abſurdités & des prodiges. Il eſt étonnant qu'on ait tant de fauſſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils diſent,

prêcher la vérité au bout du Monde. Si ces hommes apoſtoliques, étourdis par le vertige de leur enthouſiaſme, ont ſi mal vu les choſes, ils auroient dû, par reſpect pour la raiſon, s'abſtenir de les décrire: on n'a pas exigé d'eux des relations où les miracles ſont répandus avec tant de profuſion, qu'on y diſtingue à peine deux ou trois faits qui peuvent être plus ou moins vrai-ſemblables.

Quand, après des recherches laborieuſes & ingrates, on veut fixer les réſultats, on voit les exceptions naître de toute part: on en eſt accablé, & ce qui étoit vrai dans un ſens, ceſſe de l'être dans un autre; parceque nos ſyſtêmes les plus raiſonnables ne peuvent jamais s'enchaîner aſſez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embraſſe l'immenſité des phénomenes: il reſte toujours des vuides par où les erreurs, & les plus grandes erreurs, s'échappent, afin d'avertir ſans ceſſe l'eſprit humain de ſon impuiſſance & d'accoûtumer le Philoſophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomenes ſinguliers & nombreux; mais ils ont été juſqu'à préſent ſi confuſément

raſſemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Eſpagnols, ces poſſeſſeurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévaſtée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curioſité à réunir les débris de cet édifice prodigieux: contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruïnes, en partie cachées ſous des ronces, en partie diſperſées ſur une ſurface immenſe. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours ſûr, par des chemins ſi hériſſés: ce ſeroit un excès de témérité, lorſque nous avons beſoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une eſpece dégénérée du genre humain, lâche, impuiſſante, ſans force phyſique, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faiſant ce portrait, qui ſurprendra par ſa nouveauté, parceque l'Hiſtoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne le penſe. Cet eſſai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, ſi de grands maîtres y excitoient l'émulation: car

je ne compte pas au nombre des obſtacles les cris de ces déclamateurs qui prétendent juger de ce qu'ils ne ſavent point, & de ce qu'ils ne ſauront jamais. Les Botaniſtes qui vont herboriſer dans les forêts de l'Afrique, ſont ordinairement inſultés par les ſinges; mais cela ne les empêche point d'étudier les plantes, ni d'en cueillir les graines.

Comme on a eu à parcourir des objets iſolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du diſcours plus difficile que l'étude des faits. On peut, à cette occaſion, reprocher à quelques Naturaliſtes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour le ſtyle pompeux & maniéré: en ſemant tant de fleurs ſur leurs ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation, ſi inutile quand on a raiſon, eſt plus que ridicule quand on ſe trompe.

Celui, qui a épuiſé ſon ſujet, & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut ſans danger mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs

de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des Beaux-Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gents de Lettres, qui ont assez estimé leurs contemporains pour ne rien sacrifier au mauvais goût de leur siécle.

La connoissance de l'Homme Physique, ayant été le premier & le principal objet de ces Recherches, ce seroit une bizarrerie extrême de ne point nous pardonner quelques détails, qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des Insectes, & qui composent des volumes entiers sur la maniere dont les Limaçons s'accouplent.

Également éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons porté nos regards sur les mysteres & les écarts de la Nature animale; mais dans l'exposition, qui en a été faite, & qui étoit indispensable, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès lors tous les mots sont ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur. Quand un Auteur est obligé par la nature de son sujet, d'entrer dans des discussions d'Anatomie, il faut qu'il employe les termes des Anatomistes; sans quoi il confondroit la langue de toutes les Sciences en général, & la

langue de chaque Science en particulier. Or on ne doit pas, dans un Ouvrage d'Hiſtoire Naturelle, porter juſqu'à ce point, la complaiſance pour ceux qui n'ont point un bon eſprit ou qui n'ont pas un bon caractere; car étant capables d'abuſer de tout, inutilement voudroit-on les engager à n'abuſer de rien.

Comme on n'a eu juſqu'à préſent que des notions fauſſes ſur les peuples les plus ſeptentrionaux de l'Amérique, nous nous ſommes vus en état de répandre quelque lumiere ſur leur hiſtoire, ſur leurs mœurs, ſur leur maniere de ſe nourrir dans le voiſinage du Pole, en nous ſervant de Mémoires que des perſonnes reſpectables nous ont communiqués, & en conſultant les dernieres Relations qu'on a publiées touchant le Grœnland, en une langue trop peu connue dans l'Europe ſavante. Il n'étoit pas poſſible d'avoir des avis plus ſûrs, ni de puiſer dans de meilleures ſources: auſſi eſt-ce par ce moyen qu'on a déterminé à peu près juſqu'à quel degré de latitude notre Globe eſt habité vers le Nord. Cet objet, très-important par lui-même, avoit été plus négligé qu'on ne pourroit le croire: on ne ſavoit pas juſqu'où notre eſpece étoit répandue, & on ne penſoit point à s'en inſtruire: les Hiſtoriens

hazardoient là-dessus des conjectures très-vagues, & les Géographes n'étoient point mieux informés que les Historiens.

Quoique j'aye suffisamment prouvé que les Grœnlandois sont un peuple originaire de l'Amérique, j'ai néanmoins inséré dans cette nouvelle Édition quelques éclaircissements pour convaincre le Lecteur, que la langue, que parlent ces Grœnlandois, différe totalement de la langue des Lappons, qui sont un reste des Huns, comme on le verra par l'extrait très-succinct d'un Mémoire Latin, lû à l'Académie de Coppenhague en 1770. (*)

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards, qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres néceſſaires pour développer l'origine des *Negres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême, qui a, jusqu'à nos jours, divisé les Physiciens, trop occupés à imaginer des hypotheses, & trop peu occupés à recueillir des faits. Dans cette discussion le génie ne pouvoit rien, ou il ne pouvoit pas beaucoup: tout dépendoit de la connoissance ex-

---

(*) L'extrait de Mémoire est inséré dans la Section où je traite des *Eskimaux*, & qui est la premiere de la troisiéme Partie du Tome I.

acte du ſujet: ſi l'on avoit raſſemblé plus de preuves avant que de prononcer, ſi l'on avoit allégué des Obſervations déciſives; on n'auroit raiſonné ni ſi longtemps, ni ſi ſubtilement; ce qui prouve preſque toujours qu'on héſite, qu'on eſt environné de l'erreur, qu'on ſe trompe déja, ou qu'on ſe trompera. Auſſi a-t-on hérité cette méthode, des ſiécles d'ignorance où l'on abondoit en arguments & où l'on manquoit de démonſtrations; ce qui fit que les Sciences furent enſevelies ſous des délires ſcientifiques.

J'ai réduit en un abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vrai-ſemblable, de faux & de ridicule ſur les Patagons, depuis l'an 1520 juſqu'à l'an 1767.

On a prétendu que ce peuple peu nombreux & plus que miſérable, qui erre dans les ſables Magellaniques, étoit un peuple de Géants, & que ces Géants étoient hauts de dix pieds & davantage. Pluſieurs Voyageurs les ont vus, diſent-ils, & ils oſent demander ce qu'on a à leur répondre. Rien, ſinon que l'amour du merveilleux éblouït les Obſervateurs prévenus, & que l'amour propre leur fait défendre leurs illuſions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois ſéduit les yeux, la ſomme de nos connoiſſances ſeroit

infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

En vérité, on eſt preſque obligé de rougir, lorsqu'on réfléchit, que, dans le dix-huitiéme ſiécle, dans ce ſiécle de lumiere, une fable auſſi révoltante que l'eſt celle des Géants-Patagons, a été ſi avidement, ſi généralement crue; de ſorte que j'ai dû faire plus d'efforts pour diſſiper cette chimere, que pour établir les plus grandes vérités qu'il y ait dans mon Ouvrage. Cet exemple apprendra aux Savants, qui travailleront dans la ſuite ſur les Relations des Voyageurs, à uſer de la derniere ſévérité: il ne faut ſe laiſſer effrayer ni par le nombre, ni par l'autorité des témoins qui atteſtent un prodige; lorſqu'il eſt démontré que ces témoins ne ſont pas des Philoſophes. Je ſuis même d'avis que ceux, qui entreprendront ſur quelque nation éloignée que ce ſoit, des Recherches telles que celles qu'on a publiées ſur les Américains, aillent juſqu'au point de rejetter toutes les Relations, qui n'ont pas été écrites par des Naturaliſtes, ou des hommes dont les talents & le ſavoir étoient univerſellement reconnus dans le monde littéraire. Il n'y a que ce ſeul moyen pour détourner des ignorants, qui ont fait quelques courſes en mer,

de publier leurs journaux vuides de choſes, & dont la lecture abſorbe un temps précieux: à force de toujours perdre du temps d'une maniere ſi déſagréable, ou commence quelquefois, au milieu de ſes études, à concevoir du dégoût pour ſes études mêmes: ce qui eſt un grand mal.

Je n'ai rien négligé de ce qui a été en moi pour rendre cette nouvelle Edition plus correcte & plus intéreſſante encore que la premiere. Comme dans un laps à peu près de trois ans il a paru un grand nombre de Critiques au ſujet des Recherches Philoſophiques, j'avois eſpéré de pouvoir tirer quelque avantage de ces Critiques mêmes: j'avois eſpéré qu'elles m'indiqueroient des ſources qui m'étoient inconnues; mais perſonne ne ſauroit être plus mortifié que je l'ai été, en ne trouvant, dans tant de volumes de déclamations, aucun fait important, aucune obſervation bien faite & digne d'être tranſportée dans un livre. Au contraire, ſi j'avois eu quelque confiance dans les lumieres de ceux, qui ont prétendu m'éclairer, j'aurois été obligé d'admettre la fable puérile des Géants de la Magellanique, qu'on s'eſt donné tant de peines inutiles pour me perſuader. Par là on voit à quoi un Auteur ſeroit réduit, s'il vouloit ſuivre de tels guides, qui ne connoiſſent pas

même les routes dans lesquelles ils ont fait le plus de chûtes, & dont les erreurs sont grossieres au-delà de ce qu'on pourroit le dire, ou au-delà de ce qu'on pourroit le croire. Mais ce qu'il y a eu de véritablement ridicule, c'est qu'on a voulu faire intervenir dans des discussions philosophiques, l'autorité du fils d'un Vice-Roi du Mexique, très-inconnu dans la République des Lettres, où l'on se fait connoître par ses ouvrages & non par ses titres: il se pourroit même qu'un tel homme, né dans les Indes Occidentales, n'eût aucune teinture des Sciences de l'Europe; mais seulement une grande témérité à prononcer sur des choses qu'il ignore: au reste ce n'est pas ce que j'examine ici; je me contenterai de faire observer qu'on voit par les anciennes Relations, que les Espagnols ont publiées sur le Mexique, combien peu ils ont été en état de nous faire connoître exactement la constitution physique des Sauvages, qu'on y trouva au seiziéme siécle: les connoissances les plus legeres de l'Histoire Naturelle, sans lesquelles on ne sauroit faire une Relation même médiocre, manquent dans ces Relations Espagnoles, & on y rapporte des prodiges, qu'un homme raisonnable, loin de vouloir croire, ne voudroit pas même entendre conter.

Quand avec cela on ſait combien peu les Sciences ont été & ſont encore en honneur au Mexique (*), alors il eſt très-probable qu'on n'a même jamais eu, dans les prétendues Bibliothéque de Mexico, un ſeul exemplaire des Ecrits du Naturaliſte Jonſton, qui aſſure que de ſon temps beaucoup d'Américaius avoient une eſpece de ſubſtance laiteuſe dans leurs mamelles; & il n'eſt pas le ſeul ſans doute, qui ait fait mention de ce phénomene; puiſqu'il en eſt ſouvent parlé dans pluſieurs Mémoires ſur le Breſil. Les Créoles Mexicains, loin d'avoir fait des recherches à cet égard, n'en ont fait ſur rien, & leur indifférence pour l'étude de la Nature a été auſſi grande qu'elle pouvoit l'être: ſi l'on regarde l'accident dont il eſt ici queſtion, comme une maladie, il a dû être bien plus ſenſible dans une Province que dans une autre: auſſi n'a-t-on pas dit que tous les Américains en général en étoient atteints; les ſymptômes mêmes de cette maladie ont pu, en un laps de près de trois-cents ans, changer beaucoup; & voilà pourquoi j'ai ajouté que, ſi tout cela étoit ainſi au temps de la découverte du nouveau

(*) Je prie le Lecteur de voir ce que Coréal dit de l'ignorance presque incroyable des Créoles du Mexique, dans ſes *Voyages* T. I. p. 157. & ſuiv.

Monde, tout cela n'étoit plus abſolument ainſi de nos jours (*), & je me mettois par là à l'abri de la Critique. Ainſi le fils d'un Vice-Roi du Mexique, qui a nié ce fait, auroit dû prouver, par une Diſſertation bien détaillée, non pas que l'Auteur des Recherches Philoſophiques s'eſt trompé; mais que le Naturaliſte Jonſton s'eſt trompé: or ayant de nouveau examiné ces choſes avec attention, je puis dire auſſi maintenant avec aſſurance, que jamais perſonne ne convaincra le Naturaliſte Jonſton d'erreur à cet égard, & qu'enfin il y a une diſtance immenſe entre le témoignage d'un tel homme, & des bruits populaires qu'on ne ſauroit trop mépriſer.

On a réimprimé à la ſuite de cet Ouvrage la DÉFENSE, qui parut en 1770: elle pourra former le troiſiéme Tome, ou ſervir de Supplément aux deux autres.

(*) *Recherches Philoſoph.* T. I. p. 42. de la premiere Edition, & p. 45. de la nouvelle.



TABLE

TABLE GÉNÉRALE
DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.

SECTION III.

TROISIÉME PARTIE.

SECTION I.

SECTION II.



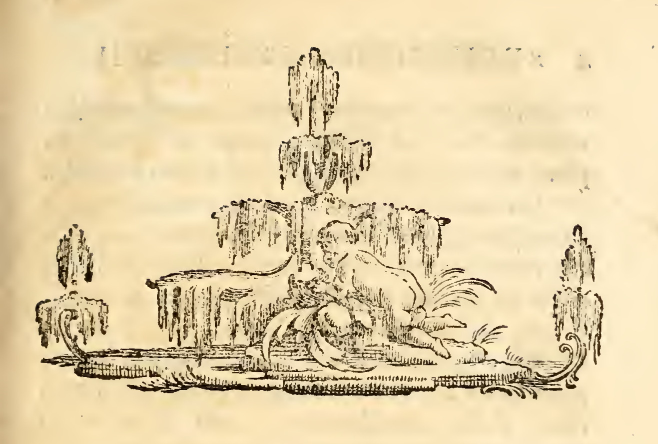
RECHERCHES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.



PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau Monde &c.

Je placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du climat du nouveau Monde: je décrirai ensuite ses habitans, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à

mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matières qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terrains incultes & dépeuplés, & des paysages rians & pittoresques.

Cette variété n'est pas une confusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du sujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y sont trouvés plus petits d'un sixième que leurs analogues de l'ancien continent. Je parle ici de la plûpart des quadrupèdes, & non du Moose ou de l'Élan des provinces Septentrionales, qui n'est pas plus petit que nos Élans ordinaires.

Ce climat étoit sur tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les Péruviens & les Mexicains s'étoient efforcés, à la vérité, de cultiver régulièrement quelques cantons: mais comme ils n'avoient pas eu le génie d'inventer la charrue & la herse, ni de dompter aucun animal pour aider & faciliter le travail, leur agriculture n'avoit fait aucun progrès sensible. Cet art ne peut faire des progrès

ſenſibles que par l'invention de la charrue, inſtrument auſſi inconnu que les fuſils & les canons à tous les peuples du nouveau Monde : il ne faut pas croire que le défaut du fer les ait empêché d'imaginer cette machine ; puiſque pluſieurs nations de notre continent ont eu des charrues avec des coutres de bois, avant que de connoître aucune branche de la Métallurgie.

Comme on ne trouva ſur toute la côte orientale de l'Amérique aucun peuple véritablement cultivateur, il ne faut point encore s'étonner de ce que nos premiers avanturiers, qui y firent des établiſſemens, eurent tous à eſſuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains, & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès lors, quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur ſi acharné à ſa conquête que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons François envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglois qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack ; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne, dans toute la Grande-Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays ; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abymes d'inépuiſables tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des commerçans & des planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions: elles se dissiperoient, si les Métropoles Européennes n'avoient soin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des isles de l'Amérique, on a trouvé des dépôts d'eaux corrompues & mal-saines; car n'ayant point d'issue pour s'écouler, elles croupissoient, & se remplissoient d'insectes: les Sauvages étoient bien éloignés de saigner ces marais, ni de contenir les rivieres dans des lits étroits: leur paresse étoit trop grande, leurs instruments trop mauvais, & leurs vues trop bornées. Il s'élevoit de ces terrains marécageux des brouillards épais & quelquefois remplis de sel, auquel les Physiciens de l'ancien Monde avoient refusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire: on y recueille encore de nos jours, sur les mangliers & d'autres végétaux, un sel qui renaît sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se crystallise ensuite sur chaque feuille trempée de cette saumure. Au reste, ce phénomène a aussi été observé dans notre continent entre les Tropiques, où les navigateurs ont vu de temps en temps tomber des pluies salées, comme Rennefort le rapporte dans son voyage de Madagascar.

Le terrain de l'Amérique faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu: on en exprimoit ce suc

ſi redoutable dont les Sauvages armoient la pointe de leurs flèches, qui en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la côte Orientale, étoit une plante vénimeuſe, qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpèces de *Jucas* & de *Manihots* qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crûes, & comme elles ſortent du ſein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment, qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux, hormis peut-être dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de *l'Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européennes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique & nutritive, quand on la prépare. Comme il eſt aſſez difficile de concevoir pourquoi les premiers Indiens qui éprouverent les qualités funeſtes de ce végétal, s'opiniâtrerent néanmoins à vouloir en faire le fondement de leur nourriture, il y a des Voyageurs qui, pour réſoudre cette difficulté, ont aſſuré que le *Manihot*

(*) Le véritable contrepoiſon du ſuc de Manihot, eſt le ſel d'Abſynthe delayé dans de l'eau de menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques Isles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

n'eſt nuiſible qu'à ceux qui en mangent avec excès; parcequ'alors, diſent-ils, il ſuffoque & détend les viſceres; mais il eſt certain que le venin conſiſte dans le ſuc, & non point dans la pulpe.

La plûpart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés, en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nouvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribue, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre y étoit inondée de lézards, de couleuvres, de ſerpens, de reptiles & d'inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'ils tiroient des ſucs abondans de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſève nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les ſcarabées, les araignées, les grenouilles & les crapauds y étoient pour la plûpart d'une taille giganteſque dans leur eſpèce, & multipliés au delà de l'imagination, En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam, par Mademoiſelle Merian, (*)

(*) Edition in folio d'Ooſterwyck 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Seba.*

on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des papillons, qui égalent le volume de nos oiſeaux.

Les plus anciens établiſſemens des Européens en Amérique ne ſont pas encore de nos jours exactement nettoyés de bêtes immondes ou vénimeuſes, dont l'humidité de l'Atmoſphère facilite la propagation. Panama eſt affligé par des ſerpens, Carthagène par des nuées d'énorme chauve-ſouris, Portobello par des crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadaloupe & les autres colonies des isles par des ravets & des ſcarabées-rongeurs, Quito par des picques, Lima par des pucerons & des punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moyen pour délivrer leurs ſujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des ſacs plein dans le palais de Montezuma, Garcilaſſo dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payſans au Palatinat.

Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'on y voit des grenouilles qui peſent jusqu'à trente-ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux: il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde. Au Pérou, dit Garcilaſſo, il y avoit des crapauds ſi prodigieux que l'Empereur les faiſoit rechercher, afin de s'en ſervir pour punir les criminels. On y condamnoit apparemment un homme

aux crapauds, comme chez les Romains on condamnoit aux lions.

Les fourmis ravageoient tellement les contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet inſecte le Roi du Bréſil, *il Rey di Braſil.* (*) Tandis que par un contraſte ſingulier, les onces, les tigres & les lions Américains étoient entierement abatardis, petits, puſillanimes, & moins dangereux mille fois que ceux de l'Aſie & de l'Afrique, qui ne connoiſſent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada & pluſieurs autres provinces nourriſſoient une eſpèce de tigre ſi peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de *Tigre poltron*, c'eſt le cougouar. Les loups, les goulus, & les ours avoient auſſi dans ce pays la taille rapetiſſée, & moins de bravoure que ceux de leur eſpèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, ſelon les obſervations de Mr. du Pratz & de quelques autres voyageurs, que les caïmans & les crocodiles Américains n'ont ni l'impétuoſité ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardiſſement général avoit atteint, dans cette partie du monde, la plûpart des animaux quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'exiſtence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de ſix à ſept pouces, on la trouvoit très-froide, & même

(*) Lorsque les Hollandois étoient en poſſeſſion du Bréſil, on préſenta à la Compagnie des Indes un projet, pour délivrer cette province de l'Amérique des fourmis qui la dévaſtent. Ce projet n'a jamais éte rendu public. Il paroît que le meilleur moyen ſeroit d'encourager la multiplication du grand & du petit fourmillier.

dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y ſemoit d'un doigt trop avant, ſe glaçoient & ne germoient pas: auſſi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faiſoient tracer, comme par inſtinct, ſur la ſuperficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du ſol. Piſon, Margraff & Oviedo ont fait cette obſervation tant aux isles qu'au continent. En même temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourriſſoient une multitude de végétaux implantés & paraſites, des polypodes, des guis, des agarics, des champignons, des cuſcutes, des mouſſes & des lichens provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les plaies & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont été tranſportés (**) par une eſcadre Françoiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoi-

(*) Voyez *Piſon, Introduction à l'Hiſtoire Naturelle du Bréſil.*

(**) *Recueil de différens Traités de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle par Mr. Des Landes:* p. 214. & ſuivantes.

Ce furent les débris de l'eſcadre du Comte d'Etrées, qui apporterent de l'isle d'Aves en Amérique, les premiers vers à tarêt dans le port de Breſt. En 1720. ces inſectes commencerent à attaquer les digues en Hollande.

xante ans: leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en criblant, ſous le pié du matelôt, la carène des navires. Ces inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les rats & les ſouris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les colonies. Si dans de certaines isles les ſouris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les ſerpens, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages que les lapins commirent jadis dans les Isles Baléares en Eſpagne. (*)

En comparant les expériences qu'ont faites avec des thermomètres Mrs de la Condamine & Don Juan au Pérou, & l'infatigable Mr Adanſon au Sénégal, on peut aiſément s'appercevoir que l'air eſt moins chaud au nouveau Monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement poſſible, la différence de température, je penſe qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'eſt à dire, qu'il fait auſſi chaud en Afrique à trente degrés de l'Équateur,

(*) En 1524, un vaiſſeau de l'eſcadre envoyée à la découverte des Terres Auſtrales, par l'Evêque de Plaiſance, ayant paſſé le détroit de Magellan, arriva au port de la ville de los Reis: dans ce navire ſe trouverent les prémiers rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieuſement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en ſoit trouvé de petits dans les caiſſes & ballots de marchandiſes. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui ſignifie une choſe qui eſt venue de la mer. *Zarate conq. du Pérou p. 155.*

qu'à dix-huit degrés ſeulement de cette ligne, en Amérique. Les thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils ne font en France au fort de l'été. (*) Québec, qui eſt à peu près à la même hauteur que Paris, a un climat ſans comparaiſon plus âpre & plus froid que Paris: la différence eſt également ſenſible entre la Tamiſe & la Baye de Hudſon, qui ont la même latitude.

Il n'exiſtoit au nouveau continent, entre les Tropiques, aucun grand animal quadrupède. Les Naturaliſtes, qui ont depuis longtems fait attention à cette particularité, ont ſoupçonné que les grands germes ne pouvoient ſe développer dans ce climat déſavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable ſeulement aux inſectes & aux ſerpens. Il paroît plutôt que la convulſion des élémens avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride: les oſſemens prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet ouvrage.

(*) En 1736, le 31 Mai au matin, le thermomètre marquoit à Quito, ville ſituée à 13 minutes ſeulement de l'Equateur.... 1012. à midi.... 1014. Le premier Juin au matin.... 1011. & à midi $1013\frac{1}{3}$ Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Hiſtoire naturelle de Sénégal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en 1749. 50. 51. 52. & 53. par Mr. Adanſon correſpondant de l'Académie des Sciences.* Voyez auſſi le chapitre XIV. de la *Défenſe des Recherches philoſophiques* qu'on a placée à la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante & quelquefois si mal tournée, que les premiers dessinateurs ont eu de la peine à saisir leurs contours & à rendre leurs caracteres sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Flama de Margraff, le Paresseux, & le Cabiai.

Les Autruches, qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européenne ou Asiatique, qu'on y a rransplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris: leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces: la viande de bœuf est si pleine de filasses qu'on a péine à la mâcher à St. Domingue.

Les cochons seuls, dans les provinces méridionales, ont acquis, une corporance étonnante, parcequ'ils se plaisent dans des pays uligineux, abondans en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles: la qualité de leur chair s'est beaucoup perfectionnée & les médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point

de devenir méconnoiſſables: leurs ongles pouſſerent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur. Mais, dans les contrées ſeptentrionales, ces animaux loin d'avoir gagné, ſe ſont rabougris.

Les moutons de l'Europe ſouffrent auſſi une forte altération à la Barbade; & on lit que les chiens amenés de nos pays perdent la voix, & ceſſent d'aboyer dans la plûpart des contrées du nouveau continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes tranſmigrés qui y ont le moins réuſſi, ce ſont certainement les chameaux. Au commencement du ſeizieme ſiècle, on en apporta quelques uns de l'Afrique au Pérou, où le froid dérangea leurs organes deſtinés à la réproduction, & ils ne laiſſerent aucune poſtérité.

Les Portugais ont eu pluſieurs fois l'idée de tranſporter des éléphans au Bréſil, mais il y a toute apparence que ces annimaux y eſſuyeroient le même deſtin que les chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les fòrêts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus ſenſible aux éléphans, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur. (*)

Parmi les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les

(*) C'eſt par erreur qu'il eſt dit dans le *Dictionnaire du Citoyen*, à l'article *Bréſil*, qu'on tire de ce pays de l'ivoire. Cela a fait croire à quelques perſonnes qu'on a effectivement tranſporté des éléphans au Bréſil; mais la vérité eſt qu'il n'y en a jamais eu, & qu'il n'y en a pas encore.

pruniers, les cerisiers, les noyers n'ont pas d'abord prospéré beaucoup. Je rapporte cette observation d'après Oviédo: je parle de l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit vers le commencement du seizieme siècle: je ne parle pas de la culture actuelle des colonies, car on sait que la culture est un instrument puissant qui peut changer la nature de la terre, de l'eau & de l'air même. Les plantes aquatiques ou succulentes, qui exigent un terrain humide & pâteux, comme les cannes à sucre, les melons, les citrouilles, les choux, les raves, ont surpassé l'attente de ceux qui en porterent la premiere graine au nouveau Monde. Notre seigle & notre froment ont d'abord mieux pris dans quelques cantons du Nord, que dans de certains défrichemens situés entre les Tropiques. Le riz, qui aime à être submergé, & les féveroles, qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus surement de la nature d'un climat par ses prodnctions végétales & animales, que par toutes les autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les lézards Iguans ou les coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient, sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au scorbut, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut obſerver que la même eſpèce de lézards Iguans eſt fort nombreuſe dans l'Aſie Méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, ſans que jamais cet aliment y ait produit le moindre ſymptôme du mal d'Amérique; ainſi il développe & aigrit ce virus par tout où il le rencontre, ſans le faire germer dans le ſang de ceux qui en ſont exempts.

L'iguan eſt un vrai lézard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence: tout ſon corps eſt couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchettées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigues commencent au chignon du col, & vont en diminuant inſenſiblement, jusqu'à l'extrémité de la queue: les pointes qui paſſent ſur la convexité du dos, ſont les plus longues. Comme il dreſſe ou déprime cette denture à proportion qu'il eſt en colere, les Hollandois & les François lui ont donné le nom de coq de joute. (*)

Cet étrange animal a ſous la machoire inférieure une poche, ou un ſac pointu comme un capuchon, que les Naturaliſtes nomment un *goître*. La texture de ce goître eſt de la même ſubſtance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du coq d'Inde; ſa partie extérieure eſt hériſſée de quelques dents aſſez petites: l'autre côté qui regarde la poitrine, eſt entiérement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu-mourant, d'un jaune-brun, & d'un rouge-obſcur, tapiſſent cette eſpèce de ſac au dehors.

(*) *Seba. Theſaurus rerum naturalium* pag. 149. T. I. Tab. 95. & 96. &c.

L'Iguan a quatre pattes divisées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés : son regard est horrible : il a les yeux grands, étincelans, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme son goître. Sa langue est fourchue, applâtie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiéte : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrément ce qu'il saisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuse.

On le chasse principalement au printems, parcequ'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus charnues que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repaître quatre personnes. On préfère les femelles, parceque leur chair est plus tendre, plus blanche, & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent sur les rivages de la mer, depuis treize, jusqu'à vingt-cinq œufs, sans jaune, gros comme ceux des pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

(*) Quelques voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté, cependant Pison le naturaliste assure qu'elle est fade & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de grenouilles en Europe.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces lézards en Amérique, qui ne diffèrent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles; on en trouve au Brésil, à la Guiane, au Mexique, à la nouvelle Espagne, dans différens autres endroits du continent, & dans les isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien: non seulement cet aliment irrite incroyablement cette indisposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de serpens & de lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les sauver il faut leur administrer des remedes très-efficaces, & surtout des bouillons de tortues. Les Européens mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, mais avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, car alors on en ignoroit la propriété malfaisante: on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Nègres ayent porté le mal vénérien de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant moins soutenable que ces auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau Monde: quoiqu'il soit diffi-

cile de la fixer, (*) on ſait cependant avec certitude, qu'elle eſt poſtérieure aux temps auxquels les compagnons de Chriſtophe Colomb, & ſur tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio amenerent le mal vénérien de St. Domingue en Europe. Dans l'hiſtoire générale de Ferreras, ce fougueux miſſionnaire eſt appellé Pierre Boil, Supérieur de l'ordre de St. Bénoît; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il excommunia Chriſtophe Colomb, qui a été par conſéquent le premier Européen excommunié en Amérique: Buellio ne ſe contenta pas de cette baſſe méchanceté, il retourna en Eſpagne, où il infecta ſes compatriotes & intrigua tant à la cour, qu'il parvint

(*) Il eſt conſtant que pendant les treize premieres années depuis la découverte de l'Amérique, les Eſpagnols n'y ont tranſporté aucun Nègre. Ce ne fut qu'en 1517 que ſe fit le premier tranſport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un prêtre nommé Las Caſas, qui par la derniere bizarrerie dont l'eſprit humain ſoit capable, fit un grand nombre de mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injuſtice atroce, & qui imagina en même temps de réduire les Africains en ſervitude, pour les faire labourer ce pays ſi injuſtement conquis, dans lequel il conſentit lui-même à poſſéder le riche évêché de Chiapa.

Le Miniſtère Eſpagnol accorda, en 1516, un privilège excluſif pour l'achat & la vente des Nègres, au Sieur de Chièvres, qui ne ſe voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille Ducats, à des marchands Génois qui formerent une Compagnie qui porta longtemps le nom de la *Compagnie des Grilles:* elle devoit fournir, la premiere année, quatre-mille Nègres des deux ſexes, mais elle comprit trop bien ſes intérêts, pour ne point éluder une partie de ſon contract, & n'amena que mille pièces d'Indes 500 mâles, & 500 femelles, qui débarquerent, au commencement de 1517, à l'isle de St. Domingue: on en envoya ſur le champ la moitié au Mexi-

à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme, se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un monde nouveau.

Les habitans des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique : ceux du continent assuroient qu'il leur étoit venu des Antilles ; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie ; mais ils tomboient tous d'accord qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européens reçurent en échange de la petite vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau Monde. Le premier Américain de distinction qui mourut de cette petite

---

que, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet on ne voit pas trop pourquoi on permit à Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter ; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent longtems entre leurs mains le trafic des Nègres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce, qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais par une Bulle du Pape de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal fut le premier prince chrétien qui se servit d'esclaves Nègres : Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques-uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Nègres & de Basanés, & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brasiliens : on trouve dans une lettre du chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce tems, 10 à 12 mille Nègres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la pièce : dans une autre lettre contre Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un Discours sur l'origine de la traite des Nègres, que je composai il y a quelques années.*

vérole transplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique: le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenses ravages dans notre continent; la rapidité de sa propagation fut étonnante: les Maures chassés d'Espagne en inoculerent les Asiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusque dans la France Septentrionale. En 1496, le Parlement de Paris, toutes les chambres assemblées, porta le fameux Édit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amériqne, de se montrer dans les rues, sous peine d'être pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit déjà cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les scholastiques de Leipsig soutinrent-ils des Theses sur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498: ils se dirent, à cette occasion, des injures effroyables

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

„Pour pourveoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui sont de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse nommée la *Grosse Vérole*, ont esté advisez, concluds, & déliberez par Révérend pere en Dieu, Monsieur l'Evéque de Paris, les Officiers du Roi, Prévots des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grants & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent,

„Sera fait cry publique de par le Roi, que tout malade de ceste maladie de *Grosse Vélole*, estrangiers tant hommes

en latin barbare, firent beaucoup d'argumens en forme, & ne guérirent aucun malade.

Le premier poëte qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire: en lisant son poëme, on s'apperçoit que les principaux symptômes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement disparu de nos jours: on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siècle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposerent & se détruisirent pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands médecins de l'Europe a prédit que le sang de notre dixième génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction soit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien pour l'an 1584, & jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

que femmes, qui n'étoient demourans & résidents en ceste ville de Paris, alorsque la dite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry fait, s'envoisent & partent hors de ceste ville de Paris, és pays & lieux dont ils sont natifs, ou là où ils faisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent és Portes de St. Dénis & St. Jacques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur délivreront à chacun quatre Sols parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant defenses sur la peine que dessus, de non rentrer en ceste ville jusques à ce qu'ils soient entiérement garis de ceste maladie &c.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpoſition ſi différente du mal d'Amérique que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws* : d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, ſans replique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différens, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit très-abſurde de dire que les Américains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi aux Indes le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage, & ne ſe trompa point ; les Sauvages de St. Domingue, en le voyant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre de Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac, avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi, qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiècle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes ré-

pandues sur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable, qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds; & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long: il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plûpart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitans; & il semble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothese de Mr. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphysiques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce seroit plus nouvelle.

Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parcequ'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louisiane, & à la Caroline, des lits, des bancs & des collines entieres de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages; puisqu'on n'en trouve déjà plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six-mille-cinq-cens pieds

moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Pérou? (*)

Comme le ſoleil enleve, par ſon action continuelle, les ſels les plus ſubtils dans toute la profondeur des terrains qu'on défriche, il eſt croyable que le climat du nouveau Monde devient d'année en année plus ſain & plus ſalubre. Il ſe peut que les végétaux s'y corrigent parceque les fibres de leurs racines puiſent moins de ſucs cauſtiques & corroſifs: la multiplication des inſectes & des ſerpens y diminue ſenſiblement: l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Chriſtophe Colomb, il ſuffiſoit d'y ſéjourner quelque temps, pour gagner la goutte ſereine & le mal vénérien ſans contact, les germes en étant comme répandus dans l'atmoſphere, par l'expiration des habitans: aujourd'hui on n'y contracte plus cette derniere maladie que par le contact immédiat de ceux qui en ſont infectés.

(*) Il eſt prouvé, par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le tems des inondations, que des isles de différente hauteur & largeur, baignées par la ſurface des eaux, comme toutes les isles connues de nos jours.

. . . . *Quod obſervationibus conſtet, in apicibus celſiſſimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rariſſime in faſtigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis inſulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in ſummis aquis extenſæ; quemadmodum hodièque, quotquot habentur inſulæ aquis circumdatæ, non eſſe videntur niſi montes in fundo aquarum radicati, quorum culmina plus minus lata de maris ſuperficie ſeſe efferunt, ut ſolum habitabile exhibeant.* Seba Theſaur. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edition d'Amſterd. 1765.

Par des obſervations plus exactes on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux ſe ſont élevées ſur notre

Les chiens alains, que les Espagnols jetterent dans différentes isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité. (*)

Toutes les autres espèces d'animaux Européens dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siècle de la découverte: ce qui prouve au moins, que le climat s'y est amélioré.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les ma-

planete, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. Mr. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déjà calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre Hémisphère; ce qui n'est gueres favorable au systême qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier qui emporte les eaux de l'Océan d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées: Woodward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux par la seule inspection.

(*) Les chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphere en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux ne sont sujets à la rage dans aucune partie du nouveau Monde.

rais, & défriché de grands eſpaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres cauſes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainſi que les ſommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par là les terrins adjacens humides & tourbeux, jusqu'à former des lacs, dont les eaux ſtagnantes, & viciées, par la décompoſition & la reproduction des végétaux & des inſectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuiſibles à ceux qui n'y ſont point accoutumés.

Il y a plus d'un ſiècle qu'on s'eſt apperçu que les grands défrichemens exécutés par les colonies du nouveau Monde y ont conſidérablement influé ſur le climat. Dans le *Journal des Savans*, de l'an 1677, on trouve déjà une lettre de Mr Havard, qui s'exprime en ces termes: *On remarque,* dit-il, *un notable changement dans la température de l'air de l'Amérique depuis que les Européens y ont paſſé, & ſur tout dans les pays dont les Anglois ſe ſont rendus les maîtres: ſoit que l'on l'attribue à la coupe des bois, ou à la culture des terres, dont les Sauvages n'avoient aucun ſoin.*

La nature punit par tout les Sauvages de leur pareſſe; les pays qu'ils habitent, ne ſont pas ſeulement dépeuplés & ſtériles; mais ils ſont encore plus froids & plus mal ſains que les contrées où on travaille ſans ceſſe la terre.

Mr Hume dit qu'il eſt ſurprenant que les petites armées Eſpagnoles, qui ſoumirent & dévaſterent de ſi grandes régions aux Indes Occidentales, n'ayent presque rien eu à ſouffrir des maladies: il ſe trompe

faute de s'être inſtruit dans les hiſtoriens de ces temps-là. Les troupes commandées par les freres Pizarre furent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de puſtules peſtilentielles (*): de tous les pelotons qui étoient ſous les ordres de Gonſalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ſes troupes, atteint dans le tourbillon de ſes conquêtes du mal vénérien, dont il feroit mort, ſi les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs ſimples; les médecins Eſpagnols ayant déjà inutilement épuiſé les preſtiges & les reſſources de leur art. Fernand Sotto ne fut pas ſi heureux, il expira dans la Floride, & ſon armée s'y feroit entierement fondue par une épidémie, ſi les Sauvages n'avoient eu la ſimplicité d'indiquer encore un remede à leurs inſatiables oppreſſeurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravage dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête: la mortalité fut extraordinaire par tout où les Eſpagnols pénétrerent; & la terre y étoit quelquefois ſi jonchée de cadavres que les vivans ne ſuffiſoient pas pour enterrer la moitié des morts. A l'isle de Cuba, où ſe fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de ſoixante-mille

(*) „Ils furent auſſi attaqués, dans ce même lieu, de cette „eſpèce de maladie dont nous avons parlé au chapitre qua„trième du premier livre, c'eſt à dire, d'une manière de ver„rues, ou de clous fort dangereux, & il n'y eut preſque „perſonne dans toute l'armée qui en fut exempt. Tout ma„lades qu'ils étoient, Piſarre les fit réſoudre à partir, leur „perſuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur „cauſoit ces incommodités." *Zarate Hiſt. de la conquète du Pérou Livre 2. Chap. I. p. 80.*

hommes, que ce double fléau moiſſonna en moins de ſix mois: l'isle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus conſidérable.

L'hiſtoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint, à la vérité, les colons de cette isle, & ceux de la Barbade, comme des ſpectres ambulans, qui traînent plûtôt leur exiſtence qu'ils ne la ſupportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces isles, ſituées dans la Torride, ont été, par une exploitation mal entendue, prèsqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de ſorte que la chaleur y eſt devenue plus nuiſible que jamais aux habitans blaſés par le feu des liqueurs ſpiritueuſes. Ainſi ces cas particuliers, & pluſieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Francklin dit que les abattis immenſes qu'on a faits dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela eſt encore croyable, puiſqu'on a donné par là plus de priſe & de champ aux vents du nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement ſur ces plages. C'eſt ainſi qu'on eſt parvenu à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute futaie qui ſervoit, de ce côté-là, de rideau contre les vapeurs ſulphureuſes du Royaume de Naples, & en laiſſant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontins ſe renoier après le deſſéchement fait ſous Auguſte.

A la premiere fondation des colonies aux isles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever au-

eun de leurs enfans: la malignité de l'atmofphère les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moiffonnoient dans l'adolefcence. Maintenant les colons y confervent à peu près le quart des enfans qui leur naiffent. Il eft vrai cependant que le climat du nouveau monde renferme un vice fecret qui jufques à préfent s'oppofe à la multiplication de l'efpèce humaine: les femmes d'Europe ceffent d'y être fertiles bien plûtôt que dans leur pays natal. Mr. Calm, qui avoit obfervé ce phénomène même dans l'Amérique feptentrionale, l'attribue en partie aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un inftant à l'autre: (*) je doute que ce foit là la véritable caufe de cette ftérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, eft fur tout apparent dans les Nègres, qui y procréent fi peu qu'on eft obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; fans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit; quoiqu'on en ait amenés à peu près quarante-mille par an, depuis l'époque de 1517. Il y a eu des années pendant lesquelles les recrues fe font montées à foixante mille piéces de Nègres, de Négreffes, de Négrittes & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & fur-tout vers le commencement du feizième fiécle, lorsque ce commerce n'avoit pas encore acquis toute fa ftabilité: de forte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des

(*) Voyez *l'hiftoire politique & naturelle de la Penfilvanie* pag. 238.

Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux-cens-cinquante ans, fournit par là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vêcu & expiré dans l'humiliation, dans les tourmens, dans la servitude, au centre d'une terre étrangere, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres. (*)

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothese sur l'origine de la population du nouveau continent: je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne qui accorde à peine six-cens ans au genre humain en Amérique, Les raisons qu'il hazarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres,

---

(*) Si l'on compte les Nègres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante-mille piéces ne peut y suffire annuellement; mais comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent-mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en employent à peu près cent-quatre vingt-mille, & il leur en faut vingt-cinq-mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt-mille, & elle a besoin de sept-mille recrues par an. Par le Traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit-mille noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt-mille annullement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu près un pareil nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinaam, la Virginie, la Louisiane consument de Nègres; tous les établissemens étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

autres, & ne forment toutes enſemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie ſauvage, ſi le défaut d'agriculture & d'alphabet prouvoient inconteſtablement la nouveauté d'un peuple, les Samoyèdes & les Nègres ſeroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun profeſſeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui ſoutiennent qu'ils la connoiſſent, en impoſent; elle paſſe toute époque & toute mémoire.

Parmi les ſavans qui ont propoſé des ſyſtêmes, ou quelque choſe de ſemblable, pour deviner le problème de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui ayent plus mal réuſſi que ceux qui ont prétendu que les Grœnlandois étoient des colonies Islandoiſes & Norvégiennes, qui en paſſant le détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes occidentales juſqu'à la terre del Fuego; puiſqu'on ſait à préſent que les Grœnlandois, loin d'être iſſus & venus de l'Europe, ſont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui eſt fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau monde ſont auſſi en droit de demander comment notre hémiſphere s'eſt peuplé, que nous ſommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement ſe nommer ſottiſe des deux parts. Cependant, à la honte de l'eſprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec ſa famille, pour ſe ſauver d'une inondation ſurvenue en Aſie, alla s'arrêter ſur une montagne du Bréſil:

les enfans de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfans du côté de Fernambouc, & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plû apparemment au docte Mœbius; puisque dans son *Traité des Oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Grœnlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient au contraire, dans un ample mémoire académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revanche, dans ce même mémoire, (*) que des Bonses de Samarcand allerent porter le culte du dieu *La*, ou *Lam*, ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre ére vulgaire. Ces Bonses s'embarquerent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincèrement qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

(*) Voyez Mémoires de l'Académie des Inscriptions & belles-lettres. Tome 28. pag. 503. edit. in 4to de l'imprimerie Royale 1761.

Quand on a une foible notion des mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de là au Kamschatka, de là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonses de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée, ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées. (*)

(*) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la divinité, s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *nec tamquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célèbres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda* qui joua, sous Vespasien, un role fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire de la Lippe à l'Ems obéissoit à son gouvernement Théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya le général Romain prisonnier à *Velleda*, qui résidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui *Spellen*, mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas situé sur la Lippe. *Velleda* fut à son tour prise sous Domitien & montrée en triomphe à Rome, où il ne paroît pas qu'elle sut supporter son malheur avec courage. Voilà au moins ce qu'on peut inférer de ces paroles du Poëte Stace, qui dit, *Captivæ que preces Velledae.*

Nous connoissons aujourd'hui le culte du Grand Lama & les dogmes de ses sectateurs. Or on n'a point découvert au Mexique le moindre vestige de cette religion originaire de la Tartarie: on y observoit même des pratiques diamétralement opposées, on y égorgeoit des victimes humaines: on y avoit des idoles, pendant que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination: on seroit infailliblement exilé du Royaume de Lassa & de tout le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalaï-Lama. (*)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a si longtemps & si patiemment nommés des

(*) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à Mr. d'Anville, que leur religion tire son origine du culte Bramique des Indiens; & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra* ne sont qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela fût exactement ainsi.

On connoit très peu de religions anciennes qui ayent défendu de répandre le sang des animaux & des hommes au pié des autels, cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux législateurs des Lamas, qu'aux législateurs des Brachmanes. Mr. d'Anville rapporte encore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand Lama qu'une tasse de thé, & une once de farine paitrie avec du vinaigre, par jour, pour toute sa subsistance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela fût exactement ainsi; ou si l'on a soumis ce pontife à un tel régime, c'est que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excrémens. Ce vinaigre. dont Mr. d'Anville fait mention, n'est autre chose que le *Kunn* des Tartares: c'est une boisson qu'on fait avec du lait & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au thé qu'on sert au Dalaï-Lama, c'est le *Karatza*, arbuste qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Théier de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de *Thé noir*. Voyez la lettre sur les Grands Lamas, dans le second Tome de ces Recherches.

raiſonnemens. On ſe tromperoit très-fort ſi l'on croyoit, que les autres ſyſtêmes, propoſés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, ſoient réellement ſupérieurs aux rêveries de Mœbius & de ſes ſemblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laiſſe pas le moindre loiſir pour réfléchir à de vaines ſpéculations, ſi abſurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une légere eſquiſſe du climat du nouveau continent au frontiſpice de cet Ouvrage, nous examinerons la conſtitution de ſes habitans, également maltraités par la nature & par la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la courſe, étoient deſtitués de cette force vive & phyſique qui réſulte de la tenſion & de la réſiſtance des muſcles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terraſſoit ſans peine à la lutte; quelle différence donc entr'eux & les anciens ſauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puiſſance de leurs membres robuſtes, & de leurs corps maſſifs & infatigables!

La conſtitution des Américains, peu défectueuſe en apparence, péchoit foncièrement par foibleſſe: ils s'éreintoient ſous les moindres fardeaux; & on a compté qu'en transportant les bagages des Eſpagnols, plus de deux-cens-mille d'entr'eux laiſſerent, en moins d'un an, la vie ſous le poids de la charge, quoiqu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale: cette observation a été mal faite; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore existans des anciens Péruviens fournissent, au rapport de Don Juan beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des évêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitans du nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fidelles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacremens de l'Église? Plusieurs évêques (*) per-

(*) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint je crois en 1583, & c'est le même où l'on condamna un vi-

ſiſterent à les leur refuſer; pendant que les Jéſuites faiſoient communier, tous les jours, leurs Indiens eſclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, diſoient-ils, à la diſcipline, & pour les détourner de l'horrible coutume de ſe nourrir de chair humaine. Si ces Miſſionnaires ne s'étoient ſervis de la religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en ſervitude ces Sauvages qu'ils avoient baptiſés, ils ſont impardonnables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puiſſe accabler notre exiſtence, l'eſclavage.

Les Américains étoient ſurtout remarquables en ce que les ſourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce ſeul défaut on ne peut encore inférer qu'ils fuſſent affoiblis dans l'organiſme de la génération, puiſque les Tartares & les Chinois ont à peu près ce même caractère: il s'en faut néanmoins de beaucoup que ces peuples ne ſoient & très-féconds & très portés à l'amour; mais auſſi n'eſt-il pas vrai que les Chinois & les Tartares ſoient abſolument imberbes: il leur croît à la levre ſupérieure, vers les

ſionnaire, qui, trompé par une femme prétendue poſſédée, ſoutenoit que Dieu àvoit voulu l'aſſocier à ſon eſſence, mais qu'il l'avoit refuſé comme de raiſon, c'eſt à dire par modeſtie: il ſoutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit, que le ſiège du Saint-Eſprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier héréſiarque de l'Amérique, à ſe taire: on ne le brula pas, parcequ'heureuſement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

trente ans, une mouſtache en pinceau, & quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil ſur la ſurface de l'épiderme & ſur les parties naturelles ; en quoi ils étoient diſtingués de toutes les autres nations de la terre : & c'eſt de là qu'on peut tirer quelques conſéquences ſur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes ; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, ſinon la petiteſſe de l'organe & la longueur du ſcroton, qui étoit exceſſive dans quelques-uns : auſſi en faiſoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un uſage ſingulier tant au Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les obſervateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produiſoit cette configuration monſtrueuſe, comme on le dira dans l'inſtant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains eſt entièrement dégarni de poil, on a eu recours à pluſieurs ſubtilités qui ne ſont & qui ne ſçauroient jamais être des raiſons. Il s'eſt trouvé des naturaliſtes aſſez bornés pour attribuer ce défaut au continuel uſage du tabac que fument les Sauvages des deux ſexes, & que les anciens Péruviens

(*) Quoique les Chinois n'ayent pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient, comme les Américains, dépourvus de poil ſur le reſte du corps : les femmes Chinoiſes l'abattent à la mode des femmes Turques & Perſanes ; mais les hommes le conſervent, au contraire des orientaux.

prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlesvoix prétend que le ſang des Indiens occidentaux, étant moins imprégné de ſel & plus limpide que le nôtre, occaſionne naturellement ce phénomène: nous ferons voir au contraire, que c'eſt l'effet de l'humidité de leur conſtitution, & qu'ils ſonr imberbes par la même raiſon que les femmes le ſont en Europe, & dans les autres parties du monde: leur peau eſt chauve, parceque leur tempérament eſt extrêmement froid.

Charlesvoix ſe trompoit lorsqu'il s'imaginoit que les aliments ſimples & fades dont uſoient ces nations, empêchoient leur épiderme de ſe couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois, (*) qui ſe nourriſſoient auſſi ſimplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cauſe doit avoir les mêmes effets, & c'eſt ſe faire illuſion que d'expliquer, par des raiſons oppoſées, des faits ſemblables, ou des faits différens par les mêmes raiſons.

Il eſt croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre ſexe ſeroient devenus, au nouveau continent,

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps les peuples des Gaules & de l'Allemagne faiſoient déjà uſage du ſel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des diſputes pour la poſſeſſion des Salines; mais il y a toute apparence que ceux qui habitoient fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoiſſance du ſel, dont tant de ſauvages ſavent ſe paſſer, quoique les nations civiliſées le regardent comme une portion de leur néceſſaire phyſique. Auſſi n'y a-t-il jamais eu, en aucun endroit de la terre, des nations civiliſées qui ayent ignoré l'uſage du ſel.

plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets; mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs alimens, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains, qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

On a assuré que les enfans sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont, en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Plus j'ai réfléchi sur cette observation, & plus il me paroît qu'elle a été mal faite: je soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *Crinons* que les médecins & les naturalistes nomment *Vermes, Comedones,* ou *Crinones.* Ce qui me porte surtout à le croire, c'est que les Sauvages sont effectivement très-sujets à différentes especes de vers, & que des voyageurs malhabiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or comme les *Crinons* attaquent aussi les enfans nouvellement nés en Europe, cela fait disparoître tout le phénomene.

Il ne vaut pas la peine de réfuter le sentiment de quelques Auteurs qui ont prétendu que les premiers habitans de l'Amérique étoient, à force de se

dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendans, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette opinion est ridicule, parceque les mutilations qu'essuient les parens, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la circoncision : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'asservir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquièrent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aînes ; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles : tant le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rases, car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errans, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, absolument sans poil sur tout le corps. (*) Ce

(*) L'Abbé Lambert connu par le cahos de ses compilations qu'il a intitulées *l'Histoire de tous les peuples*, dit dans cette prétendue histoire, que les Samagos, ou les chefs des

qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier; puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de la ſociété naiſſante & ébauchée, & qui imprégnoient leurs viandes de ſel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui ſupportant tout le poids de la vie agreſte dans l'obſcurité des forêts, reſſembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reſte, on ne peut ſtrictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'uſage du ſel gemme ou marin, ſe ſuſtentoient de mets ſi inſipides, que leur conſtitution en ait pû ſouffrir. Car en faiſant rôtir ou boucanner la chair des animaux ſur des charbons, ou dans la fumée, les particules ſalines du bois, recelées dans la cendre ou dans la ſuie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faiſoient perdre une partie de ſa fadeur & de ſon inſipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le ſexe démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes deſtinés à la régeneration: l'amour exerçoit à peine ſur eux la moitié de ſa puiſſance: ils ne connoiſſoient ni les tourmens ni les douceurs de cette paſſion, parceque la plus ardente & la plus précieuſe

ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leurs barbes: c'eſt comme s'il eût dit que chez les Juifs les Rabins ne ſont pas circoncis.

étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiède & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée; puisque dans plusieurs endroits les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mammelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'assurer que, dans les provinces du Sud de l'Amériqne, les hommes allaitoient seuls les enfants, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails, & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitans du nouveau Monde,

---

(*) *Qui novum perlustrarunt orbem, narrant viros pene omnes maxima lactis abundare copia.*

„Ceux qui ont voyagé en Amérique assurent que presque „tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mam„melles. *Jonston Thaumatographiæ Art. de Sanguine menstruo.* „*pag. 464.*" On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice; cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

„Dans toute une province du Brésil, dit l'auteur des „*Recherches historiques pag. 372*, les hommes seuls allaitent les „enfans, les femmes n'y ayant presque pas de sein ni de lait."

Quoique ce fait soit tiré des Relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

ce vice qui devoit influer, comme il eſt aiſé de le comprendre, ſur leurs facultés phyſiques & morales. Auſſi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun naturaliſte n'a recherché, que je ſache, pourquoi les enfans mâles naiſſent par tout avec du lait dans leurs mammelles: il ſemble que cela doit être occaſionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé ſous les enveloppes de l'uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher aſſez pour ſanguifier exactement le chyle.

J'ai ſouvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mammelles à tant d'animaux mâles? Ces parties, étant toujours oblitérées, ne paroiſſent être d'aucun uſage. Auſſi a-t-on répondu que c'étoit ſans deſſein, ſans but & comme par mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes. Mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel? Il faut obſerver que tous les animaux mâles dont les femelles allaitent, ont des mammelles; ſans en excepter le cheval, qu'Ariſtote & Mr. Linneus ont cru être dépourvu de ces parties; mais Mr, d'Aubenton les a découvertes. Si j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le fœtus, & l'enfant nouvellement né ſe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mammelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en ex-

primer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe : ils sont une fois, dans la vie, d'une utilité décidée, ainsi que le cordon ombilical, le trou oval du cœur, & le Thymus : (*) cela a suffi à la nature, pour en pourvoir tous les êtres bien constitués, & conformes au modele primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'allaiter leurs enfans.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour : ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & à l'inactivité. Leur foiblesse devoit les rendre vindicatifs comme le sont les femmes, qui ayant moins de forces pous repousser une injure, manquent par là même de forces pour la pardonner ; & l'instinct des êtres pusillanimes est de ne se croire jamais légèrement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui résultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de

(*) C'est cette matiere blanchâtre & glanduleuse qui est située au haut du Thorax, & qu'on appelle *ris* dans les veaux. Cette glande est infiniment plus grosse dans le fœtus, & les enfans nouvellement nés, que dans les personnes âgées, en qui elle s'oblitere ordinairement. Les naturalistes ne savent pas encore quelle est la véritable destination de cette glande : dans les derniers Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, on trouve les recherches d'un anatomiste, qui soupçonne qu'elle sert dans le fœtus d'une espece de poulmon.

leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des hommes, toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraichies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus longtemps.

L'immenſe quantité de vers Aſcarides & cylindriques qui perſécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfans mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux, qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquieme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent jusqu'à la dix-ſeptieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis,

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être: auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois jusqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes

---

(*) Voyez Piſon *de morbis Indicis.*

tes & de se manier fortement les membres, pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des sortes d'étuves où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers consistoit à augmenter la perspiration, & à chasser le mal par les pores, en versant dans les malades d'effroyables doses de sudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces peuples couloit plus paisiblement que celui des Européens, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échauffantes, a été si violent & si excessif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (*) Les Européens sont aujourd'hui

(*) Le mal vénérien ne faisoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre: il y avoit des provinces au nouveau Monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quelques endroits de la Frise. La Peste naît souvent en Egypte, & se répand de la

dans le même cas avec le ſcorbut, qui n'abrége point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur ſinguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent inſenſiblement la maſſe générale des humeurs. Les anciens auteurs qui ont écrit de la lepre & de l'Éléphantiaſe, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit ſoin d'en prévenir l'accroiſſement extrême par des palliatifs: chaque malade nourriſſoit ſa maladie, & la nourriſſoit long temps.

Les Américains poſſeſſeurs de la ſalſepareille, du Gayac, & de la Lobelia, (*) pouvoient aiſément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès: ils mâchoieut auſſi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou

ſur les pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'eſt point fort redoutable pour les Egyptiens, produit par tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le ſort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle eſt devenue la plus cruelle des maladies.

(*) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on eſt parvenu à apprendre des Américains différents ſecrets, qu'ils avoient longtemps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. Mr. *Calm*, Botaniſte Suédois, & éleve du célèbre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en ſavant dans l'Amérique ſeptentrionale, s'y eſt aſſuré que les indigenes ſe ſervent, avec grand ſuccès, de la *Lobelia*, qui eſt le *Rapuntium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau Syſtême Botanique, appartient à la claſſe des Monopétales irrégulieres, Pentanthères Monoſtyles: on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*.

qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les ſeptentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux: comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit tabac du Nord, & les écorces de ſaule, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible. D'ailleurs la pratique de bruler des herbes & des bois odoriférants paroît être un beſoin chez la plupart des peuples ſauvages; non ſeulement pour chaſſer les inſectes qui les perſécutent; mais encore pour leur tenir en quelque façon lieu de ſel, Hérodote & Pomponius Mela diſent

On fait, avec les racines de ce ſimple, une décoction dont les effets ſont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

Mr. *Calm* a découvert encore que d'autres ſauvages employent la racine d'une plante que Mr. Linneus, dans la deſcription du jardin de Clifford, nomme *Celaſtrus inermis foliis ovatis, ſerratis, trinerviis*, & qui eſt fautivement nommée, dans le dictionnaire encyclopédique, *Celaſtus*: elle eſt plus rare à trouver que la *Lobelia*; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amſterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de ſauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en uſant de ce ſpécifique. *Mém. de l'Acad. de Stockholm. an. 1750.* Il feroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remedes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des traités preſqu'auſſitôt oubliés qu'ils paroiſſent.

que de leur temps les Thraces avaloient la fumée de quelques plantes qui avoient la force d'enivrer, & voilà précisément l'usage qu'on a retrouvé chez tant de nations barbares du nouveau monde.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni si actif ni si exalté parmi les sauvages du Nord que parmi les méridionaux; cependant leurs filles les plus saines en apparence ne laissoient pas de communiquer aux Européens une espèce de virus, qui à la longue pervertissoit la qualité du sang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européenne, elle fit chez elles des ravages si rapides, si destructifs, que plusieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste y eût voyagé. Le Paraguai semble être le foyer que cette maladie a choisi au nouveau continent, qui en a autant souffert que l'ancien Monde a souffert du mal vénérien, & jamais il ne se fit un échange de calamités plus funeste pour l'universalité du genre humain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vérole ait été si meurtriere pour toutes les nations sauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître. En 1713, un vaisseau Hollandois l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus existantes lorsque Grevenbrouk en fit le dénombrement, sont anéanties aujourd'hui, & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans. (*)

(*) En 1755, un autre vaisseau apporta une seconde fois la petite vérole au Cap de bonne Espérance, ce qui mit la colonie Hollandoise à deux doigts de sa ruine.

En 1733, les Miſſionnaires Danois porterent la petite vérole au Grœnland, & la mortalité y devint ſi exceſſive qu'on commença à craindre l'extinction de l'eſpèce entiere dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Grœnlandoiſes à la côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très-grands terreins, anciennement habités, ſont de nos jours abſolument déſerts & abandonnés aux ours. On ſait que la nation Lapponne eſt réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du ſeizieme ſiécle.

Les Ruſſes ont infecté de ce même venin les Tunguſes-Koni & les Tunguſes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes,

Les Tunguſes ont inoculé les Tartares Mongols qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite vérole tranſplantée autour du globe en moins de dix ſiécles, ſans que les remedes, ou la ſuite ſucceſſive des générations ayent pû adoucir ſon principe, qui paroît avoir réſiſté au temps même, & qui renaît après une inoculation légère; car tel eſt enfin le réſultat des raiſonnements des Mé-

(*) En 1730, on évaluoit la population de tout le Grœnland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que ſept mille. Les Cantons les plus avantageuſement ſitués le long des côtes de la mer contiennent à peu près neuf cents ſoixante perſonnes ſur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarré. *Cranz grœnlandiſche Hiſtorie Tome I. pag. 17. imprimée en 1765. à Barby.* Ce calcul eſt conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous à fournis.

decins & des expériences des malades. Soit que l'infertion ait été faite par le nez à la façon des Chinois, (*) soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? n'auroit-ont pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer dans la Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroient aussi la derniere attention: on ignore presqu'entiérement leur procédé: on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils

(*) Les Chinois inoculent les enfans, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner: elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différens.

possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut. le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins fondé que l'opinion de ceux qui soutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs plantes indigenes: il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle que dans toutes les autres Sciences ensemble; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures, le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux, qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les plantes alimentaires. (*)

(*) Il y a une contradiction dans ce passage de la relation des Moxes.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, y est-il dit, *ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils igno-*

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caracteres de la constitution des peuples Américains il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures: en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, hormis au Darien, (*) dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes: on n'y a pas vu de peuplade, & peut-être pas un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge, parceque les sucs capilaires étoient sans cesse rafraichis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux résisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européens & les Nègres,

---

rent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espece. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes vénimeuses, dont ils se servent à toute occasion pour tirer vengeance de leurs ennemis.

Les Moxes n'ont pu apprendre à connoître si bien les plantes vénimeuses, sans apprendre aussi à connoître celles qui ne sont point vénimeuses.

(*) François Coreal parle jusqu'à deux fois, dans ses Voyages, de quelques Sauvages du Darien, qui ont, à ce qu'il assure, très peu de cheveux; mais c'est parmi eux une maladie particuliere du genre de la pelade, & non un effet naturel de leur tempérament.

qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca & l'Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaye avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Améric Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles qu'il vit entiérement nues dans les provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embompoint, qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrélie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européens, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal, tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpèces animales, commence par les femelles: celles-

(*) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques auteurs font de ce prétendu tablier: on en parlera, plus au long, dans le ſecond volume de cet ouvrage, à l'article *Circonciſion & Infibulation.*

ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans dans les contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement, dans les provinces septentrionales. (*) Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, auxquels la mere donnoit le sein: & ce qni est plus frappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfans de leurs enfans. Les voyageurs du siécle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les femmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'enfants, ou que les

(*) Chez la plupart des sauvages *chasseurs* & *pêcheurs*, les femmes doivent allaiter leurs enfants plus longtemps que par tout ailleurs: c'est une incommodité de plus, qui résulte de leur façon d'exister. Les meres ne sauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait: n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reste de ressource que dans le sein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis ne sauroient sustenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & grossiers tueroient: aussi se révoltent-ils, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct. Je doute qu'il soit absolument vrai, comme on le dit dans quelques relations, que chez les Lappons, les femmes n'allaitent pas du tout leurs enfants. Au reste si ce fait n'est pas vrai, il est au moins possible chez les Lappons, qui ont du lait de Rhenne; mais cela seroit impossible chez tous les sauvages de l'Amérique.

maladies les emportoient, de ſe faire teter par de petits chiens dreſſés à cet uſage.

Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraiſemblablement en elles le flux ſexuel, qui étoit rare, & non périodique, dans pluſieurs individus. Quelques Naturaliſtes, ſur le témoignage deſquels il paroît qu'on peut ſe repoſer, aſſurent que dans pluſieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement eu aucun temps. Autre phénomène auſſi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'eſpèce humaine, dégénerée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeſte dans le ſang: & ce vice eſt preſque ſans exemple, car quoiqu'on ait rapporté la même choſe des Samoyedes, on ſait aujourd'hui, à n'en point douter, par les obſervations de Mr. Klingſtadt, (*) que les femmes Samoyedes ſont ſoumiſes à la loi générale, ainſi que les Lapponnes, parmi leſquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite: mais alors le maraſme, & les eaux intercutanées les attaquent, & Mr. Linneus a reconnu, par ſes recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux ceſſoit, avoient une eſpèce d'Hydropiſie dans les pieds, (**) ce qui n'eſt point ſurprenant.

L'évacuation périodique du ſexe n'eſt pas fort copieuſe dans les pays ou exceſſivement froids, ou

(*) *Obſervations ſur les Samoyedes. pag. 34.*

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

exceſſivement chauds; cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les médecins employés dans les colonies ont calculé que la doſe de l'émanation des femmes indigenes, lorſqu'elle eſt la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européennes. (*)

Quoique ni la ſuppreſſion abſolue des regles, ni leur retard paſſager n'empêchent l'ouvrage de la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement parmi les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes trempées de venin, la ſtérilité de la terre, la qualité pernicieuſe de l'air, la multitude de ſerpens armés d'une ſalive mortelle, la multitude de bêtes féroces, toujours ſi redoutables pour des hommes qui vont nuds, & qui ſont poltrons, l'horrible fureur de ſe manger les uns les autres, enfin la nature même de la vie ſauvage y conſpiroit contre la propagation, & cela n'a pas beſoin d'être expliqué, car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglois, il n'exiſtoit que cinq-cents perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en

(*) On avoit déjà fait cette obſervation du temps de la Hontan, qui en parle dans ſes Mémoires.

quarré; tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr. Vauban, nourrir commodément huit-cents hommes. (*) Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt-mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq-mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des landes & des forêts de trois-cents lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. C'eſt préciſément la même choſe dans les contrées méridionales: plus on apprend à les connoître, & plus on s'apperçoit qu'elles ſont dépeuplées au-delà de ce qu'on pourroit en croire. A meſure qu'on avance des bords de la Plata vers la pointe auſtrale du continent, le nombre d'hommes devient toujours plus rare, & auſſi rare que ſur les rivages de la Baye de Hudſon: on y marche ſouvent pendant ſept ou huit jours avant que de découvrir une peuplade, qui eſt ſéparée du reſte des humains non ſeulement par des déſerts & des montagnes, mais encore par ſon langage, différent de tous les langages connus. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagérée par les ecrivains Eſpagnols, acoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut

(*) Je dis qu'une lieue quarrée peut nourrir commodément 800 perſonnes; car ſelon le calcul le plus rigoureux de Mr. Vauban, elle peut en nourrir 876, & ſelon le moins rigoureux 850.

contraint de faire venir des isles Lucaies, & ensuite des côtes d'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: si cette monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte en 1521? Ne seroit-il pas absurde de supposer que Fernand Cortez, accompagné seulement de quatre à cinq-cents assassins, eût en un laps de trois ans, égorgé & défait un peuple de trente millions? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'espèce entiere, le temps n'eût point suffi pour verser tant de sang, pout immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

Nous avons déjà vu que les Espagnols conduisirent des esclaves en Amérique dès l'an 1510: nous avons vu encore que dès l'an 1517, ils commencerent à y faire des envois réguliers de Nègres. Ces Nègres, rendus à l'isle de St.-Domingue, ont dû leur coûter, l'un portant l'autre, plus de deux-cents ducats par tête: Si le nouveau Monde eût été aussi peuplé que le disent des ecrivains qui n'ont fait usage ni de la réflexion, ni du discernement, il est certain que les Espagnols n'auroient point acheté a un prix si exorbitant des hommes en Afrique pour les faire passer dans les Indes Occidentales, où les Sauvages résistoient mieux dans le travail des mines que les Africains mêmes, Mais, dit-on, ces impitoyables conquérans furent forcés d'employer des étrangers, dès qu'ils eurent détruit les indigenes: à cela je réponds que de l'aveu de la plupart des Historiens, la plus grande destruction des Américains s'est faite

au Mexique & au Pérou; & cependant aucun de ces pays n'étoit conquis en 1517, Ce n'eſt donc pas la deſtruction des Américains du Pérou & du Mexique, qui a fait ſentir la néceſſité de tranſplanter des Nègres au nouveau monde. Voilà un fait dont Las Caſas eſt tombé d'accord lui-même : en approfondiſſant mieux que je ne l'avois fait le récit de ce Miſſionnaire, je me ſuis convaincu qu'il a étrangement exagéré : auſſi n'a-t-on oſé rendre en françois ſon livre tel qu'il eſt en Eſpagnol. Le traducteur, craignant d'être accuſé d'avoir traduit un Roman, a adouci ce qui lui a paru outré, & a rejetté ce qui lui a paru fabuleux. Ainſi quand on veut apprécier le rapport de Las Caſas, il ne faut point s'arrêter à cette traduction, mais conſulter l'original *in 4to.* imprimé à Barcelone en 1546, ſons le titre de *Relacion de la Deſtrucion de las Indias Occidentales per los Caſtéllanos.* On y dit qu'en un laps de 40 ans, il a péri 50 millions d'Américains, y compris 12 millions égorgés par le fer du vainqueur ou dévorés par les chiens, de ſorte qu'il n'y a pas eu d'année que le nombre des morts ne ſoit monté, ſuivant ce calcul, à un million deux-cents-cinquante-mille individus. Je demande à tout homme raiſonnable, ſi ce n'eſt point là une exagération.

On ſait aujourd'hui à n'en pas douter, que les contrées de l'Amérique où jamais les Espagnols n'ont pénétré, ſont toutes, ſi l'on en excepte les Antilles, plus dépeuplées d'indigenes que les contrées que les Eſpagnols occupent.

J'ai toujours été ſurpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de ſon temps, ſe ſoit perſuadé que la population y ſurpaſſoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Aſie: erreur ſi palpable qu'il eſt inutile de la réfuter. Quand on ſuppoſeroit encore, pour un inſtant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de ſa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en ſeroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la ſurface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une ſolitude prodigieuſe, dont la race humaine n'occupoit qu'un point: car le nouveau continent eſt, ſelon quelques Auteurs tel que Mr. Struyck, ſept fois plus grand que l'Europe: ils comprennent apparemment dans leur évaluation tout le Grœnland, & toutes les terres qu'on ne connoît point. & qu'on ſuppoſe être à l'Oueſt des Sioux & des Aſſénipoils, entre le 40ième & le 70ième degré de latitude Nord: mais en n'admettant que le nouveau continent n'eſt que cinq fois plus grand que l'Europe, il s'enſuivroit toujours que, s'il eût été peuplé comme l'Europe l'eſt, il auroit dû y exiſter ſept-cents-quatre-vingt millions d'hommes. Or il n'eſt jamais tombé dans l'eſprit de perſonne de porter juſqu'à ce point la population des Indes Occidentales; cela n'eſt pas même tombé dans l'eſprit de Riccioli: quoique ce formidable calculateur repandît, du fond de ſon cabinet, des nuées, des déluges d'hommes, il n'en accordoit cependant que trois-cents millions à l'Amérique, ſans reſpecter ni la vérité, ni

ni la vraiſemblemance. Il y a dans ce calcul un tel mécompte ou plutôt une exagération ſi abſurde que les Arithméticiens politiques qui ont réfuté Riccioli, ont commencé par lui rabattre deux-cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore aſſez. Un Savant d'Allemagne nommé Mr. Suſſmilch, qui s'eſt ſignalé par ſon opiniâtreté à faire, pendant quarante ans, des recherches touchant le nombre d'hommes répandus ſur la totalité de globe, aſſure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compriſes les Isles de ſa dependance: cependant dans ſa Table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en ſuppoſoit réellement. (*) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que ſi cet Écrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls Mémoires ſur leſquels il

(*) Selon *la table des vivants de Suſſmilch*, l'Europe contient 130 millions d'hommes: ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher d'avantage de la vérité. Selon cette même table, l'Aſie en contient 650 millions; ce qui eſt bien moins un calcul qu'une eſtimation: elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt aſſurément fautive puiſque l'on ne connoît que les côtes de cette vaſte portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la traite des Nègres. Le même auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille anglois en quarré, ce qui n'eſt pas, au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reſte il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitans que le reſte de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 milles anglois quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Afrique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'eſt à dire de véritables Américains, qui ne ſont ni métifs, ni iſſus de métifs: car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'avanturiers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémiſphere, pour débarraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau Monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indiſpoſition naturelle, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoiſſoient, entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du tems auquel chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la premiere fois: on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence?

La conformité qui regne dans le rapport de différents voyageurs, m'avoit porté à croire que parmi les ſauvages de l'Amérique il naît ſans comparaiſon plus de filles que de garçons: auſſi l'ai-je aſſuré d'une maniere poſitive dans la premiere Edition de cet Ouvrage. Maintenant beaucoup de motifs me font douter que cette obſervation ait été faite

avec aſſez d'exactitude pour qu'on la puiſſe abſolument garantir.

Dans la Relation de Raleigh, on aſſure qu'un Cacique de la Guiane, nommé Topiawari, dit aux Anglois: *autrefois nous avions juſqu'à dix ou douze femmes; maintenant il faut que nous nous contentions de trois ou quatre, pendant que les* Eporemerios *en ont juſqu'à cinquante ou cent.*

Comme on a donc trouvé des peuplades où le nombre des femmes excédoit conſidérablement celui des hommes, on en a conclu qu'il y naiſſoit plus de filles que de garçons. Cependant cette diſproportion entre les individus des deux ſexes peut provenir de quelqu'autre cauſe: elle peut provenir de ce que ces peuplades vaincues à la guerre avoient perdu beaucoup d'hommes; ou de ce qu'ayant triomphé à la guerre, elles avoient enlevé beaucoup de femmes à leurs voiſins comme les *Eporemerios*. Ces enlèvemens ſont dans le goût des nations barbares, & de toutes celles dont le droit des gens ne vaut rien: on peut voir comment ces idées dominoient dans la Grece pendant les temps héroïques; & pendant les temps héroïques les Grecs étoient des Tartares.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt avéré qu'à la découverte du nouveau Monde on a trouvé que preſque tout les Américains étoient polygames: il faut ſeulement en excepter quelques hordes particulieres, qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Polygamie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempéra-

ment; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus: dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans: dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue: quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient guères plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportables: ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice: tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants: chez eux le ſexe étoit eſclave; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour avoir pu l'eſtimer. (*) Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement ſur cet article; car ce que les Jéſuites, qui ne ſont jamais véridiques ont

(*) C'eſt ſurtout le ſort des femmes âgées qui eſt déplorable parmi ces barbares du nouveau Monde. Dans quelques endroits on les tue: dans quelques autres, on les chaſſe de la peuplade, & elles vont habiter à l'écart dans de petites cabanes où elles acquiérent bientôt la réputation d'être ſorcieres.

raconté de la façon dont les jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non seulement exagéré, mais inventé à plaisir pour jetter tant soit peu d'intérêt dans l'histoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Eglise Iroquoise & Huronne, comme parle le P. Charlesvoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Brésil, les jeunes gens ne se passionnoient guères, & épousoient souvent des filles avec lesquelles ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (*)

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçus, par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

(*) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut la plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'inceste*. Cependant je ne disconviens pas qu'on n'ait découvert des peuplades moins barbares, ou plus policées, chez lesquelles les degrés de consanguinité empêchoient les mariages.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins,

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut, en quelque sorte, rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons: aussi parmi tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les recherchoient, d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société: mais en Amérique les peuples, à demi civilisés ne connoissoient aussi jamais les femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale. (*)

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

(*) Voyez le Chapitre VII. de la *Défense* de cet ouvrage.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulierement le membre génital des hommes: elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse: ainsi que l'a observé Améric-Vespuce, témoin oculaire, & auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes dans la note. (*)

(*) *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, ut deformia videantur & turpia: & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorundam animalium venenosorum; & hujus rei causa, multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaccescunt, & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Alberic Vespuce imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505. chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramusio, ouvrage compilé sans goût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce; où il est dit que les femmes Américaines faisoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celui qui a traduit l'original de Vespuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conséquent falsifié dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

Quelqu'étrange que soit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction: il falloit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviedo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le fait rapporté par Vespuce prouve le contraire

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent vénimeux de l'Amérique: & pour développer d'avantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonflement du membre viril est le premier symptôme qui suit toutes ces espèces de blessures empoisonnées, même dans les pays chauds de l'Europe: le malade est d'abord surpris, dit-il. d'un priapisme violent, & ne soupire qu'après le coït. (*)

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point

(*) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués du scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent une violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme en seroit incommodée, parceque le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empèche cependant point que le systême de Lister sur l'origine du mal d'Amérique ne soit faux, puisque la chair du lézard Iguan n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

l'opinion de ce phyſicien Anglois ſur la naiſſance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il eſt poſſible de procurer, par la piquure de certains inſectes vénimeux, une paſſion ardente, & une eſpèce de manie amoureuſe; auſſi le plus vaillant des Aphrodiſiaques connus eſt une doſe de Cantharides priſe à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumeſcence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puiſſent arriver à un homme, furtout quand on négligeoit d'appliquer ſur la bleſſure des remedes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Réſine élaſtique, avoient eu, par l'inſtigation de leurs femmes, recours à un ſtratageme moins périlleux, & également ſingulier pour augmenter les ſenſations & les extaſes de la jouiſſance: ils ſe mettoient au bout de la verge des anneaux pétris & formés de cette réſine, dont la ſubſtance molle & flexible a dans elle-même une forte élaſticité. (*)

(*) La Rêſine élaſtique, nommée dans la langue du pays *Caoutchouc* & *Hevê*, découle par inciſion d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découverte depuis peu. Quand elle eſt ſéchée, elle reſſemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, ſans ſe délayer, flexible, extenſible, & par conſéquent élaſtique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point ſe diſſoudre dans l'eſprit de vin, qui eſt le diſſolvant commun des autres matieres réſineuſes. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, ſous le nom *de Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique: celles qui ne ſont pas faites de *Caoutchouc*, ne ſont pas véritables.

Tels étoient les moyens dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance: tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune les Espagnols y débarquerent: ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on voit arriver le brigand Nunnez, avec une meute de trente dogues, dans la cabane du Cacique de Quarequa: il accusa ce Cacique d'être Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite: quand la rage des chiens fut ou fatiguée ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six-cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie; car on ne put convaincre ces malheureux d'autre chose, sinon de s'être habillés en femmes.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes: on vit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centième génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe, je veux dire la conquête du nouveau Mon-

de par les Espagnols, qui y jouissent encore de leur crime,

Ausi immane nefas, ausoque potiti?

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la débauche qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, & dont les Castillans n'étoient juges compétens en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des singes, que de les reconnoître pour des hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. „Les Généraux, dit-il, rendirent compte au Roi „Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit passé, & de „tout ce qu'ils avoient remarqué des usages & de la „religion de ces Indiens; ils lui manderent qu'ils „avoient trouvé quelques-uns de ces peuples fort „adonnés à la Sodomie, qu'ils n'avoient point d'au„tres Dieux que les poissons qu'ils prenoient, & du „reste qu'il ne restoit plus de terre à conquérir de ce „côté-là. L'Inca, très-content de ce qu'on n'avoit „point versé de sang, fit dire à ses Généraux de reve„nir à Cusco, d'abord qu'ils auroient pourvu aux „gouvernements de ces peuples, & il leur recom„manda, sur toute chose, de faire une exacte re„cherche des Sodomites, & de les condamner au feu „sur les indices les plus légers: & il ordonna qu'on les „exécutât publiquement, que l'on démolît leurs mai„sons, & qu'on renversât leurs terres; afin qu'il ne

„demeurât aucun ſouvenir d'un pareil vice. Il fit „même une loi où il vouloit que dans la ſuite on „brûlât une ville dont un ſeul habitant ſeroit con„vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent „exécutés au grand étonnement des habitans de ces „vallées; car les Incas ont toujours eu ce crime en „horreur. Si dans une querelle particuliere, un „bourgeois de Cuſco en appelloit un autre Sodomite, „on le regardoit comme un infame pour avoir pro„noncé ce mot." (*)

Ce récit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nation de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'inſtinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſiere, Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un ſeul citoyen? C'eſt d'après les loix Romaines, que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas on eût brulé des hommes ſur les plus légers Indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Longtemps après le regne de l'Incas Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie: elles n'avoient donc pû, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

(*) *Hiſt. des Incas. Tome premier: pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

Quoi qu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européens, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des ſatyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles euſſent pû ſe livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarre & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois-cents épouſes de l'Incas Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq-mille femmes (*) Américaines vinrent ſe rendre volontairement au camp des Eſpagnols; lorſque les malheureux reſtes de leur nation vaincue fuioient à plus de quarante lieues dans des forêts & des ſolitudes.

Veſpuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à ſe livrer aux Européens; (**) auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols

(*) *Zarate Hiſtoire de la conquête du Pérou. Livre ſecond: Ch. VI. pag. 98:* voyez auſſi *Levinus Apollonius Deſcp. Regni Peruviani.*

(**) *Quando ſe Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulſæ, omnem pudicitiam contaminabant, Relation de Veſpuce.* Quand elles pouvoient ſe joindre aux Européens, tous les ſentiments de pudeur ceſſoient dans leur ame, & agitées par une paſſion aveugle, elles s'abandonnoient ſans retenue & ſans bornes.

trouverent en elles un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles servirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie; & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les isles & dans la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Ce fut une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, qui indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'eût jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenerent successivement la servitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européens qu'ils ne l'étoient eux-mêmes: elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour dompter cet immense pays, Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons françois plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussitôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'Histoire; mais

ceux que nous avons rapportés, ſont plus que ſuffiſans.

Après avoir conſidéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuiſſance, car j'appelle ainſi la foibleſſe de leur temperament, on n'eſt pas ſurpris, quand on conſidère leur inſenſibilité phyſique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujour fait, & font encore aujourd'hui eſſuyer à leurs priſonniers des tourments horribles, ſans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, ſans pouvoir leur arracher des ſoupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroiſſent avoir perdu le ſentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils ſoient ſenſibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner ſur eux d'aſſiſter à ces ſpectacles inhumains, & qui ont obſervé longtemps l'attitude & la contenance paiſible de ceux qu'on y découpoit en pièces, ont cru que ces peuples devoient avoir le ſang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émouſſoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je ſais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il doit exiſter dans l'organiſation des Américains une cauſe quelconque qui hébête leur ſenſibilité & leur eſprit. La qualité du climat, la groſſiéreté des humeurs, le vice radical du ſang, la conſtitution de leur tempérament exceſſivement phlegmatique, peuvent avoir

diminué le ton & le trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même: l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est pas seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte,* dit Don Juan (*), *que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement, dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par George Juan & Antoine d'Ulloa. Tome premier, pag. 345. in 4to. Amsterdam 1752.*

plus évidente de cette fermeté ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les curés vont préparer les conſciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs crimes; témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduits qu'à un déſeſpoir honteux & inutile: quelle qu'ait été la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brulés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des perles, étouffés dans les mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions, il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple,

(*) Les premiers Américains, que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpèce de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des frénétiques. *Dapper. Beſc. van America pag. 41. in fol.*

indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de foiblesse & de pusillanimité, que d'un effort de courage & d'héroisme. Si l'on avoit la force d'espérer encore, on ne se détruiroit pas: on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entiere de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet: les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrémité qu'on les réduise; parcequ'ils usent plus de leur instinct que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible; & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains, divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées, mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abatardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus

forte que par tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre-cents-cinquante bandits à pied & quinze cavaliers aſſez mal armés: toute ſa pitoyable artillerie conſiſtoit en ſix amuſettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en reſpect, pendant ſon abſence, avec la moitié de ſon monde. Quels hommes! quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent-ſoixante-dix fantaſſins, & ſoixante cavaliers, avec leſquels ils égorgerent les troupes de l'Incas Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour ſe ſauver qu'ils renverſerent à plat une immenſe muraille qui s'oppoſoit à leur déroute: il leur en eût couté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, ſaiſir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas un ſeule bleſſure: il n'y eut pas dix Eſpagnols de tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

Il faut obſerver que, pendant cette expédition, les Européens n'employerent que leur propre force, & leur propre courage; car aucun Indien ne les accompagna au champ de Caxamalca. Ainſi il n'eſt point vrai qu'on ſe ſoit toujours ſervi de l'animoſité qui regnoit parmi les malheureux habitants du nouveau Monde, pour les vaincre les uns par les autres: je ne diſconviens point que quelques-uns d'entr'eux ne ſe ſoient joints de temps en temps aux armées Européennes; mais ces prétendues troupes auxiliaires

donnoient bien plus de ſollicitude & d'embarras aux commandants, par leur lâcheté & leur indiſcipline, qu'elles n'inſpiroient de confiance par leur nombre.

En 1492, au moment que Chriſtophe Colomb deſcendit à St. Domingue, cette isle d'une très-vaſte étendue contenoit, à ce qu'on aſſure, un million d'hommes, qui aimerent mieux ſe déſeſpérer que ſe défendre. Ceux qui oſerent vivre furent ſucceſſivement détruits, juſqu'au point que, dans le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, on s'imaginoit qu'il ne reſtoit plus un ſeul indigene en aucun endroit de cette isle, dont le malheur ſeroit ſans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques; mais on en a retrouvé quelques-uns qui ſe ſont cachés, pendant plus de cent cinquante ans, dans des rochers ſi ſtériles qu'on ne croyoit pas que des hommes puſſent y vivre pendant un mois. Les Inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'atmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpèce d'intrépidité, qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les flêches horriblement envénimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'adreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoiſon: on ſe ſervit inutilement de feuilles de tabac, de cauteres, & de mille moyens inſuffiſants: il étoit réſervé aux temps préſents de ſavoir que le ſucre & le ſel ſont ſeuls en état d'arrêter les

prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, les conquêtes furent incroyablement rapides, dans les pays les plus peuplés; les pays les moins peuplés résisterent le plus longtemps, parcequ'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le défaut de subsistance le forçoit à se retirer. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre pendant vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'Etat. (*)

Les Chiliens ont lutté assez longtemps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les

(*) Il y a des Auteurs, & qui pis est, des historiens qui soutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, non obstant que Strabon nous représente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des sauvages qui mangeoient du pain de gland: la Bétique étoit la seule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit, du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus forte; & il s'en suit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulsés, il est passé, en un laps de deux-cents - soixante ans, huit millions d'Espagnols en Amérique.

montagnes presqu'inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure ; mais la stérilité de leur pays, & la mésintelligence qui se glissa parmi ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de service de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou dans les marais, ni de leur Cavalerie souvent démontée, que de la rage singuliere de leurs chiens dogues & lévriers, qui toujours alertes suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit : (*) ceux, qui accompagnoient Vasco Nunnez, étranglerent plus de deux-mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les *Espagnols*, contre les *Américains*, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Don Juan, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les *Espagnols*, ou par des *Métifs*, ont une haine si furieuse contre les *Indiens* que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulierement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les *Indiens* ont la même haine contre les *Espagnols* & les *Métifs*, qu'ils sentent d'aussi loin que les *Indiens* eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les *Espagnols*. *Voyage du Pérou liv. VI. ch. VI. T. 1. pag. 341.*

de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuosité & de valeur, sur les Péruviens que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde réguliere comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore, dans d'anciens états militaires de ce temps-là, que le dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flèches par les *Infideles*, & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnaciers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia,

plusieurs enfants; avant que d'être Pape: parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins: il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zéle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique, sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique eût appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne: il la donna précisément parcequ'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est à dire trois mois après qu'on eût reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement, (*) dit-il à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune re-

(*) *Motu proprio, non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas; detectas & detegendas versus Occidentem & Meridiem..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac vicariatus Jesu Christi, quâ fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, hæredibusque & successoribus vestris, Castellæ & Legionis regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque hæredes ac successores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ,*

quête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident. . . . . Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces terres fermes, avec tous leurs domaines, leurs cités, leurs châteaux, leurs places, leurs bourgs, leurs droits, leurs jurisdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné en St. Pierre, & par la prérogative du vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon. . . . . Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout pos-

& omnimodâ potestate auctoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus. . . . . Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commendationis, deputationis, decreti, mandati, donationis, ... infringere, vel ei, ausu temerarió, contraire. Si quis autem hoc attentare præsumserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud sanctum Petrum, anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maji, Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est intitulé DECRETUM ET INDULTUM. ALEXANDRI SEXTI *super expeditione in Barbaros novi orbis, quos Indos vocant.*

ſible, ſi nous n'étions familiariſés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouïe d'un Eccléſiaſtique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois-cent, nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant ſur ſon trône ſappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de ſon pouvoir, l'Italie & l'Eſpagne à un chef des Calmouks, il eſt bien certain que ce Tartare auroit ſur l'Eſpagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Caſtillans ſur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation ſervit de titre, dans toutes les priſes de poſſeſſion du nouveau Monde, il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux ſur un inſtrument dreſſé en 1579, par le ſecrétaire Eſquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

„Alors, eſt-il dit dans cet Acte, en ſigne & „témoignage de priſe de poſſeſſion, Sarmiento tira „ſon épée & en coupa des branches d'arbres & des „herbes, prit des pierres & les tranſporta d'un lieu „à un autre, fit quelques tours en ſe promenant „dans la campagne & ſur la plage: incontinent ayant „pris une grande croix, & ayant fait mettre ſes „gens en bataille avec leurs arquebuſes, on porta „la croix en proceſſion. — — Enſuite on prit & „appréhenda poſſeſſion de cette partie de l'Améri„que, en vertu de la donation & de la Bulle de

» notre très-ſaint Pere, Alexandre ſixieme, ſouve-
» rain Pontife Romain, expédiée de ſon propre
» mouvement, par laquelle il donne à Dom Ferdi-
» nand cinquieme, & à Dame Iſabelle ſa femme, la
» moitié du monde, c'eſt à dire, cent-quatre-vingt
» degrés de longitude." (*)

On voit par le détaîl de cette étrange cérémonie, qu'après la donation du Pape, l'érection d'une croix, & la coupe de quelques branches & de quelques herbes, étoient enviſagées par les Eſpagnols comme des formaltés indiſpenſables pour prendre poſſeſſion, au nouveau Monde, de tout les pays qui leur plaiſoient: auſſi n'ont-ils jamais varié ſur cet article; quoiqu'ils fuſſent d'ailleurs peu d'accord entr'eux ſur les autres circonſtances dont ils croyoient devoir revêtir ces actes d'injuſtice. Quelques-uns penſoient qu'il falloit arborer un drapeau aux armes d'Eſpagne, & planter d'abord en terre des feves: quelques-uns s'imaginoient qu'il n'étoit pas prudent de négliger le tranſport des pierres pour en former des monceaux: d'autres enfin, ſoutenoient qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de boire de la premiere riviere qu'on découvroit, & de répandre quelques gouttes d'eau ſur le rivage. Ce fut là l'opinion qu'adopta le brigand Domingo de Vera en s'emparant de la Guiane: il prit une taſſe pleine d'eau, la but, en prit une ſeconde, & la jetta à terre auſſi loin qu'il put. Il tira enſuite ſon épée, & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, & quelques branches des

(*) Cet acte eſt inſéré en entier dans *l'hiſtoire de la conquête des isles Moluques* par Argenſola.

arbres, il dit: *au nom de Dieu, je prends possession de cette terre.* Le moine de la Valle-Viridi se contenta de tenir en main une croix, & d'alléguer la Bulle impertinente d'Alexandre VI, pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols: il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquieme du nom: je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convainquant, parceque son armée étoit trop foible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeoient, répliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu, qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

(*) On trouvera dans le second volume de cet ouvrage, à l'article de la religion des Américains, la suite du discours

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diégue Almagre, qui étoit fils d'un prêtre, & qui passoit pour êcre prêtre lui-même, parcequ'il ne savoit ni lire ni écrire non plus que Pizarre; (*) comme si la fortune eût voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas deux avanturiers également obscurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le moine de la Valle-Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe, qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé St. François d'Assise d'avoir fait pendant les croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irrésolu, lorsque de la Valle, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui conseilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne voulut se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si acrues, sa

---

de l'Incas & du moine espagnol, discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la religion.

(*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une église à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs, avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. *Hist. du Pérou liv. 1. ch. 1. pag. 2. édition de Seville.*

foibleſſe ſi grande qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par los Angelès, produiſit des tréſors, & ces tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître, au juſte, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes mines du nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules mines du Bréſil, avoient produit, depuis Pierre II juſqu'en 1756, deux milliards, quatre-cents millions de livres Tournois. (*) Les manifeſtes des flottes qui ont porté cet or en Europe, ſont entre les mains de tous les négociants du Portugal, de ſorte qu'on ne peut former le moindre doute ſur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréſiliennes juſqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de ſoixante ans.

(*) L'Amiral Anſon dit, que l'or qu'on tire des mines, & des ſables du Breſil, ſe monte annuellement à deux millions de livres Sterling. Ce calcul revient à peu près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a paſſé & paſſe encore aujourdhui en Angleterre. Les Portugais ne ſont que les fermiers de la Grande-Bretagne: le Portugal appartient aux Anglois, ou du moins leur a appartenu juſqu'à préſent.

En évaluant le produit des mines du Chili, de la terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique, & du Pérou, sur le produit du Brésil, il en résultera une somme presqu'inassignable que l'Espagne doit en avoir tirée: car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siécle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déjà faite en 1548; & en 1638, on en avoit tiré trois-cents-quatre-vingt-quinze millions six-cents dix-neuf-mille Piastres. (*)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique: cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (**) Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cus-

(*) L'Auteur des *mémoires & des considérations sur le commerce & les finances d'Espagne* assure qu'on tire annuellement du Pérou 3 millions d'or pesant; ce qui n'est pas croyable: aussi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

(**) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six-cents millions de Maravédis, c'est à dire à plus de quatre millions cinq-cents-mille livres: cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parcequ'on manquoit d'eau forte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au dessous de son véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font sept-cents-cinquante-mille livres: il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin; le quint de l'or se trouva monter à neuf-cents-mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne put fournir pour sa rançon sept millions, qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, & celles qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

co, le butin fut à peine de soixante millions: on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plûpart de leurs richesses; mais il n'y a aucune apparence qu'ils ayent assez estimé l'or pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal, & en Espagne, ces deux Royaumes, qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les mines, y trouverent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoyes d'argent fort altéré, (*) & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le nourrissoit, de cinquante millions de livres tournois. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne possédoit: il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déjà déclaré sa faillite. Le Roi Joseph actuellement regnant se trouva, dès l'an 1754, c'est à dire avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre-cents-mille écus d'une confrérie.

Tout

(*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc resſorti preſque le jour même de ſon arrivée du Bréſil : il falloit bien que les Portugais payaſſent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur ſubſiſtance, & les draps qu'on leur amenoit pour ſe couvrir. Enfin, dit un ecrivain très-inſtruit, le ſeul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les ſentences de ſon Inquiſition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui conſommoit beaucoup par ſon luxe & ſes mœurs Aſiatiques. (*)

Philippe II, ſi longtemps poſſeſſeur des Tréſors du nouveau Monde, vêcut encore aſſez pour voir la décadence où les mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord par ſes richeſſes à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, ce prince finit par faire banqueroute, & mit ſes ſucceſſeurs dans la déplorable néceſſité d'adultérer les monnoyes. Ses ſujets, comme frappés de vertige, ceſſerent de travailler leurs ſoyes & leurs laines, laiſſerent leurs campagnes ſe hériſſer de ronces & de bruyeres, & abandonnereut le commerce de la Baltique, du Bra-

(*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit ſi peu de terre qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois-cents-mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chute de l'agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un état. Les moines y avoient entaſſé des richeſſes exceſſives dans leurs égliſes de Lisbonne, le peuple des campagnes étoit plongé dans une miſere ſemblable à celle où gémiſſent les ſujets du Pape. L'Anarchie s'étoit gliſſée dans toutes les parties de l'adminiſtration.

bant, de l'Angleterre & de la France: le germe de l'induſtrie fut déraciné de leur cœur: les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parcequ'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent ſur leurs conquêtes. (*) Cette léthargie éveilla les nations plus actives, & leur inſpira le projet de mettre l'Eſpagne en tutelle. En ſemant pour elle, en fabriquant pour elle, en la ſervant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainſi le plus puiſſant Empire de l'Univers. Tout peuple qui ceſſe de ſe nourrir lui-même, & qui achete de l'étranger ſon néceſſaire phyſique, eſt atteint d'une maladie mortelle, & ſe dévore lui-même: ſes ennemis n'ont plus rien à lui ſouhaiter.

Quand les Romains, ſubjugués par le luxe, laiſſerent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils con-

(*) L'Auteur des *conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne* prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le ſuppoſe communément, mais il eſt tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Eſpagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture; en ce ſens, l'Auteur a raiſon. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il eſt bien clair que l'Amérique a nui à l'Eſpagne incroyablement. Elle n'eſt point, à la vérité, deſtituée de reſſources, puiſqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus; mais ſes dettes étoient énormes, & dans le nombre de ſes habitans il s'y trouvoit 190046 Eccléſiaſtiques & 200000 qui aſpiroient à le devenir, ainſi en tout, 390046 célibataires par devoir. Mr. Clarke, dans ſes *Lettres ſur l'Eſpagne*, aſſure que ce Royaume n'a que 6255663 habitans. Je ſuis fort porté à croire que Mr. Clarke étoit beaucoup mieux inſtruit que l'Auteur des *Conſidérations ſur le Commerce & les Finances*, qui a exagéré les revenus de l'Eſpagne.

traignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire: ils euſſent été écraſés par ſa chûte, quand même les Barbares ſeroient reſtés dans l'inaction au fond de leurs forêts; mais jamais les aggreſſeurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'eſt un grand problême de ſavoir ſi l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuſe, ſi deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme ſiécle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoiſonna les organes de la reproduction dans l'eſpece humaine, mal qui n'a pu être compenſé par tous les tréſors du Potoſi & du Bréſil, il eſt certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il eſt ſorti de ſes mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & ſi le prix des denrées a hauſſé huit fois, on comprend aiſément que malgré la maſſe du métal importé, les Européens n'en ſont ni plus riches ni plus pauvres, & celui qui poſſede aujourd'hui huit-mille livres, n'eſt pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme ſiecle.

On croit communément que les richeſſes des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en la dépouillant ſans retour de ſon or & de ſon argent; mais cette ruine n'étoit pas ſi poſſible qu'on ſe l'eſt imaginé. D'ailleurs quand les Européens ſe ſeroient vus dépouillés par le commerce ruineux de l'Aſie, ils

auroient été attaquer l'Asie même: ils auroient fait comme Nadir-Schau, qui prit en un jour, dans les Etats du Mogol, plus que la Perse n'avoit perdu en dix siecles par son commerce avec l'Indoustan. Quelques auteurs de nos jours ont déjà cru entrevoir, dans les expéditions des Croisés, des vues bien différentes de celles qu'on leur prête communément; mais leur fanatisme étoit tel qu'on peut douter qu'ils ayent jamais pensé à des choses raisonnables: les richesses de l'Orient les ont sans doute tentés; mais en verité ils s'y prirent très-mal pour les faire refluer en Europe.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas: cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles: une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est: tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique: on a aggrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Ar-

changel; depuis Buénos-Airès jusqu,à Quebec. Le commerce des Européens ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campeche.

D'un autre côté on prétend que les richesses du nouveau Monde ont mis les princes de l'Europe en état d'entretenir beaucoup plus de troupes, de soudoyer beaucoup plus de mercenaires, & d'avoir enfin l'image de la guerre au milieu de la paix; ce qui a sans doute été aussi contraire à la liberté que favorable au despotisme. Il est vrai que depuis la découverte de l'Amérique, les armées sont devenues d'une campagne à l'autre plus nombreuses; mais je m'imagine que cela auroit pu arriver, quand même la quantité du métal seroit restée dans la proportion où elle étoit du temps de Charlemagne. Si moins de signes représentoient plus de choses, il faudroit aussi moins d'argent pour payer les esclaves armés; parceque le sang de l'homme est à peu près toujours au même prix; mais le prix des armes peut varier extrêmement: les armes coûtoient beaucoup plus du temps de Charlemagne qu'aujourd'hui: il en coûtoit beaucoup pour habiller un cavalier & son cheval en fer.

Quand au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule Métropole, les avantages

& les profits qu'on en retire, ne font pas fi confidérables qu'on l'a cru; ce que l'Auteur de la *Philofophie rurale* a fort exactement développé Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes: fi, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent fur leurs Métropoles, il eft aifé de comprendre que les colons enrichis fe fatigueront un jour du joug qu'on leur impofe: ils voudront fortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront affurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere partie de nos recherches, préfente un concours d'événements les plus finguliers dont l'Hiftoire faffe mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'exiftoit pas, & qu'elle ne pouvoit exifter: il avoit excommunié quiconque ofoit croire que notre globe avoit deux hémifpheres habités par des animaux raifonnables: quand un Génois eut, malgré cette défenfe d'un Prêtre de Rome, franchi fur les ailes de l'induftrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planete, un autre Pape en fit préfent à un Prince Efpagnol, dont il briguoit le fuffrage pour faire la fortune de Céfar Borgia, monftre chargé de tous les crimes, & digne de tous les fupplices.

Il eft difficile de dire lequel abufa le plus ridiculement de fon pouvoir & de fa raifon, ou de Za-

charie qui nioit la poſſibilité des Antipodes, problème qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Caſtillans. L'abrutiſſement des nations avoit ſans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un deſpotiſme abſurde. En 1336, les Vénitiens demanderent la permiſſion au Pape de pouvoir commercer en Aſie, d'y acheter du poivre & de la cannelle; Veniſe obtint ce privilége dont elle n'avoit pas beſoin, & on anathématiſa tous les autres Etats de l'Europe qui oſoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une propoſition encore plus ſinguliere: ils ſolliciterent la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, & de réduire en ſervitude perpétuelle les Nègres, parcequ'ils n'alloient jamais à la Meſſe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement: on n'auroit pas dû les demander, & on eût été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome ſolliciter la poſſeſſion de l'Afrique occidentale pour Alphonſe V de Portugal, dit au Pape en plein Conſiſtoire » que Sa Sainteté étoit priée de vouloir » animer & reconnoître le zèle du Roi ſon maître, » en attribuant à la Couronne de Portugal toutes les » terres qu'on découvriroit le long de l'Afrique, juſ» ques aux Indes incluſivement; puiſqu'on devoit » regarder *comme des poſſeſſeurs injuſtes toutes les na» tions infideles qui y etoient établies*. Que ſa Sainte» té défendît en même temps à tous les Princes chrê» tiens, ſous les peines canoniques les plus grié-

» ves, de traverser les Portugais dans leurs entrepri-
» ses. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitans de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes, parcequ'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il eût été fort embarrassé; mais le sacré College ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la désiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres: les Espagnols les imiterent, & toutes les Puissances de l'Europe imiterent l'Espagne: les droits les plus sacrés de l'homme furent trahis, & il ne se trouva personne pour les défendre. Depuis ce temps le mal a toujours été en augmentant, jusqu'au point que les commerçants se sont tellement familiarisés avec l'achat & la vente des Noirs à cheveux crépus, qu'ils n'en paroissent non plus choqués, que s'ils vendoient ou achetoient des bêtes. On a même vu depuis peu un planteur venir, du fond de l'Amérique, réclamer un Africain fugitif dans Paris, devant le Parlement, & trouver un avocat pour plaider sa cause, comme s'il eût été question de réclamer un cheval échappé de l'écurie. L'Histoire nous apprend,

(*) *Histoire des Découvertes des Portugais, par Lafitau Tome I. pag 15. in quarto.*

à la vérité, que les anciens peuples commerçants alloient déjà acheter des esclaves en Afrique; mais le sort de cette contrée n'a jamais été, ni sous les Phéniciens, ni sous les Carthaginois, aussi déplorable que de nos jours: on en a pris toutes les côtes pour en faire des entrepôts & des marchés d'hommes; sans qu'on puisse concevoir par quelle fatalité de tels établissements subsistent si longtems; tandis qu'ils sont pour la plupart hors d'état de se défendre, si l'on les attaquoit avec quelque vigueur: on assure même que des forces très-médiocres suffiroient pour enlever aux Portugais les possessions qu'ils ont depuis Maniki-kongo & Benguela-vielha le long des côtes jusqu'au cap de Corisco. Ce qui fait au reste que l'état de l'Afrique n'est point absolument désespéré, c'est que le centre de son continent n'a pu être envahi; pendant que l'Amérique a succombé d'une extrémité à l'autre, & cela sous les efforts d'un très-petit nombre d'Européens, qui y ont subjugué ou détruit les Indigenes. J'ai dit que, suivant Las Casas, les Castillans en ont massacré eux seuls 12 millions; mais il y a indubitablement de l'exagération dans ce calcul. Il se peut que si l'on comptoit les Américains qui ont péri par les conquêtes ou les invasions des Portugais, des François, des Anglois, depuis la Baye de Wager jusqu'à la pointe de la terre del Fuego, la perte d'hommes équivaudroit à un total de 12 millions.

On assure que, dans l'Amérique Septentrionale, on a détruit la treizieme partie des naturels: on n'en a presque pas laissé dans les îles Antilles &

les Caraïbes, & point du tout dans les Lucaies d'où la plupart des Insulaires ont été transportés dans le continent. Don Ulloa, qui connoissoit & la foiblesse & les ressources de son pays, suppose que dans le Pérou & le Mexique il existe encore la quatrieme partie des habitans qu'on y trouva au seizieme siecle. Plusieurs Auteurs ont répété les uns après les autres, qu'il étoit entré dans la politique des Espagnols de changer en de veritables déserts tous les pays qu'ils conquéroient au nouveau Monde, afin de pouvoir les conserver avec peu de forces; mais il me semble, tout au moins par rapport au Pérou, que c'est le travail des mines qui y a absorbé le plus d'Indiens; on y espéroit trop d'un homme qu'on pouvoit faire descendre vivant dans un abyme, pour le massacer de sang froid. Ceux qui les premiers pénétrerent dans l'Empire des Incas, s'étoient formé une idée très-extravagante: ils croyoient marcher à chaque pas sur des dépôts d'or, & leur illusion étoit telle qu'ils faisoient souvent ouvrir la terre dans des endroits où on ne rencontroit aucun véritable indice de métal: les Indiens ne creusoient jamais assez profondément à leur gré: ces malheureux n'étoient pas accoutumés au travail, & on ne leur accordoit aucun repos: ils entendoient peu ou point l'exploitation des mines: leurs instruments ne valoient rien: leur peu d'industrie leur rendoit très-difficile ce qui eût été très-aisé à des mineurs expérimentés: on ne leur fournissoit pas toujours le *Coca* pour les garantir des vapeurs mercurielles & arsénicales: enfin la plupart

entroient dans les souterrains qu'ils avoient creusés, & n'en sortoient jamais plus. D'un autre côté les Espagnols dissipoient, par leur luxe, ce qu'ils acqueroient par leur brigandage, & presque tous ceux, qui avoient conquis le Pérou, tomberent dans un abyme de dettes & une honteuse indigence: Pizarre & Almagre, qui avoient tant pris & tant donné, moururent l'un & l'autre sans avoir de quoi se faire enterrer. Le temps a bien prouvé que les Indiens ont travaillé pour des maîtres qu'il a été impossible d'enrichir. Je ne sais pas après tout cela, comment Gumilla a pu soutenir que la Religion Chrétienne a augmenté la population de ces Indiens; tandis que, dans un autre endroit de son livre, il suppose que la destruction, qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui a pu ordonner, dit-il, le massacre des Américains; puisqu'il ordonna celui des Amalécites, en recommandant à Saul de n'en point laisser respirer un seul. Si Gumilla a fait de tels raisonnements aux sauvages de l'Orénoque, ou il n'en a pas converti beaucoup, ou personne n'y a rien compris à de tels raisonnements. Au reste ce n'est point là le seul fanatique qui ait cru reconnoître, dans la conquête aussi rapide que surprenante du nouveau Monde, les effets de la vengance divine. Il y existoit des peuples très-barbares, très-éloignés de tout sentiment d'humanité; dont les uns mangeoient la chair de leurs semblables, dont les autres immoloient à des idoles des captifs dont ils buvoient le sang, dont d'autres enfin, égorgeoient leurs parents âgés, & tenoient leurs

femmes dans une ſervitude inſupportable: tout cela a ſuffi pour perſuader à pluſieurs, qu'il étoit entré dans les décrets de la Providence de faire ceſſer tant d'horreurs; mais il eſt conſtant que ces mœurs atroces ont été celles de toutes les nations du monde, avant qu'elles ſe fuſſent policées jusqu'à certain point. Ainſi il faut pas chercher en cela d'autre cauſe que la ſupériorité que donnoient naturellement la bravoure, l'induſtrie & les talents à des hommes tels que les Européens, ſur des hommes tels que les Américains, qui n'avoient ni talents, ni induſtrie, ni bravoure.

Dans notre Hémiſphere exiſtoient des peuples réunis en ſociété de temps immémorial, qui avoient perfectionné les loix & les mœurs, cultivé les ſciences, & les arts, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois ſtériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domeſticité, ſaigné les marais, nivelé le terrain, alligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, enſemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenſes, & embelli tout leur horizon,

Dans l'Hémiſphere oppoſé la nature entiere étoit ſauvage, l'air groſſier & mal-ſain, les forêts épaiſſes, d'une étendue ſans fin & ſans commencement, & où les rayons du ſoleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans des baſſins fixes, ſe répandoient dans les campagnes, où ne croiſſoient que des joncs & des herbes nuiſibles: la terre étoit jonchée d'inſectes & de ſerpents: les ani-

maux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abatardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude; les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour forger le fer, dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

La partie connue de l'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique: tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'imaginer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siécles, c'est une supposition insoutenable. Et d'ailleurs cette supposition ne diminue en rien le merveilleux; car si une moitié de cette Planete eût été déserte pendant des milliers d'années,

(*) Mr. Tempelmann fait tout le continent de l'Amérique, de neuf-millions-cent-cinquante-trois-mille-sept-cents-soixante-deux miles quarrés. Il se sert de miles Anglois, dont il y en a 60 sur le degré: dans notre calcul il est question de lieues Françoises de 25 sur le degré.

tandis que l'autre moitié étoit peuplée, ce seroit encore là un phénomene frappant & inexplicable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide & inutile, depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour ne le completter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu: ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés dans notre Hémisphere? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese, & si l'on admettoit une formation successive d'étres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel insecte: les germes sont aussi anciens que les espèces; & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si longtemps les philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planete, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transmigration. Tous les monuments historiques confondus ensemble ne fournissent au-

cune preuve de cet événement, dont le ſouvenir ne s'étoit conſervé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on ſuppoſe qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'eſt pas à l'égard des Américains ſeuls que l'Hiſtoire eſt en défaut; elle l'eſt à l'égard de preſque toutes les nations.

On n'eſt pas en état de marquer ſur toute la ſurface du monde une grande contrée, une isle conſidérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes: je veux dire qu'on ne connoît poſitivement aucune région dont on puiſſe affirmer qu'elle étoit reſtée déſerte juſqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y ſont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abſtraction faite de toute origine romaneſque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ſes annales: ſi l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout ſeroit expliqué; ſi l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'Hiſtoire, rien n'eſt expliqué. Il eſt poſſible que des maladies peſtilentielles, des cataſtrophes phyſiques, des guerres longues & meurtrieres anéantiſſent la race humaine dans un pays, & c'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps: ſi l'on concluoit qu'il a toujours été déſert, parceque tous ſes monuments ſe ſont effacés & ſa tradition perdue, on ſe tromperoit ſans doute, autant qu'on peut ſe tromper, lorſqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il eſt poſſible encore que, dans de certains climats défavorables, la population ſoit continuelle-

ment foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare, comme aux terres polaires; mais la nature ne ſemble pas avoir compté les individus: elle s'eſt contentée de l'exiſtence du genre, l'a ſoumis aux influences de ſon climat, & abandonné à ſa propre induſtrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'Hiſtoire nous préſente, on voit la plupart des peuples s'élever ſucceſſivement de l'abrutiſſement, & marcher en tâtonnant des extrémités de la vie ſauvage juſqu'aux rudiments des arts & de la ſociété, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choſes & des ſiécles, jettés ſur ce globe ſans autres notions, ſans autres connoiſſances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection: créés bruts & groſſiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs ſciences: ils n'ont pas eu de modele commun, ni de regle de conduite fixe; auſſi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les inſtitutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raiſon, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont viſiblement inſpiré aux législateurs des idées ſouvent contradictoires: lorſqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de ſon voiſinage, tout contraſte & rien ne ſe reſſemble. Un Etat Républicain entre les Tropiques, ſera toujours un grand phénomene.

Il

Il eſt des peuples qui ne ſont peut-être jamais ſortis de l'enfance & de l'état originel: le ciel & la terre ſe ſont oppoſés à leurs efforts, & la difficulté de ſe policer a été chez eux invincible, & l'eſt encore. Les Eskimaux & les Grœnlandois n'auront jamais des villes; ou ce qui eſt la même choſe, ils n'auront jamais des champs labourés, ſi la poſition du globe reſte la même à leur égard. Les Nègres ne ſe civiliſeront point, s'ils demeurent continuellement ſous la Ligne, expoſés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'eſt l'Agriculture qui a conduit les hommes, comme par la main, depuis le dernier degré de la vie ſauvage, juſqu'au premier degré de la vie ſociale

Comme la culture des terres eſt la ſource des arts, on conçoit que plus un peuple eſt éloigné de cette ſource, dans laquelle il faut tout puiſer, plus il eſt barbare & malheureux.

On peut aiſément, après cela, déterminer les rangs où les différentes eſpeces de ſauvages doivent être placées, ſuivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs ſont les premiers dans l'ordre; parce que leur ſubſiſtance eſt la moins précaire, & leur état le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont du temps pour inventer & perfectionner les inſtruments: ils ont du loiſir pour penſer & réfléchir: ils ſont déjà dans la vie champêtre, qu'il ne faut jamais confondre avec la vie purement ſauvage; tous les biens ſont d'un côté & tous les maux de l'autre. Si l'Agriculture ne faiſoit point faire des

progrès si rapides, si étonnants aux arts & aux métiers, le terme de la vie champêtre dureroit davantage; mais quand les hommes sont une fois parvenus à ce point, ils ne s'y arrêtent jamais longtemps, & sont bientôt au delà. Ils commencent alors à devenir riches, & pour conserver leurs richesses ils bâtissent des forts & des villes: ceux qui vont les habiter, cessent de labourer le champ que labouroient leurs peres, l'inégalité de fortune va en augmentant, le luxe s'étend; & c'est ainsi que finit la vie champêtre.

Les Nomades suivent immédiatement; mais ils different des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'y accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hyver, leur tentes & leur maisons ambulantes dans les mêmes lieux où on les a vues pendant l'été. S'ils changent ainsi de demeure d'une année à l'autre, d'une saison à l'autre, c'est qu'ils dépendent, comme je viens de le dire, plus de leurs troupeaux qu'ils ne dépendent d'eux-mêmes. Les Arabes, les Maures, les Tartares, les Lappons, sont ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux: leurs mœurs peuvent être envisagées comme le vrai modele de la vie des peuples bergers ou pasteurs. Intermédiaires entre la condition sauvage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points. On a toujours observé que la plupart des Nomades ont une grande inclination pour le brigandage: je crois en savoir la raison. Comme ils ne conoissent pas la propriété qui résulte de la possession des terres, ils ne connoissent pas non plus la pro-

priété qui résulte de la possession des effets acquis par le commerce: les Tartares & les Arabes regardent un commerçant comme un homme chargé de beaucoup de choses qui ne sont à personne, & en conséquence ils le dépouillent. Dans tout le vaste continent de l'Amérique il n'existoit point de Nomades; parcequ'on n'y avoit pas réduit des animaux en servitude, pour en former des troupeaux capables de nourrir leurs bergers. Le Glama du Pérou ne donne pas de lait, ou il en donne peu.

Il y a des nations que nous avons nommées Rhizophages: nous entendons par là celles qui vivent, dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup, comme on peut aisément le concevoir, des productions & de la qualité du pays: ceux qui ont des cocotiers, des palmiers, des figuiers, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voyent s'éléver audessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes.. Mr. Goguet prétend, dans son ouvrage sur *l'origine des Loix, des Arts, & des Sciences*, qu'il n'est pas possible de tirer une nourriture du gland: il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, signifie les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines, les pistaches, ou tout au moins une espece particuliere de gland, qui croît en Espagne. Mais il est certain qu'on fait, avec le gland du chéne commun, du pain dont les hommes peuvent se sustenter. Il est assez connu qu'en 1759 on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westpha-

lie, ſaccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies. Dans les isles de la mer du Sud & de l'Archipelague Indien on a trouvé quelques peuples véritablement Rhizophages; & je penſe qu'il faut ranger ſous cette claſſe ceux que les Anciens ont nommé Lotophages & Spermophages; quoique cette derniere appellation pourroit convenir à des cultivateurs, on ne voit cependant pas qu'elle leur ait jamais été appliquée: ceux-ci ont été ordinairement déſignés par des noms tirés de la maniere dont ils préparoient leurs aliments, & voilà pourquoi les Carthaginois, qui vivoient principalement de bouillie, ou plutôt de ce *Couscous* dont ſe nourriſſent encore les Africains modernes, étoient nommés Pultophages.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme claſſe. Leur façon d'exiſter différe de celle des Nomades, en ce que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoiſés une reſſource aſſurée, & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adreſſe, le néceſſaire phyſique. Du reſte les Ichthyophages s'expatrient, ou plutôt ils errent comme les Nomades, ſuivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hyver, ſe cabaner & vivre de poiſſon ſéché. Ceux d'entr'eux que nous connoiſſons le mieux, ſont les Grœnlandois & les Eskimaux. Il eſt certain qu'anciennement il y a eu plus de peuples pêcheurs qu'aujourd'hui: on ſait qu'Alexandre défendit à ceux qu'il rencontra dans ſes conquêtes, de ſe nourrir dorénavant de poiſſon je n'ai pas le temps

de rapporter les différents sentiments de ceux qui ont voulu connoître l'esprit de cette loi: il suffit de dire qu'on ne peut policer de tels peuples qu'en leur défendant de pêcher.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous: errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs; parceque le gibier, bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un sauvage chasseur cherche les solitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale: s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & ses mœurs barbares: plus son génie s'occupe des moyens de subsister, moins il réfléchit sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre humain ce que sont les bêtes carnacieres parmi les quadrupedes, insociable.

Tout cela posé, il sera plus facile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre Hémisphére & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inondations considérables, beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent ouvrage *de naturâ novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturalistes de son temps rencontroient au nouveau

monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, (*) & que le grand Cataclyſme dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe réfugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts: ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, donnée à toute la machine du globe terraquée: les nombreux volcans des Cordelieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne ceſſent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Andes, prouvent que la terre n'y eſt pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus peſants, expoſées dans de certains endroits à fleur de ſol, ſemblent indiquer que le ſol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la ſuperficie. Les

(*) *Certè ingentis cujusdam exundationis non obscura monumenta a peritis notantur* (in Novo Orbe) *Egó in eorum ſententiam eo, qui antiquiſſimi illius Noëtici apud hos Barbaros nulla veſtigia eſſe confirmant: peculiare aliquod diluvium, quale Plato narrat, & poëtae Deucalioneum fabulantur, fuiſſe non dubitant.* pag: 73 & 64.

coquillages marins, amoncelés dans les lieux méditerranées les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains, & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de St. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que les vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphere de l'Amérique.

On demandera peut-être si l'on y a découvert des monuments antidiluviens? On y a déterré des monuments plus singuliers que ceux qu'on trouve sur notre Horizon; puisqu'on y a exhumé de grands

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Don Juan & d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savans de la Suede, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On s'est assuré, par des expériences, que sur la côte de la Suede cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siécle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux-mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des Isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre-mille ans. Mrs Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothese de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus que les expériences faites en Danemark ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense continent. Quant aux antiquités particulieres, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre: les feux souterrains & les eaux, en changeant la surface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoyes d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne, & en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grèce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision: elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge que Mr. Freret ne leur en accorde. (*) J'avoue qu'il est assez singulier que les Chinois n'ayent pas eux-mêmes des médailles

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoires de l'Acad. des Inscriptions T. 18. pag. 45.*) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ére vulgaire: il prétend, que la période des Indous nommée *Cal-Jougam* n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainsi les plus anciennes médailles Indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheureusement pour Mr.

veritablement antiques de leurs premiers Souverains, comme par exemple de Hoang-ti; tandis qu'ils soutiennent que ce prince fit déjà couler ou frapper des monnoyes. Mais malgré tout ce qu'on en a dit, il n'existe pas de médailles de Hoang-ti: celles, qui peuvent passer pour telles, sont fausses; & je crois qu'il faut en dire tout autant de celles d'Yao. Les Chinois ont eu comme nous des Padouans: aussi conviennent-ils qu'ils ont fabriqué postérieurement, ou contrefait les médailles des Empereurs qui manquoient dans leur suite; ce qui ne laisse pas de rendre tous leurs monuments numismatiques fort suspects.

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita;* mais il est très-étonnant que ces trois Auteurs, qui se sont probablement copiés les uns les autres, ayent adopté une telle tradition, sans réfléchir à l'impossibilité d'un tel événement. Strabon & Diodore de Sicile parlent aussi de quelques antiquités qu'on vouloit faire passer pour antidiluviennes, & qui n'étoient que des débris, ou supposés, ou réellement retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrene. Il est fort inutile de

Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam* il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine, & de l'Egypte, c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor est, profectò furor.*

rechercher ſur quels fondements l'Hiſtoire de Joppé appuyoit cette fabuleuſe tradition dont j'ai parlé; mais il convient d'obſerver qu'il doit y avoir eu une ſinguliere émulation entre quelques villes de la Syrie, & quelques villes de la Phénicie, par rapport à leur antiquité reſpective: j'ai toujours été ſurpris que de tant d'écrivains modernes, dont les uns ont attaqué & les autres défendu l'authenticité des fragments de Sanchoniathon, aucun n'ait réfléchi aux véritables motifs qui ont engagé Philon à ſuppoſer un tel ouvrage. Son intention a indubitablement été de prouver que le peuple de la Phénicie étoit le plus ancien peuple du monde, & que la ville de Byblos en Phénicie étoit la plus ancienne ville du monde: tout cela eſt fort clair ſuivant les prétendus fragments de Sanchoniathon. Or comme Philon étoit né malheureuſement à Byblos, l'idée d'illuſtrer ſa patrie l'a porté à ſoutenir de ſi vaines prétentions; & pour ruiner celles de Joppé, il a cru qu'il falloit forger quelques monuments. Enfin il a fait comme Anne de Viterbe, qui ſoutenoit que Viterbe étoit la plus illuſtre bourgade du monde. Philon a été habile; mais il auroit pu l'être davantage: il n'a rejetté le déluge, que parcequ'il croyoit qu'un tel événement feroit tort aux prétentions de ſa ville de Byblos, & il ſe trompoit.

Si l'on admet que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverſé par les cauſes ſecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiſtoit une différence ſi marquée entre tous les ob-

jets de comparaiſon poſſibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parceque l'induſtrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occaſionnés par les convulſions de la nature. Dans l'Hémiſphère oppoſé les hommes venoient ſeulement de deſcendre des rochers, & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions: répandus dans des campagnes encore remplies de vaſe, & de bourbier, leur conſtitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient eſſuié une altération eſſentielle & récente.

On connoît aſſez la qualité des terres nouvellement défrichées & ſaignées: les vapeurs fétides & groſſieres qui s'en élevent, ſont par tout également mal-ſaines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand: s'il faut une longue ſuite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de ſiécles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion conſidérable du globe envahie par l'océan, & revenue à ſec par l'évaporation, ou par d'autres cauſes quelconques;

Les conſéquences qu'entraîne un déluge, ſemblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés: ce

n'eſt pas aſſez que les débordements ayent ceſſé, & que les eaux ſe ſoient retirées; le ſol pour redevenir habitable & ſalubre, exige encore un deſſéchement parfait, que le temps ſeul peut amener: les lieux les plus favorables ſe recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'eſt qu'alors que les hommes peuvent y rentrer, & achever de nettoyer leur ſéjour par le travail & l'induſtrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce ſens, plus modernes que les nations de l'ancien monde: ils étoient plus foibles, parceque leur terre natale étoit plus mal-ſaine; & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi ſauvage. Le temps de ſe policer entiérement n'étoit pas encore venu pour eux: leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte, comme l'auteur de *l'Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon ſujet pour que je puiſſe le paſſer ſous ſilence.

„Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages „en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y produit „d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe „nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la ca„bane un morceau de terre, le mays y vient d'abord: „la chaſſe & la pêche achevent de mettre les hommes „dans l'abondance; d'ailleurs les animaux qui paiſ„ſent, comme les bœufs, les bufles &c. y réuſſiſſent

„ mieux que les bêtes carnacieres. Celles-ci ont eu „ de tout temps l'empire de l'Afrique."

„ Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages „ en Europe, si l'on y laissoit la terre inculte: il n'y „ viendroit guères que des forêts, des chênes, & d'au- „ tres arbres stériles." (*)

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qui est faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois, & les Espagnols étoient encore sauvages, il y a quelques siécles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations sauvages en Europe, parceque la terre y produit d'elle même beaucoup de fruits, dont on peut se nourrir? Puisque Mr. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cause qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreste, & cette cause étoit la stérilité.

Une nation qui possede des champs abondants en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel âpre, & sur une terre frappée de stérilité: aussi voit-on que telle a été la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés: elle a suivi la gradation des climats, & la fécondité du sol: sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmistes, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt

(*) *Livre XVIII. Chap. IX.*

que les habitants des forêts de la Souabe & de la Weſtphalie, qui mangeoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'eſt donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie ſauvage: c'eſt au contraire le défaut de ſubſiſtance qui l'empêche d'en ſortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique ſeptentrionale, pour ſaiſir toute l'inconſéquence de la propoſition de Mr. de Monteſquieu: jamais on n'a dit que cette vaſte région, couverte de neiges & habitée par quelques ſauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la diſette; d'ailleurs ils étoient tous chaſſeurs ou pêcheurs: ſi les fruits de leurs forêts avoient pû les nourrir, ils ſeroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre paſſé tranquillement leur jours, ſans errer, comme ils font, à deux ou trois-cents lieues de leurs cabanes, pour pourſuivre, au travers des glaces, un Orignal qui ſouvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils font obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condenſées & réduites en un petit volume, peuvent aiſément ſe tranſporter, pour ſuſtenter les chaſſeurs quand ils ſont malheureux, ou ſéparés de toute habitation par des diſtances immenſes. (*) Quand ces proviſions viennent à leur man-

(*) Les Sauvages de Suſquehannah, au delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte*: elle eſt compoſée de blé d'Inde torréfié, de la racine de l'An-

quer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européens nomment *Tripe de Roche*, & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpèces.

Les beſoins toujours renaiſſants de la vie animale abſorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de ſonger à ſe civiliſer: il n'eſt point de ſon intérêt de ſe réunir, parceque les produits de la chaſſe diminuent en raiſon directe du nombre des chaſſeurs: l'agriculture ſeule multiplie ſes récoltes en raiſon du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'auteur de *l'Eſprit des Loix*; mais on ſait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoiſſoit pas le mays, ſur une où l'on en faiſoit uſage. D'ailleurs s'il falloit élever cette ſemence pour ſuſtenter la vie, à quoi ſervoient donc ces fruits abondants que le ſein de la terre y verſoit, à ce qu'il prétend, ſans peine & ſans culture, ſur la table des ſau-

---

gélique, & d'une certaine quantité de ſel commun; une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs nations errantes ont auſſi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive inventée, à ce qu'on prétend, en 1753 par Mr. Bouébe, chirurgien du Régiment de Salis Griſons, n'étoit auſſi que du blé d'Inde broyé, grillé, mélé de ſel, & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des ſauvage de l'Amérique ſeptentrionale.

Voyez encore ce qui eſt dit des poudres nutritives, dans le chapitre XXVI de la *Défenſe* de cet ouvrage.

vages? La vérité eſt, que le Nord de l'Amérique en général a été, & eſt encore de nos jours, une contrée fort ſtérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les ſauvages qui y ont connu le mays, ne ſe ſoient pas civiliſés davantage; car il eſt certain que le Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie que vers le temps auquel les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les graines comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſur tout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé; il meurt ſous les pieds du ſauvage.

Les bœufs & les bufles réuſſiſſoient bien en Amérique, dit Mr. de Monteſquieu; mais il eſt certain, qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européens dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada ſont de la même eſpèce que les Rhennes de la Lapponie: (*) cepen-

(*) Le Caribou eſt indubitablement de la famille des Rhennes, & il ſeroit par conſéquent très-aiſé de le ſoumet-

cependant les Naturels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables: & les Sauvages des Indes occidentales n'en tiroient aucun de leurs Caribous. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnacieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable: la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les Ours, les Loups-cerviers, les Loups noirs, les Goulus, les Carcajous, les Tigres, les Renards y étoient très répandus, & quoique ces animaux fuſſent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur eſpece qui habitent dans l'ancien Continent, ils avoient néanmoins aſſez de forces pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le paſſage tiré de l'*Eſprit des Loix*, qu'un raiſonnement de ſpéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les ſiécles: c'eſt le ſophiſme d'un grand-homme.

Ce ſont la ſtérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie ſauvage. L'abondance l'amene à la ſociété: l'article de la ſubſiſtance doit être réglé avant qu'on ne rédige le Code

---

re. L'Orignal paroît approcher davantage de l'Elan; mais cela n'empêcheroit pas encore de le ſoumettre.

législatif: les loix ne sont qu'utiles: la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles: on la voit passer & comme voyager de l'Egypte dans l'Asie, de l'Asie dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie: & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous: si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien: elle ne conserveroit, parmi les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Encore les anciens Germains n'avoient-ils point pensé à tirer profit de cette derniere plante, qui étoit indigene dans leur pays: ils ont reçu les premieres graines de l'avoine cultivée de la main des Romains, comme on le voit par l'analogie qu'il y a entre le nom *Haver* qu'ils donnerent à ce végétal, & l'ancien mot Latin *Havena*, qu'on a ensuite écrit sans aspiration. Quant à l'orge, dont ils se servoient si volontiers pour faire leur biere, ils ne l'avoient pas reçu de l'Italie, non plus que le seigle & le froment: mais ceux d'entr'eux, qui habitoient le plus près du Rhin, tiroient, à ce que je pense, ces grains de la Gaule; car à mesure qu'on quittoit le Rhin pour avancer dans le centre de la Germanie, ces grains devenoient de

plus en plus inconnus, jusqu'au point que les Fennes & les peuplades qui les environnoient, ne les connoissoient pas du tout.

Les Américains étoient à demi sauvages, ou sauvages, parceque leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procurés, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & sur-tout celles des Septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente on a déduit des lignes de filiation & d'extraction d'un de ces peuples à l'égard de l'autre; mais les mœurs Scythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils sont carnaciers, cruels, impitoyables à proportion de la stérilité du terrein qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & se faisoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la Nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'assemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite pour chasser chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le sol étoit singuliérement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa

nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens : il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle parmi les peuplades qui ſe rapprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européens s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres : ceux qui étoient à demi policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pû ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus ſont par-tout ennemies les unes des autres ; comme on l'obſerve chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyſſins, chez les Nègres, chez les Caffres ; enfin parmi toutes les nations vagabondes qui ſe ſont diſtribuées en hordes : & voici la cauſe de cette diſcorde univerſelle.

Par-tout où la propriété n'eſt point fixée, on ſe bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établiſſe ; par-tout où la propriété eſt établie, on ſe bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes ſont ſi fort à craindre, que le dernier effort de la vertu eſt d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, ſi l'on n'excuſe leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foibleſſes, les mêmes beſoins, & les mêmes droits aux produc-

tions de la terre, on conçoit qu'il leur feroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils feroient infiniment moins méchants qu'ils le font, ou qu'on les fuppofe. D'ailleurs leur commun malheur eft, que l'injuftice d'un feul être dérange l'équilibre & l'union générale: les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuiffance finguliere, contenir cinq ou fix Tyrans avides & orgueilleux; & c'eft plus qu'il n'en faut, pour enfanglanter la terre dans toute fa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires fur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, difent-ils, que ces peuples foient reftés de tout temps chaffeurs & libres. Je ne croi pas que l'amour de la liberté naturelle foit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: fi on les a vus fouvent en guerre avec les François & les Anglois, c'eft qu'on a voulu leur ôter la jouiffance de l'air & de la terre: ce n'eft pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur exiftence; encore ne voit-on pas qu'ils ayent jamais montré beaucoup de valeur, à proportion de l'intérêt qui auroit dû les inciter jufqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils foient des Spartiates, qui attaquent de front & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardieffe, & font la guerre en fe cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagere jufqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il eft contraint d'avouer qu'ils font finguliérement lâches, timides; &

que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gents endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ: ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi: on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines, dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brème, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteind donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister: ils étoient peureux par instinct, parceque tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio, en 1764. nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

»Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu ancienne-»ment la réputation d'être très-poltrons, ne sont guè-»res plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils ayent des ar-»mes à feu. Ils exposent rarement leurs personnes au »danger, & se fient entiérement sur leur adresse à se »cacher pendant l'action: ils ne paroissent jamais à »découvert à moins qu'ils n'ayent, par leurs hurle-»ments effroyables, frappé de terreur l'ennemi enga-»gé dans des Bois impraticables: ils l'attaquent quand »il est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il »met bas ses armes."

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie? Ce qui arrive toutes les fois que les Européens s'emparent d'un terrein qui sert à la chasse ou au pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi des Anglois, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure dequoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des Orignaux, des Castors & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des Conquérants de notre Hémisphere, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure, que dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre: mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation, qui n'a pas de quoi se nourrir, ait l'orgueil insensé de subjuguer une autre nation, aussi pauvre qu'elle, par la seule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils cesseroient de l'être: pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obéir, seroient aussi contraints de se policer: il n'y a que les femmes, qu'ils s'enlevent de temps en temps les uns aux autres, qui soient accoutumées, dès leur enfance, à une espece de servitude: elles servent chez les vainqueurs comme elles ont servi chez les vaincus, & leur sort peut être quelquefois si cruel, si insupportable, qu'elles préférent les ennemis aux amis, comme les femmes du Pérou, qui aimoient mieux être aux Espagnols que d'être aux Péruviens. Au reste le grand intérêt, qui divisoit tous les peuples chasseurs & pêcheurs, étoit la chasse & la pêche: c'étoit là la source de l'éternelle discorde qui armoit les Tribus errantes, assez rapprochées pour s'intercepter mutuellement le gibier dans la même forêt ou le poisson dans la même riviere.

On a observé, comme quelque chose de singulier, que les habitants du Nord de l'Amérique ne se

ſont jamais expatriés, ainſi que les habitants du Nord de notre Continent, pour tenter des conquêtes vers le Midi, vers le Mexique, vers le Pérou; mais rien n'eſt plus aiſé à expliquer que la cauſe de cette différence. Les Américains ſeptentrionaux, vivant de la chaſſe & de la pêche, ne pouvoient ſe faire la guerre qu'entr'eux: ſi leur population avoit été aſſez conſidérable pour leur permettre de s'aſſembler en grandes troupes, le défaut de vivres les eût empêché d'entreprendre de grands voyages. Et quand ils auroient eu des proviſions en abondance, elles leur ſeroient devenues inutiles, faute de bêtes de ſomme ou de trait pour les transporter. C'eſt une maxime qu'il n'y a que les peuples bergers & les peuples cultivateurs, qui puiſſent faire des conquêtes dans des pays éloignés. On aſſure que, quand les Germains conçurent l'idée d'aller attaquer les Romains au centre de leur Empire, ils s'appliquerent à l'agriculture avec une ardeur qu'on ne leur connoiſſoit point; mais c'eſt qu'ils vouloient avant tout ſe procurer des proviſions, & ils avoient déja les chevaux & les bœufs pour les transporter. Tout cela manquoit aux Américains. Quand les Suiſſes, dit Céſar, conçurent l'idée de faire une grande expédition dans la Gaule, ils recolterent beaucoup de grains qu'ils chargerent ſur des chariots. Tout cela manquoit aux Américains, dont il ne faut pas juger comme on juge des hommes ordinaires: leur ſtupidité les rendoit auſſi incapables de former des projets utiles, que leur peu d'induſtrie les rendoit incapables de les exécuter.

Les Européens, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de Bonne Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. „Vous autres étrangers venus de loin, vous n'êtes après-tout que des hommes comme nous; ſi vous en ſavez plus que nous, „faites un miracle en notre préſence, & nous reconnoîtrons votre ſupériorité. Si avec cela, vous êtes „juſtes & équitables, nous ſerons vos amis, & vous „promettons nos ſervices." Mr. Adrien Vanderſteel, (*) Commandant du Fort, fut d'abord embarraſſé par cette queſtion: il ſuppléa à tout par ſa hardieſſe & une préſence d'eſprit étonnante. Arrivé à l'aſſemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie, y mit le feu & propoſa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refuſerent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'oſez entreprendre: vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandois & les Hottentots ont

(*) Il eſt aſſez ſurprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'eſt lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. Mr. l'Abbé de la Caille lui a imputé ce menſonge groſſier, & il a eu raiſon. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots, & n'a ſurtout jamais fait de miracles.

été bons amis: il eſt vrai qu'on leur a payé le terrein ſur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en eſclavage, comme on y réduit les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'hiſtoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandois, auroit dû être imité par toutes les Puiſſances qui ont formé des établiſſements dans les Isles & le Continent des Indes occidentales. On ne ſauroit trop répéter qu'en détruiſant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable: on auroit dû les laiſſer ſubſiſter & s'y incorporer, comme on a fait aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols, & tous les autres peuples de cette partie de l'Aſie.

Las Caſas, dont j'ai tant parlé, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laiſſer libres, de les porter au commerce, & de leur donner ſimplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Ecclésiaſti-

(*) Las Caſas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, juſqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un Ordre ſémi-militaire, ſémi-eccléſiaſtique: il vouloit être grand Maître de cet Ordre & ſe flattoit d'apprivoiſer & de civiliſer 10 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze-mille Ducats, & de ſoixante mille Ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injuſtice marquée; ſi les Eſpagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains? l'intention de Las Caſas étoit de ſe faire Souverain dans les Indes: il eſt certain que les Jéſuites ont, dans la ſuite, exécuté ce que Las Caſas avoit projetté, & ſe ſont ſervis de ſes mémoires.

que, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie: si on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner, d'avoir le premier en Espagne formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouïs, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaque avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle-part cet odieux Mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs: tant les idées étoient alors confondues; le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gents: on fit les plus grandes injustices, & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau Continent, je dirai un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parceque cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Cheraquis, peuple auſſi ſauvage que les Iroquois, ont un goût décidé pour l'éloquence & la poëſie ; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démoſthene, & ſurpaſſent celles d'Iſocrate, gardons-nous d'ajouter foi à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puiſque la ſtupidité eſt malheureuſement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas ſi ſtupides ; puiſqu'ils ont exactement rendu des diſcours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & auſſi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Perſan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Perſans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous aſſure, que ces mêmes Sauvages, avec leur art oratoire & leur proſodie, n'ont aucune idée de la diverſité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils ne ſavent ni manier la ſcie, ni la hache, que rien n'eſt plus mal adroitement conſtruit que leurs cabanes & leurs canots: quand il aſſure qu'ils ſont exceſſivement ivrognes, & à chaque inſtant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaiſe foi des marchands d'Europe ; alors nous pouvons croire que cela eſt poſſible, ſans outrager la raiſon ou le bon ſens.

(*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

La plupart des Voyageurs Anglois, ſous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la ſatire de leur propre nation: ils ſont pleins d'allégories, peut-être ingénieuſes, mais aſſurément inſupportables pour quiconque ne s'intéreſſe ni aux Bills du Parlement, ni aux Conſeils de St. James, ni à toute la révolution du Miniſtere Britannique. Des écrivains fort eſtimables, pour s'être trop fiés à ces relations illuſoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïſme qui leur eſt inconnu, & une portion de bonheur dont ils ſeroient réellement très-fâchés dejouïr. Il y a, ſans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir ſaiſi, en réduiſant l'Américain ſauvage à ſon inſtinct animal.

Il n'eſt proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de ſon ame, la foibleſſe de ſon eſprit, la néceſſité de ſe procurer ſa ſubſiſtance au ſein de la diſette, l'empire de la ſuperſtition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur eſt de ne pas penſer, de reſter dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne ſe ſoucier de rien, quand ſa faim eſt apaiſée, & de ne ſe ſoucier que des moyens de trouver ſa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne conſtruiroit pas de cabane, ſi le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient: il ne ſortiroit pas de ſa cabane, s'il n'en étoit chaſſé par le beſoin: ſa raiſon ne vieillit pas: il reſte enfant juſqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laiſſe la Nature dégénérer à ſes

yeux, ſous ſes mains, ſans jamais l'encourager & ſans la tirer de ſon aſſoupiſſement. Enfin la pareſſe le ſubjugue & étouffe les lumieres de ſon ame. La pareſſe eſt le véritable caractere auquel on reconnoît tous les peuples ſauvages du monde, & on ne ſauroit rien dire de plus judicieux ſur ce mauvais inſtinct de l'homme naturel, que ce qu'en a dit Mr. de Klingſtædt, dans ſes *Obſervations ſur les Samoyedes*, qui ont été communiquées par ordre de la Cour de Petersbourg à Mr. de Voltaire, lorsqu'il entreprit l'hiſtoire du Czar Pierre premier.

Le Sauvage, par un effet néceſſaire de ſa pareſſe, ſe voit de temps en temps obligé d'eſſuyer des peines, des travaux, des fatigues que les hommes policés ne connoiſſent pas & ne conçoivent pas. Comme il ne fait jamais rien d'avance, comme il n'amaſſe jamais des proviſions, il eſt quelquefois tellement pris au dépourvu, qu'il doit chaſſer jour & nuit, dans des forêts où le froid eſt exceſſif, où la terre eſt couverte de neige, où tout manque. Mais auſſi quand il a tué beaucoup de gibier, ſa voracité ne connoît plus de bornes, & il mange alors plus que deux hommes ordinaires. C'eſt cela qui a fait ſoutenir à Mr. Goguet, que tous les peuples, qui ne ſont point policés, mangent en général beaucoup plus que les peuples policés; mais je crois que cela ne feroit pas ainſi, ſi le Sauvage avoit des heures réglées pour ſes repas: tout le cours de ſa vie eſt un continuel déſordre. Il eſt vindicatif par foibleſſe, & atroce dans ſa vengeance, parcequ'il eſt lui-même inſenſible: n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ſes ennemis comme

ſes meurtriers. Si ſes projets de vengeance étoient toujours ſoutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il ſeroit auſſi dangereux aux Européens, qu'il l'eſt à l'égard des petites hordes de ſa nation, avec leſquelles il eſt en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éterniſent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faiſoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourdhui: le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuiſé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a compoſé ſur les mœurs des Sauvages un livre pour le moins auſſi profond que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils ſont exceſſivement orgueilleux, & n'eſtiment rien qu'eux-mêmes. Mr. Kraft auroit dû faire attention que le plus ſurprenant des phénomenes ſeroit, que des Sauvages extrêmement ignorants ne fuſſent pas auſſi extrêmement préſomptueux. Ne connoiſſant rien dans la Nature entiere, ils ſont & doivent être timides, crédules, & par conſéquent ſuperſtitieux: s'ils entendent le tonnerre, ſi un objet nouveau les effraye, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre: ils auront de la Divinité les idées les plus abſurdes, & la peindront preſque toujours comme un être malfaiſant, qu'ils tâcheront d'appaiſer, & de calmer par des ſacrifices & des offrandes. ils auront des ſorciers plutôt que des prêtres.

(*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemmeſte indretninger, Skikke, oc meninger by Jens Kraft, 1760.*

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi longtemps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils sont en état de se procurer eux-mêmes leur nourriture; mais dès que ces vieillards sont épuisés & décrépits, personne ne les aide ou les secourt: on ne leur apporte pas même à manger: ils périssent le plus misérablement du monde, & à peu-près comme les animaux carnaciers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parcequ'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de forces pour respirer encore longtemps: leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous saisit d'horreur, soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme sauvage en qui toute lumiere est éteinte & tout sentiment obliteré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur instinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs forces. Aussi longtemps qu'un homme ou une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité; mais dès que les forces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages: ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gents pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carna-

caractere impitoyable, les Sauvages ne sont pas barbares, mais que les peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour haïr le genre humain. Si les crimes sont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les sciences, ni les arts: si chez ces nations il s'éleve des Despotes qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés, il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme ne soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation: *O homines ad servitutem paratos!* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimi-

---

ciers. Les Massagètes, dit Strabon, sont dévorer leurs vieillards par des dogues. *Dii meliora piis, erroremque hostibus illum!*

tés d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers: mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions: c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parcequ'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale: ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison; ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles: il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. D'ailleurs il y a jusqu'à cinq classes de Sauvages, très-distinctes entr'elles, comme je l'ai démontré en indiquant la distance plus ou moins grande qui peut séparer l'homme naturel de la société proprement dite: ainsi, quand il est question des Sauvages, il convient de déterminer la classe dont on parle; puisque les inconvénients sont infiniment plus multipliés dans les unes que dans les autres. Je ne crois point qu'il y ait d'homme policé qui ne préférât, si on le forçoit de choisir, l'état du Nomade, qui erre tranquillement avec ses troupeaux, à l'état du Huron chasseur, qui poursuit, dans des bois épais, un Elan dont il voit les traces sur la neige, & qui revient souvent le soir dans sa hutte, sans avoir trouvé son dîner. On a

vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans des villes, nourris par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la premiere occasion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours vers la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci: il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du Sauvage, si tout à coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouït, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espèce humaine en Amérique.

Plusieurs Auteurs ont soutenu que l'espèce humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre Continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le Naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excrescence à l'*os pubis*, comme les Hottentotes: mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposé de dépeindre dans un article particulier: on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si célébres sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce Traité sera suivi de la description des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

C'a toujours été le privilege, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner longtemps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Avanturiers qui firent, au quinziéme & au ſeiziéme ſiécle, la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique, furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en plaçant à leur tour dans l'Eſtotiland des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la Nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement : il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit auſſi des monſtres ſemblables ; mais le Philoſophe Maillet

auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires, que le Pape Innocent IV. envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kan, en 1246, (*) publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de St. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des faussetés dont les premiers Voyageurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires

(*) Cette Ambassade étoit toute composée de moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le *frere Ascelin* & le *frere Plan-Carpin:* ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays: ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on lui fit, est sans doute digne d'être placée ici: c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

„Les Tartares ayant ouï cette résolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux religieux en „grande colère & rage, qu'ils n'avoient que faire de les exhorter à se rendre chrétiens & chiens, comme ils étoient; „que le Pape étoit un chien, & eux tous aussi de vrais „chiens. *Frere Ascelin* vouloit répondre à cela; mais il ne „put, à cause du grand bruit, des menaces, cris & rugissements qu'ils faisoient entendre." *Bergeron, voyages en Asie, dans les XII, XIII. XIV, & XV Siécles, in 4to. pag. 68. à la Haye 1735.*

ſur l'Amérique: la ſource des prodiges fut intariſſable: chaque nation de l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau Monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Breſil, les François pêchoient des hommes marins à la Martinique, les Hollandois trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviſſe, au delà de Paramaribo, & le Pere Acuſia mettoit ſur les bords du Maragnon des Pygmées âgés de ſoixante ans, & qui n'étoient pas plus grands que des enfants de trois jours: il aſſocioit ces nains à des hommes dans les pieds étoient tournés en arriere, de ſorte que leurs traces produiſoient la même erreur que les pas d'un cheval dont les fers ſeroient cloués à rebours: quand on croyoit les ſuivre à la piſte, on s'en éloignoit. (*) Le temps & la vérité ont fait diſparoître la plupart de ces merveilles, dont on n'a conſervé juſqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques: c'eût été trop faire que de ſe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui différent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauva-

(*) Cette fable des Nègres à pieds faits en queue d'écreviſſe a été renouvellée de nos jours, parcequ'on a trouvé dans les bois au delà de Paramaribo, un village entier compoſé d'eſclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écraſés par les cylindres des ſucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun ſcrupule de mutiler leurs Nègres & même de les empoiſonner, dès qu'ils en ſont mécontents. C'eſt ſur de ſemblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manihot diſtillé qui tue en une minute.

ges du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanſans que les François nomment communément les *beaux hommes:* ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deſſinés ſans le moindre veſtige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde; tandis que les peuples qui les environnent, ſont d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akanſans, jadis aſſez floriſſante & nombreuſe, a eu ſes principaux établiſſements entre le quarantiéme & le quarante-cinquiéme degré de latitude; mais les maladies & le poiſon de la petite-vérole ont fait chez-elle, au commencement de ce ſiécle, de ſi horribles ravages, qu'elle eſt réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne poſſédent plus qu'un ſeul hameau, inſulté par ſes voiſins, & hors d'état de ſe défendre.

Quelques voyageurs aſſurent que toutes les nations de l'Amérique ſeptentrionale, quoique ſéparées de la Tartarie par une mer vaſte & orageuſe, reſſemblent ſi parfaitement aux petits Tartares, qu'il ſeroit impoſſible de les reconnoître, ſi leurs hordes venoient tout à coup à ſe confondre, ou à ſe mêler.

Comme il exiſte auſſi des variétés très-ſenſibles parmi les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'eſpèce avec laquelle le rapport eſt le plus marqué; car il eſt avéré qu'on n'a pas vu d'Américains ſemblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en différent par la forme du nez qui manque preſqu'entiérement

aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares: ils en différent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plattes. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau Continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strahlenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine, a aussi visité les Tunguses, *& par tout ce que j'ai lu & ouï conter des habitants du Canada,* dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses; ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense.* (*)

Cette distance que Mr. Antermony veut trouver si peu importante, est à peu près de huit-cent lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses; & les faire aller en Amérique

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentil-homme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine.* Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté; puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Russes pour longtemps.

par dessus la glace, c'est une chimere, qui n'a jamais été proposée que par ceux qui ne connoissoient pas la position des terres dans cette partie du globe, & qui ne connoissoient point encore la situation des mers. Les hommes surpris sur des glaçons détachés, sont perdus, dès que le vent ou les courants les jettent fort loin du rivage, & s'ils étoient jettés si avant que d'aller échouer sur des côtes désertes, ils seroient encore perdus: le froid les tueroit ou les engourdiroit tellement que les forces leur manqueroient pour faire du feu, quand même les instruments pour en faire ne leur manqueroient point: n'ayant ni vivres, ni cabanes, ils seroient dévorés par les ours blancs. Pour ce qui est de marcher sur une glace continue, on sait que cela est aussi impossible dans la haute mer que cela est possible dans la Baltique: le trajet de l'Islande au Grœnland n'est point considérable; cependant jamais on n'a été à pied ou en traîneau d'un de ces endroits à l'autre. D'ailleurs, la langue des Canadiens est essentiellement différente du langage des Sibériaques: ce qui ne seroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglois paroît l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine: un réveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (*) En lisant cet ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie

---

(*) *Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV. Hag. comit. 1652.*

encore inconnue de fon temps, lorfqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme fi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaffes*, & *Souriquois*, nom que les François ont donné aux habitants de l'Acadie, fans favoir pourquoi. De Horn a pu fe tromper: c'étoit un Savant qui du fond de fa folitude répandoit fes réveries dans le public; mais comment les compilateurs de l'*Hiftoire univerfelle* ont-ils pu renouveller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'appui d'un fiftême oublié depuis fi longtemps, & fi digne de l'être? Ces compilateurs difent qu'au cinquiéme fiécle les Huns, fous la conduite de leur Tanjou, firent une incurfion en Europe: or, ajoutent-ils, fi les Huns ont fait une incurfion en Europe, il s'enfuit néceffairement qu'ils ont fait auffi une excurfion en Amérique. En vérité, je trouve ce raifonnement beaucoup plus groffier qu'il n'eft permis à un fophifme de l'être. Parcequ'un million de fanatiques paffa, pendant les croifades, de l'Europe en Afie & en Afrique, s'enfuit-il qu'un pareil nombre d'Européens alla en même temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieufes contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déferts où ils mouroient de mifère. Les Ours & les neiges du Kamfchatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Afſénipoils, le lac Huron, la mouffe, les fougè-

res & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez attrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, semblent inviter toutes les nations pauvres à se réunir des extrémités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les Naturels de l'Amérique septentrionale. Qu'on réduise ces idiomes à des racines, qu'on les simplifie, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues-meres respectivement incompréhensibles. On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes voisines qui ne se comprennent point; mais malgré cette variété, on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc, pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivroit que les Iroquois n'en descendent point; puisque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entr'elles que le sont le Latin & le Chinois.

On retrouve cette même multiplicité de jargons dans toutes les Provinces de l'Amérique méridionale.

Il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des bois épais, occaſionne néceſſairement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la Société, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche ou le moins pauvre en mots devient dominant, & abſorbe les autres. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'eſt que les anciens Germains ſemblent avoir fait une exception à la régle générale: quoiqu'ils fuſſent comme les Américains, diſtribués en petites hordes, cachées dans des forêts, quoique ces hordes tâchaſſent ſans ceſſe de faire autour d'elles une vaſte ſolitude, (*) elles ne parloient cependant qu'une ſeule langue-mere, & il eſt très-probable qu'on pouvoit, avant le ſiécle d'Auguſte comme aujourd'hui, ſe faire aſſez bien comprendre, par le moyen du Tudeſque, depuis le centre de la Belgique juſqu'à l'Oder. Ce fait prouve, à ce qu'il me ſemble, que toutes les peuplades Germaniques étoient iſſues d'un même pays; & qu'elles avoient déja un langage formé avant que de s'établir en Europe: cela ſe voit même aſſez ſenſiblement par les noms des trois grandes tribus, dont on ſuppoſoit que *Man* étoit la ſouche: les

(*) Ceſar en parlant des Germains, dit, Lib. VI. *Civitatibus maxima laus eſt, quam latiſſimas circum ſe vaſtatis finibus ſolitudines habere.* Il n'y a qu'à y réfléchir pour concevoir que cet uſage de faire autour de ſoi un grand déſert, n'étoit pas ſeulement louable, mais néceſſaire à des peuples qui vivoient principalement de leurs troupeaux: moins ils cultivoient de terre, plus ils avoient beſoin de terrein.

les Romains ont appellé ces tribus *Hermiones, Istevones* & *Ingevones.* Or quelque corrompus que soient ces mots, on retrouve cependant dans tous trois la racine commune de *Wohner* pour dire *habitants* : car il me paroît presque certain, que les *Hermiones* de Pline & de Tacite, que Mela nomme *Hermones*, se sont appellés véritablement en Tudesque *Herumwohner.* Ce nom générique convenoit à une infinité de peuplades, qui se distinguoient entr'elles par des noms propres.

Je reviens maintenant à ce grand principe dont j'ai déja fait usage, & je dis qu'il est non seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre des Sauvages situés dans des climats si analogues, autant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chasse & de la pêche dans des pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles varier? les idées peuvent elles se contredire? Non : les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes; les Américains y logent aussi : cela n'est pas étonnant, ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parceque n'ayant que cette seule étoffe pour

ſe couvrir en hiver, il eſt naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils ſont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parcequ'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer: le ſilence & la ſombre horreur des ſolitudes qu'ils habitent, leur inſpirent de la triſteſſe: ils préférent les liqueurs ſpiritueuſes & enyvrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet aſſoupiſſement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguſes ſuſpendent leurs morts aux arbres: les Illinois de l'Amérique les ſuſpendent de même, parcequ'ils ſont trop pareſſeux pour les brûler, & que la terre, ſouvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne ſe laiſſe point ouvrir, & il eſt en tout temps difficile d'y creuſer avec d'auſſi mauvais inſtruments qne le ſont ceux des Sauvages. On ne ſoupçonneroit pas que les cauſes phyſiques & la nature du climat influent juſque ſur la ſépulture des nations: on en a néanmoins une preuve aſſez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf-cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parceque nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers ſont déja menacés d'une prochaine diſette de bois de chauffage. Dès le ſecond ſiécle, les Romains preſſentirent la néceſſité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les bûchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux inſectes & à la putréfaction, dont la ſeule idée leur faiſoit horreur: accoutumés à conſerver les cendres de leurs an-

cêtres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit grossiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs, & cette révolution a paru si frappante, dans quelques contrées comme en Suede, qu'on l'a choisie pour diviser les temps historiques en deux grandes époques, dont la premiere se nomme le *Brena-Old*, c'est à dire l'âge pendant lequel on brûloit les corps, & l'autre le *Hauga-Old* ou l'âge pendant laquel on a enterré les corps.

Les Tungufes ont des Sorciers qu'ils nomment *Schames*: les Américains ont aussi des Sorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des Barbares eussent des Sorciers, puisque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faisoit l'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les eût laissé vivre.

Lorsque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne savent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens jongleurs Américains prédisoient, ils n'a-

(*) Voyez *Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, door den Moskovischen Afgesant E. Ysbrants-Ides*, in 4to pag. 35. Amsterdam 1704. Edition originale. L'auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main.

voient garde de s'affubler d'une telle tunique, parcequ'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtrologique, & les Septentrionaux à la ſorcellerie par inſpiration: il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: ſuivant cette ordonnance, celui qui s'excuſe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eſt réputé prophete lui-même: on le renferme juſqu'à ce que le temps marqué par la prophétie ſoit arrivé: ſi l'événement ne juſtifie pas la prédiction, le juge doit examiner ſur quels fondements le priſonnier s'eſt riſqué de pronoſtiquer, & le châtier ſuivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophetes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choſes qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguſes plantent un piquet par-tout où bon leur ſemble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & diſent *voilà notre Dieu! proſternons-nous, rendons-lui hommage;* & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Caſtor, la fichent ſur un bàton, & diſent *voilà notre Manitou, notre Génie ſuprême! élevons nos cœurs vers lui.*

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Deſcription des mœurs & des uſages des peuples de ce pays, par Mr. Gmélin, Profeſſeur de Chymie & de Botanique, &c.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre: mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dûes simplement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets ausquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, de l'Eau, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles: l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels sont à peu près les rapports qu'on observe entre les Tunguses & les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus sensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis longtemps le fer & l'art de le forger: ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes: d'où il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance étant toujours assurée, ils ne font pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werstes: ils n'ont pas besoin d'être continuellemeut en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laissé chez eux dans l'état de Nature ces mêmes animaux, assujettis par les Sibériaques: l'idée de les

apprivoiser ne leur est jamais venue: ils errent à cent - cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps sous la main, s'ils avoient eu la même industrie que les Tunguses. (*) S'ils avoient eu cette industrie, ils ne se seroient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrain. Ces différences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigenes du nouveau Monde.

Les Naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatriéme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européens, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres; enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être

---

(*) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dressés. Cette même race de chiens, à museau effilé & à oreilles droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service & ne l'employoient à aucune espece de travail.

petits; d'autres qui ſont ſourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant. (*) Ce ſont apparemment les travaux exceſſifs auſquels la barbarie des Eſpagnols les aſſujettit, qui y produiſent tant d'hommes défectueux: la tyrannie y a influé juſque ſur le tempérament phyſique des Eſclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, liſſes; le teint roux-olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naiſſent par ci par là dans la vieilleſſe: les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les diſtingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'eſt le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut ſervir à repréſenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama juſqu'au Chily, où le ſang paroît avoir été le plus épuré, & l'eſpece moins affoiblie que par-tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y eſt encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les isles & la plage de l'Orient, depuis la côte déſerte des Patagons juſqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne différent des premiers qu'en ce qu'ils

(*) Voyez *le Voyage de Don George Juan Commandeur d'Aliaga & Don Antoine de Ulloa au Pérou.* Tome II. pag. 233.

ont la ſtature un peu plus haute, le corps plus vigoureuſement muſclé, les ſourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les aîles plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines ſont fort creuſes & fort larges. Il y a dans la ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable: les commiſſures des paupieres peu fendues ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres: on n'a pas découvert dans cette quatriéme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête pyramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derriere écraſé: cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode; au moins étoit-elle la plus commune. On a trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique: quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Têtes de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan

original de la Nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter, ſans qu'il n'en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée: c'eſt à dire applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput & les temples, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crâne, ſans endommager notablement le ſiége des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des temples, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête platte ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques: un homme de jugement gouvernera pluſieurs imbécilles, & pluſieurs imbécilles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes; ce ſont des automates briſés ou affoiblis, dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus, qu'on n'ait trouvé des fous parmi les Sauvages du

nouveau Monde ; il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grandes peuplades, où on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient ; parcequ'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refuſé le dangereux préſent de la raiſon.

Les habitants du Valais ſont dans la même perſuaſion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite.

Si l'on pouvoit ſe dépouiller de ces préjugés barbares qui excuſent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : ſi du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payſans Suiſſes & les Turcs qui tâchent d'adoucir le ſort de ces créatures infortunées, ſont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'eſpece qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a faits la Nature, on ajoute les maux de la captivité, ſans eſſayer ſi la maladie eſt incurable ou non : elle ne l'eſt ſûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louiſiane ont été dans cette carriere auſſi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & ſans ſaignée : la principale recette dont ils uſent eſt, au rapport de Mr. du Mont, une compoſition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leur coque & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broyent

dans un mortier ou un pilon à la ſauvage, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpece d'opiat, dont ils font prendre matin & ſoir le poids de deux à trois dragmes; (*) & l'Auteur ajoute que tous les patients guériſſent radicalement, ſoit qu'ils ayent perdu le ſens à l'occaſion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit éprouvé lui-même ce remede, il ſeroit encore permis de douter ſi l'effet en eſt auſſi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la ſemence de laitue & des noix concaſſées ne puiſſent autant opérer ſur des cerveaux malades, que l'Ellébore & que l'Anacarde dont le ſort a été fort ſingulier: pluſieurs Médecins ont ſoutenu qu'il reſtauroit toutes les facultés de l'ame & guériſſoit la folie: une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célébre Hoffmann, (**) a ſoutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleverſoit les eſprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juſte titre la confection des ſots.

(*) *Mémoires ſur la Louiſiane, pag. 299. Tome 2. Paris 1753.*

(**) Quoique Mr. Hoffmann déclame avec force contre l'uſage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme ſtupide, ignorant & incapable d'inſtruction, devint en peu de temps ſi ſenſé & ſi ſavant, après avoir pris de *l'électuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit;* mais peu d'années après il devint ſi ſec, ſi altéré, qu'il buvoit juſqu'à s'enyvrer tous les jours, ſe rendit par là inutile à lui-même, à ſes concitoyens, & mourut miſérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécille, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffmann ne le ſuppoſe; puiſqu'il eſt poſſible que cet homme ſeroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point, après avoir atteint l'âge convenable: s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse: il est réputé imbécille & jouit, en conséquence, de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on sait que la substance osseuse ne se durcit que par degrez dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ses couches, à force de presser & de manier la tête de ces créatures, la façonne à son gré: pour l'applatir, elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argile, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matiere blanchâtre; alors l'opération tend à sa fin, & le monstre paroît. (*) Les fibres & les nerfs en-

(*) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs enfants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mere l'ait comprimé; ce qui

core souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit: quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la boëte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus y rien déranger sans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes âgées sont presque toujours funestes à la vie ou à la raison; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impuberes.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'ayent toujours des suites plus ou moins mauvaises: je doute même que le manîment des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécessaire: on voit parmi les Européens une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignorantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déja remarqué que les anciens Naturalistes, qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des voyageurs mal-habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme: il est vrai que la plupart des Anciens

---

vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

n'ont rapporté ces prodiges que comme des ouï dire; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la basse Ethiopie (*) des Acéphales & des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile? Il n'est pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiser des Etres qui n'ont jamais existé ni dans la basse Ethiopie ni ailleurs: il faut donc que cet Apôtre ait été extasié par son zele, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pour-

(*) *August. Serm. 37, ad fratres in Eremo. T. 6. Edit. Paris. pag. 345.* „Vidimus & in inferioribus partibus Æ„thiopiæ, homines unum oculum tantum in fronte habentes, „quorum sacerdotes à conversationibus hominum fugiebant, „ab omni libidine carnis se abstinebant. . . . . . ."

Ce Saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de femmes sans tête; *vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Augustin n'est pas de St. Augustin, mais on trouve dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, plusieurs passages qui prouvent décisivement qu'il est auteur de ce Discours: aussi l'a-t-on inséré dans l'ancienne édition de Froben à Basle, & je doute qu'il existe une seule édition dans laquelle on l'ait supprimé; en effet rien ne seroit plus téméraire que de supprimer les ouvrages des Saints Peres.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée avec une Préface du Professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, St. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette prétendue Histoire de l'Amérique, & qui paroissent être tirées presque mot pour mot de l'ouvrage du P. Lafiteau.

roit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Eglise, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Guiane une sorte de Sauvages qu'on nomme les Ewaipanomas, & qui n'ont presque point de col, & dont les épaules sont aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertébres du col sont forcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicule. Ces Barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine; & seroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthousiastes, la fable des Acéphales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contrefaire aussi cruellement que le font les Omaguas & plusieurs autres. Tacite rapporte, à la vérité, que quelques peuples de la Germanie se rendoient effroyables en se barbouillant & en se coëffant d'une maniere bizarre, afin de déconcerter l'ennemi: car dans tous les combats, dit-il, ce sont toujours les yeux qui se laissent vaincre les premiers. Cependant on ne voit point que les Germains se soient jamais applati la tête, allongé les oreilles, percé les levres: ainsi c'est à une fausse idée que les Sauvages du nouveau Monde se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit attribuer les usages déraisonnables & toutes ces parures qui chez les peuples nuds, ne peuvent affecter que le corps.

La belle mode de s'allonger les oreilles avoit aussi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales:

tous les Péruviens se les faisoient descendre jusque sur les épaules; & comme les premiers Castillans ne sûrent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrémité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excrescence qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bidassoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordelieres: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment en leur langue, Coto. C'est

(*) Voyez *dans la grande collection in folio de Thevenot, Tom. 2. le Voyage du Sieur Acarette au Pérou,* pag. 11.

C'est un engorgement de la liqueur lympathique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-delà de la poitrine: plus cette tumeur est chez eux gonflée, & plus on y respecte ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain; puisque tous les remedes imaginables ne sauroient dompter ce mal endémique, qui a régné il y a dix-huit siécles comme il régne de nos jours. *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?*

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de goîtres, ont longtemps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton. & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les hommes goîtreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre mécanisme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suisse un homme qui étoit goî-

treux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant: Peyere fait aussi mention de deux Suisses goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la pression de cette appendice sur l'œsophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espèce de rumination, comme dans ces animaux que les Physiciens ont nommés *Ruminantia spuria*, faux Ruminants.

Outre les Indiens goîtreux, les Historiens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à laquelle il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette défectuosité n'étoit rien moins que naturelle: Garcilasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cusco & le fils de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les soumit, & l'Incas alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui fit arracher deux dents du milieu des machoires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction, par l'opiniâtreté des peres & des meres à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour

(*) Zarate dit qu'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il ſoit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il ſe peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la perſuaſion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européens ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne ſe trompoient pas de beaucoup. Malgré la poſſibilité, dis-je, que les Africains ayent reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je croi qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent auſſi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais exiſté aucune correſpondance entr'eux & les Indes occidentales: tant les hommes ſont originaux, lors-même qu'ils paroiſſent ſe copier. L'idée que la bouche ſeroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura ſuffi pour en rejetter deux, & pour ſe moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles ſont à peu-près les principales obſervations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vaſtes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'hiſtoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquiſitions, ſi des Philoſophes formoient le projet d'y voyager: nous ſavons qu'il y a d'autres contrées dont on a ſouſtrait à deſſein la connoiſſance au public. Ceux qui, en abuſant à la fois de la ſainteté de leur miniſtere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, ſe ſont érigés en petits tyrans ſous les

deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Relations trop ſinceres de leurs conquêtes: les Hiſtoires du Paraguai par Charlesvoix & Muratori, ſont écrites avec tant de partialité & ſi peu de diſcernement, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi: ce ſont des eſpèces de Légendes, & je croi que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlesvoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes ſerpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs Etabliſſements du Paraguai comme des uſurpations de la derniere importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils ont occupé dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai; mais c'eſt une province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Airès; tandis que la Californie forme une péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Californie le plus longtemps qu'il ſeroit

poſſible. Le Lord Anſon eſt le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereuſement puiſſante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impreſſions ſiniſtres que pouvoit laiſſer dans les eſprits, la Relation du Commodor Anglois, les Jéſuites de Madrid ſe déterminerent à publier une *Hiſtoire naturelle & civile de la Californie.* (*) Cet ouvrage, à tous égards original, donne une haute idée de l'adreſſe de ceux qui l'ont composé; car, quand on a lu avec attention cette Hiſtoire de la Californie en trois volumes fort chargés, on ne ſait abſolument rien: on reſte dans l'illuſion ou l'ignorance, & l'on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, ſans en rien dire: tant les auteurs ont ſu par des tranſitions bien ménagées voiler tous les objets intéreſſants, pour s'étendre à perte de vue ſur des minuties, ſur des miracles, & s'appeſantir ſur des détails étrangers au fond de la matiere: on y apprend ſeulement que le Lord Anſon n'a pas rendu aux Jéſuites toute la juſtice que méritoit, de la part même d'un Proteſtant, le zele ſaint & reſpectable qui a toujours caractériſé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémiſphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une péninſule d'une longueur indéterminée, parcequ'on ne ſait quelles limites lui aſſigner du côté où ſa baſe

(*) Cet ouvrage parut à Madrid en 1758, ſous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Eſpagnol on le traduiſit en Anglois; enſuite en Hollandois ſous le titre de *Natuurlyke Hiſtorie van California, Haerlem 1761.* On vient d'en publier une traduction Françoiſe, dont on auroit pu ſe paſſer.

va ſe réunir à la côte occidentale du Continent. (*) Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq-cents lieues ſur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, ſelon qu'on meſure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & ſe termine en pointe juſqu'au Cap de St. Lucar, giſant au 23e degré de latitude ſeptentrionale; de ſorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu-près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Auſtrale. La qualité du ſol eſt aux environs de Loretto, excellente & ſuſceptible de toute ſorte de culture & d'amélioration: la vigne réuſſit dans les montagnes: les rivages de la Mer vermeille ſont, à la vérité, fort marécageux & paroiſſent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de ſable marin & des mares pleines d'eaux ſaumâches, mais dont on peut faire des ſavanes à peu de fraix. Le cordon de rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de conſtruction manque à la pointe du Sud, où il ne croît guères que des buiſſons & des arbuſtes rampants: les quartiers du Nord nourriſſent des forêts prodigieuſes, peuplées de gibier. Le principal animal carnacier qu'on y connoiſſe, eſt le Tigre-poltron ſemblable à

(*) Mr. de Buache aſſure qu'il a réduit la Californie à ſes juſtes bornes; mais cela n'eſt point facile; puiſque les latitudes du Cap blanc & du Cap Mendocin, n'ont jamais été priſes avec aſſez d'exactitude pour qu'on puiſſe déterminer leur ſituation reſpective. Il s'eſt même trouvé un Géographe qui a nié l'exiſtence de ces Caps-là; mais je ne doute nullement qu'il ne ſe trompe.

celui du Canada: les Loups, ſi l'on peut en croire les Naturels du pays, ne s'y ſont introduits que depuis quelques années: avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre auſſi des Ours & des troupeaux entiers de Biſons.

En 1697, les Jéſuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, ſous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva-Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en reſſources, actif, infatigable, ardent pour le bien de ſa compagnie, initié dans toutes ſes maximes, & par conſéquent peu ſcrupuleux ſur la nature des expédients & capable de tout oſer: il examina l'état des choſes, vainquit les obſtacles, conçut des eſpérances, & poſa la baſe de cet édifice des Miſſions de la Californie, que ſoixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à ſon plus haut point, ou ſi vous voulez, à ſa ruïne.

Mr. Anſon dit que le premier terrain où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit ſur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'eſt ſûrement point ſa donation qui y a attiré les Jéſuites, mais voici les véritables cauſes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des perles qui eſt, comme l'on ſait, ſur les parages de cette péninſule & des isles voiſines, plus fertile & plus riche que ſur ceux de Panama, d'Ormus, de Baſſora & du Malabar enſemble.

Tous les coquillages qui croiſſent ſur cette plage favoriſée de la Nature, ſe diſtinguent par le luſtre & la fineſſe de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouïſſant: les huîtres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une ſeule barque y pouvoit alors ramaſſer, de calcul fait pendant la ſaiſon, pour ſoixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme preſque réguliere,

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accuſa de pêcher jour & nuit avec tous ſes Eſclaves. En effet on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique; & les barques des particuliers, toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majeſté Catholique le quint ordinaire qui montoit à 12 mille écus: on envoya en Cour pluſieurs Mémoires pour ſe plaindre des rapines de Salva-Terra & de ſes complices, qui ſe virent enfin dans la néceſſité de ſe juſtifier, en dreſſant un *Factum* qu'on lit dans l'hiſtoire de la Californie, publiée par les Jéſuites Eſpagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des ſcélérats ont oſé lui faire l'affreuſe imputation de ſouſtraire des perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conſeillé aux Eſpagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parceque ces inſtruments du luxe apportent un obſtacle manifeſte aux progrès du ſalut: c'eſt bien peu connoître, dit-il, notre déſintéreſſement, que de nous objecter des crimes ſi bas, dont nous ſommes incapables par état: d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouïssoient alors les Jésuites à la Cour de Madrid, produisit tous les effets que la Société en attendoit: Sa Majesté aima mieux croire que la propagation des perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gents: les Ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes: il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile; aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger, en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils

devoient, malgré eux, ſe faire accompagner par des gents armés, en travaillant à la converſion de ces furieux, qui ſont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paiſibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les ſoldats Eſpagnols indignés de ramper ſous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jéſuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occaſion arriver en Cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes ſéditieux, arrachés par le déſeſpoir de la bouche des mécontents : ils avouent que Salva-Terra caſſa de ſa propre autorité un capitaine, un ſergent, & licencia une compagnie entiere de la garniſon de Loretto, qui avoit oſé murmurer contre le gouvernement eccléſiaſtique.

2. Il eſt conſtant que les Jéſuites ſe ſont imaginé longtemps, qu'en étendant leurs miſſions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Eſt de cette péninſule, à un grand pays habité par une nation riche & civiliſée, dont tant de voyageurs ont ſoupçonné l'exiſtence : il y a même des Auteurs, comme Acoſta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ſes maſſacres & de ſes déprédations, un nombre conſidérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des tréſors ineſtimables. Cortez lui-même a été dans cette perſuaſion, à laquelle il eſt fort natu-

(*) Voyez *Naturalyke Hiſtorie van California.* E. D. pag. 433. & ſuivantes.

rel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité: il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés longtemps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu-près semblables, au commencement de ce siécle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque: elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado*. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares: leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout ce que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zéle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! » Ce que l'on débite » des richesses & des trésors du *Dorado*, dit-il, n'a » rien qui doive nous étonner; car en laissant à part » ses montagnes d'or, il suffit qu'on y en trouve au» tant qu'à *Choco*, à *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* » & dans plusieurs autres provinces du nouveau Royau» me, ce qui joint à ce que les Indiens en emporte» rent dans leur retraite, forme un trésor équivalant » à celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens

» de dire pourra avoir ſon utilité, s'il arrive ja-
» mais qu'on découvre ces provinces, & que l'Evan-
» gile s'y introduiſe; il en ſera peut-être alors du
» *Dorado* comme de la province de la *Nueva-Sonora*
» près du nouveau Mexique, qui unit le Continent
» avec la Californie. Ses peuples viennent de recevoir
» l'Evangile avec beaucoup de docilité, & l'on a trou-
» vé chez eux une infinité de mines d'argent, dont on
» n'a eu connoiſſance qu'en 1739. (*)

Ce paſſage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Miſſionaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme ſi c'étoient deux choſes moralement inſéparables. Au reſte, plus on y réfléchit, & plus il eſt difficile de concevoir l'étrange aveuglement du P. Acugna, du P. Gumilla & de tous les Jéſuites en général, qui n'ont pu ſe déſabuſer ſur l'exiſtence de l'Eldorado, qui ne leur eût certainement pas échappé, s'il avoit exiſté: car leurs Miſſions étoient diſpoſées tellement le long du Maragnon & le long de l'Orenoque, qu'elles embraſſoient comme dans un filet, le pays où toutes les anciennes cartes ont indiqué le lac d'or de Parimé & la ville d'or de Manoa. Raleigh crut qu'il ſuffiſoit de pénétrer dans la Guiane pour aboutir au centre de l'Eldorado: Berreo avoit cru la même choſe; mais comme ils manquerent l'un & l'autre de proviſions pour avancer auſſi loin dans le Continent qu'ils l'avoient projetté, ils attribuerent au défaut de vivres & de ſubſiſtances, le malheureux ſuccès de leur entrepriſe ſans ſe guérir de leur chimere.

(*) *Hiſtoire de l'Orenoque* pag. 147, & 148, T. II.

Mais les Jésuites, qui étoient établis sur les lieux, qui avoient de grands magazins dans toutes les Missions, des barques sur toutes les rivieres, & des esclaves pour les conduire, auroient dû ouvrir les yeux. D'ailleurs, rien n'est plus absurde que la fable débitée par des visionaires sur l'origine de la prétendue ville de Manoa: on a dit qu'un frere d'Atabaliba Empereur du Pérou, s'enfuit de son pays pour se soustraire aux fureurs de Pizarre, & qu'à la tête de quinze ou seize mille Oreillons chargés de trésors, il gagna les déserts de la Guiane, où il bâtit une bourgade qu'il commença par paver de lingots d'or. Il n'y a qu'à lire les Historiens, pour se convaincre qu'Atabaliba n'a eu aucun frere qui ait été en état de commander des troupes, sinon le seul Guascar, qui mourut, comme on sait, au Pérou, sans jamais avoir eu la folle idée d'aller semer des lingots d'or dans la Guiane. Cependant c'est un conte de cette nature, qui a fait tourner la tête au Pere Gumilla, comme on le voit par ce qu'il dit de cette prodigieuse quantité d'argent que des Sauvages emporterent dans leur fuite; mais des Sauvages, qui fuyent, n'emportent point de l'argent.

3. Le troisiéme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la Compagnie de Jésus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne: il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enri-

chir quelques Religieux: auſſi le Miniſtre Eſpagnol, Don Joſeph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille: mais le crédit de la Société para ce coup. (*) Aujourd'hui que cette Société ne ſubſiſte plus, & que ſon eſprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet ſalutaire conçu par Patinho: une ordonnance de Sa Majeſté Catholique vient de ſupprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Aſie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion *le Bon Conſeil*, de ne plus faire la traverſée comme à l'ordinaire: l'induſtrie des Jéſuites ſoutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce navire & des commiſſionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire paſſer les perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpèce de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

Jamais le Galion richement chargé de ſoieries & des plus précieuſes étoffes de la Chine, ne revenoit de Manille à Acapulco, ſans toucher à quelque port de la Californie où il avoit ordre exprès de faire échelle. Quand le temps de ſon arrivée approchoit, les

(*) *Voyage d'Anſon, liv. II. pag. 190. in 4to. Amſterdam, 1749.* Ce commerce étoit principalement nuiſible à l'Eſpagne, en ce que ſes colonies de l'Amérique méridionale tiroient par ce moyen de Manille beaucoup de matieres fabriquées, qui auroient dû être fournies par la Métropole, qui perdoit à la fois la main d'œuvre & la commiſſion; on pourroit commercer avec les Philippines par la Mer Pacifique, ſans faire des opérations ſi ruïneuſes.

Jésuites l'attendoient sur la côte avec une sainte impatience, faisoient tous les préparatifs pour le recevoir, amenoient des vivres & des rafraichissements au rivage, disposoient par-tout des fanaux & des vigies pour épier les corsaires, enfin leur inquiétude ne se calmoit, que quand ils voyoient ce vaisseau, qui étoit comme leur Divinité, bien en sureté à l'ancre, & c'est alors qu'ils entonnoient le *Te Deum*, qu'on a souvent chanté en Europe sur un champ de bataille où la victoire ne donnoit pas au vainqueur la moitié des richesses entassées dans ce Galion, qui étoit ordinairement du port de huit-cents tonneaux, & on est étonné quand on lit l'évaluation de sa cargaison, dans le Voyage de Mr. Anson: aussi n'a-t-on pas fait ni pendant le dix-septiéme, ni pendant le dix-huitiéme siécle, une prise plus considérable sur mer, & tous les matelots Anglois, qui eurent le bonheur de se trouver à cette affaire, furent enrichis par la part qu'on leur accorda dans les dépouilles des *Los Padres*.

En 1690, un colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour: un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la botanique & l'agriculture que pour les disputes sur la grace versatile & efficace, se chargea de faire des plants, qui ont été tellement augmentés que quarante-sept ans après la premiere exploitation, les Jésuites vendoient déja assez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le navire pour les Philip-

pines, où l'on s'en ſert à dire la Meſſe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des Autels.

Quoique les colonies Européennes, ſi multipliées en Amérique, ayent planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation: le meilleur n'égale pas les ſortes médiocres de notre Continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmoſphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroit être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le ſol le plus propre à ſon inſtinct: cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être excellent; Mr. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les bons vins de notre Continent y ſont d'une grande rareté, & d'une cherté exceſſive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ſes travaux apoſtoliques: il eſt triſte qu'elle ait élevé des pépinieres ſi floriſſantes, défriché de ſi grands eſpaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moiſſonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres monaſtiques, ſi occupés de s'agrandir, jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puiſſants, ou de vouloir le devenir.

Les

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St Michel, au vingt-neuviéme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de fruits sauvages, & de gibier: d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers ausquels l'on mit des justeau-corps, furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée: ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien & n'étendent point la sphere de leur conception au-delà de ce qu'ils voyent: pusillanimes, poltrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découragement & le défaut absolu de ce qui constitue l'a-

(*) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Perinches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

nimal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer une ame. (*) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique: leur corps eſt dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parceque leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la réverbération des rayons ſolaires; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la noirceur & la phyſionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voyent pour la premiere fois; mais les Sauvages ſont tous incurieux par caractere, & n'admirent rien par ſtupidité. D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déja vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpece de vermine inſupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils uſent, à l'inſtar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimaron*,

(*) Voyez *Natuurlyke Hiſtorie van California:* E. D. pag. 58. & 59.

ou du Tabac ſauvage, végétal que la Nature a refuſé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique pluſieurs Botaniſtes ſe ſoient imaginé qu'il ne croiſſoit que dans un ſeul canton, d'où on l'avoit tranſplanté aux Isles.

Comme la Californie eſt une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Aſie, les Jéſuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments hiſtoriques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau Continent; mais ils conviennent ſincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuſes. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune eſpèce d'écriture ou de caractere, ſont tellement abrutis, tellement dépourvus d'induſtrie & d'idées, qu'on ne ſauroit ſuppoſer qu'ils ayent jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Aſie. Quand on les interroge ſur leur état primitif, ſur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial reſpiré dans leurs ſolitudes, ſans mécontentement, ſans chagrin juſqu'à l'arrivée des Miſſionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur pays, plus l'aſpect en devient effroyable, & les Jéſuites, quoi qu'ils ayent pû croire de l'opulent Royaume de Quivira, ont dû changer de ſentiment en voyant l'inutilité complette de tant de courſes entrepriſes par leurs émiſſaires Kino & Ugarte, pour pénétrer dans cette contrée: leur Pere Conſag, qui crut pouvoir y parvenir en remontant le Colorado, partit en 1746 avec

(*) *Hiſt. van California* pag. 53, juſqu'à 57. Tom. I.

quatre vaiſſeaux dont il avoit le commandement; mais quoiqu'il ſe fût flatté d'être plus heureux que ſes confreres, quoiqu'il ne manquât ni de courage, ni de réſolution, il fut contraint de reculer, ſon équipage devint malade, & il confirma à ſon retour ce qu'on ſavoit depuis longtemps par rapport aux eaux du Colorado, qui ſont à peu près mortelles à ceux qui en boivent ou à ceux qui en ſont mouillés: elles ſont tomber les cheveux & tous les poils du corps, & engendrent une indiſpoſition ſemblable au ſcorbut. Enfin rien n'eſt plus effrayant que cette région ſauvage où on a ſuppoſé que les Chinois ſont venus par-la route du Kamſchatka, afin de répandre la politeſſe, les mœurs, les arts, les ſciences & l'eſprit d'invention dans le centre de la Californie, où malheureuſement pour ce ſiſtême on n'a vu que des troupeaux de barbares ſi ſtupides, ſi dégénérés de l'homme, qu'on a même déſeſpéré d'en pouvoir faire des eſclaves,

En liſant l'hiſtoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tſchirikow qui coururent, en 1741, pendant trois-cents lieues le long des côtes du nord de la Californie, on peut ſe convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées déſolées & des nations inſociables. Les Ruſſes n'y virent que des rivages preſqu'inacceſſibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit deſcendre avec beaucoup de difficultés un pilote, un boſman, & quelques matelots qui ne reparurent point, parcequ'ils furent vrai-ſemblablement maſſacrés à l'inſtant même de l'abordage par les habitants du pays, aſſez féroces pour uſer de ce droit

affreux & inſenſé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, ſi l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la ſociabilité, & les notions du ſens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tſchirikow, en faiſant voile du Kamſchatka, avoit embarqué ſur ſon navire deux Kamſchatkadales, dans l'eſpérance que ces Aſiatiques pourroient lui ſervir d'interpretes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui eſt la plus voiſine de l'Aſie; mais cette précaution fut inutile: on ne put ſe faire comprendre des Américains, parceque leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tſchuktſchi qu'on parle au Kamſchatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrémités des deux Continents, ne ſont pas filiations les unes des autres. (*)

(*) On ne ſait pas au juſte, à quel endroit de la côte de l'Amérique, le Capitaine Tſchirikow fit ſon débarquement; ſoit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raiſons d'Etat, ſupprimé & altéré pluſieurs articles dans le routier de ce voyage, ſoit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Isle de la Croiere de faire des obſervations aſtronomiques. Au reſte, en ſe tenant à l'eſtime & aux obſervations fortuites faites à la hâte, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuſe & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Ruſſes toucherent à la côte ſituée au 56me degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240 degrez de longitude. Quant à Béering, il eſt ſûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrez plus vers le ſeptentrion que Tſchirikow.

Nicolas de l'Isle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans ſa carte Cylindrique, ne parle que des terres baſ-

Longtemps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plusieurs années dans les terres situées au nord de la Californie: après des avantures, des travaux, & des incidents sans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette: il conste par son rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours, & des hordes peu nombreuses d'Américains Acriophages. Telle est cette région fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs soies, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'isle de Chiloë, car Mr. de Guignes soutient que la politesse étoit très-répandue sur toute cette plage, & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de systême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent: c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rarement.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un Littérateur désœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions comme si c'étoient des vérités historiques tirées des archives de Pekin: je suppose qu'il soit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq-mille lieues de chez

ses & noyées au 74 degré de latitude Nord, où il dit que les Russes allerent échouer en 1743; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perſonne, & où perſonne ne ſe ſoucioit de comprendre leurs dogmes; il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer ſur de fauſſes cartes géographiques, pour donner du poids à de ſemblables bagatelles. La carte dont Mr. de Guignes a accompagné ſon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, place dans l'Amérique une immenſe mer méditerranée qui n'eſt pas en Amérique: c'eſt bouleverſer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, ſelon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet eſpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueſt: il n'y a qu'à conſulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eſt imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une péninſule, ont pû ſe tromper dans les poſitions relatives; mais depuis qu'on ſait, à n'en pas douter, que la côte de la terre-ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie vers le Nord juſqu'à la proximité du cercle boréal, il ne faut plus percer cette terre-ferme, ni y faire couler une mer de dix degrez de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidaires, pour juſtifier des conjectures chronologiques, pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès qu'on a de nos jours dû défendre ſous peine

de mort aux Savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas! non.

Je n'ai tant insisté ici sur la fabuleuse navigation des Chinois en Amérique, que parcequ'il m'a paru très-injuste d'ôter aux peuples de l'Europe la gloire de la plus grande découverte que les hommes ayent jamais faite, pour l'attribuer aux Chinois, qui auroient devancé les Norvégiens, Colomb & Vespuce au nouveau Monde, s'il y avoit la moindre vérité dans les conjectures de Mr. de Guignes, qui, parmi toutes les nations de l'Asie, ne pouvoit plus mal choisir qu'en choisissant les Chinois, qui, au quinziéme siécle, ne connoissoient pas les limites de leur propre pays: en 1420, ils ne connoissoient pas l'isle Formose, & cependant l'isle Formose n'est qu'à vingt lieues de leurs côtes: leur ignorance dans la Géographie a toujours été & est encore prodigieuse: ils ont fait longtemps la terre quarrée. Enfin, pour dire tout en un mot; les Chinois n'ont jamais été en état de lever la carte de la Chine, & quand ils ont voulu avoir une carte de la Chine ils ont dû y employer des Européens. Un peuple, qui entreprend sans cesse des voyages de mer, & des voyages de long cours, perfectionne nécessairement ses connoissances en Géographie. Un peuple, qui se concentre en lui-même sans vouloir avoir aucune communication avec ses propres voisins, doit nécessairement être ignorant dans la Géographie. Or voilà le cas des Chinois.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

Rien ne ſurprit davantage Chriſtophe Colomb, comme il l'a avoué à ſes amis, que de trouver au nouveau Continent, à quatre degrez de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs: il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que ſous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuſe, & en Amérique des hommes ſeulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diverſité de couleurs, dans des climats ſi ſemblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui déſeſpéroit les Phyſiciens du quinziéme ſiécle.

On n'inférera point ici une diſſertation complette ſur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blaſards, on reviendra à ce ſujet dans la ſuite de l'Ouvrage, Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, ſans y mêler trop de diſcuſſions & des hors-d'œuvres: les détails préliminaires dont cette explication a beſoin, ſeront courts, & s'il eſt poſſible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce ſiécle, aſſez injuſtes ou aſſez prévenus pour ſe croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps paſſé, diſent que les Nègres deſcendent en ligne directe de Caïn, (*) a qui

(*) L'Auteur d'un prétendu *Eſſai ſur la population du nouveau Continent* ſe glorifie d'être le premier qui ait expliqué

Dieu écrasa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les Docteurs du temps passé enseignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismael: l'Abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton: il devoit, pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne sai par quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la Physique: en sortant de leur sphere, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver, sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis? Après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on méprise leurs décisions? Peuvent-ils dire que le siécle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile; en Astronomie, en condamnant Galilée; en Métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Physi-

la couleur des Nègres, en les faisant descendre de Caïn; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuse extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines François & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

que, en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne ſe trompent auſſi en Hiſtoire naturelle, lorſqu'ils attribuent l'origine des Nègres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? J'oſe dire que cette opinion ridicule eſt encore plus ridicule que l'opinion des anciens Mythologues, qui ſoutenoient que les Ethiopiens n'étoient noirs que depuis que leur épiderme avoit été hâlé dans l'embraſement occaſionné par la chûte de Phaëton.

Sanguine tum credunt in corpora ſumma vocato,
Æthiopum populos nigrum traxiſſe colorem.

Un Auteur, qui abuſa ſinguliérement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Nègres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiécle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un réveur malade: ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitiéme ſiécle. Or il faut choiſir entre Iſmael & Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs, ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'eût jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs

dans la Zone Torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées: si l'on n'avoit pas été prévenu, on eût vû clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'existe nulle-part des Nègres, sinon dans les pays les plus excessivement chauds du globe: il n'y en a point hors des bornes de la Zone Torride. Ils ne sont pas, comme on l'a dit, la douziéme partie de l'espece humaine; leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux se détortiller, s'alonger, les traits s'adoucir; les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Nègres, parcequ'une plus grande distance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre: les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance: au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne sai pourquoi, des Nègres dans le voisinage du Pole Boréal & au centre du Grœnland, se sont extrêmement trompés: nous connoissons aujourd'hui le Grœnland beaucoup mieux qu'on ne l'a jamais connu, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres fabuleux, & aussi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur ſur la conſtitution de l'homme ſous la ligne équinoctiale, ſont des phénomenes qu'on a découverts en faiſant l'anatomie des Nègres, & l'analyſe de leurs humeurs les plus eſſentielles. Ils ont la ſubſtance moëlleuſe du cerveau noirâtre, la glande pinéale preſqu'entiérement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le ſang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur ſpermatique eſt colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuſe. Il eſt ſurprenant que les modernes ayent ignoré depuis ſi longtemps que la noirceur des Nègres-Simes eſt viſiblement inhérente dans leur matiere ſéminale; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens diſent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps; auſſi les obſervations les plus récentes n'ont-elles ſervi qu'à le confirmer dans tous ſes points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui réſultent des races croiſées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante eſt ſi tenace dans le ſperme des individus ſains, qu'elle exige abſolument quatre générations mêlées pour diſparoître entiérement: la troiſiéme poſtérité eſt encore baſanée: la quatriéme

---

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques ſur la nature de l'épiderme & la couleur de la ſubſtance médullaire dans les Nègres, de Mr. Meckel.* Voyez auſſi un *Mémoire offert à la Société Royale ſur la couleur du ſang des Nègres, par le Docteur Towns.*

eſt blanche. Comme la Nature ne s'écarte preſque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles ſont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucoſité, une ſubſtance gélatineuſe, que les Anatomiſtes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réſeau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée eſt blanche dans les Européens, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Baſanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos ou Nègres blancs, & parſemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres conſiſte en une mucoſité plus coagulée, plus viſqueuſe que le réſeau des autres hommes. Et voilà pourquoi la

---

(*) Voici l'ordre que la Nature obſerve dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le Mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le Quarteron baſané, à longs cheveux.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, ſort l'Octavon moins baſané que le Quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femme blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en ſens inverſe, pour noircir les Blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négreſſe, ſort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négreſſe vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négreſſe, provient l'Octavon, qui a ſept-huitiémes de noir & un demi-quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négreſſe naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

graiſſe ſubcutanée ne peut y paſſer ſi aiſément: elle y ſéjourne davantage, ſuinte plus lentement, & de là il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuſe & graiſſée; & quand ils ſont échauffés, leur ſueur répand une odeur fort déſagréable, à cauſe qu'elle entraîne des particules de cette graiſſe rance qui a longtemps réſidé entre la peau & l'épiderme, & dont on diſtingue au microſcope le ſédiment formé en petits grains, qui noirciſſent le linge blanc avec lequel on eſſuie la face & les mains d'un Africain qui a longtemps & fortement tranſpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuſes dans la peau: ils percent & criblent par leurs ſommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'eſt autre choſe que la ſuperficie endurcie de la gelée dont la peau eſt enduite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverſer un milieu plus tenace, plus condenſé, s'entortillent, ſe friſent, & ne s'alongent pas, parcequ'ils trouvent moins de nourriture dans le tiſſu de la peau & dans ſon enveloppe.

La petite vérole ſe deſſéche auſſi lentement ſur le corps des Nègres, parceque leur réſeau, étant plus glutineux, empêche longtemps les écailles de l'épiderme de ſe détacher & de s'effeuiller. Leur pouls eſt preſque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée: auſſi leurs paſ-

(*) Leuvenhœk, qui croyoit que l'épiderme de l'homme, étoit compoſée d'écailles à charnieres, s'eſt trompé, & ſes microſcopes ont dû lui faire en cela des illuſions optiques fort ſingulieres, puiſque ces écailles & ces charnieres n'exiſtent pas dans la Nature.

ſions ſont-elles fougueuſes, immodérées, exceſſives, & n'obéiſſent preſqu'à aucun frein de la raiſon ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent ſe gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents eſclaves. Les organes les plus délicats ou les plus ſubtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal; & leurs facultés intellectuelles ſe ſont affoiblies: ils différent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuiſſance de leur eſprit, qu'ils en ſont différents par la couleur du corps & l'air de la phyſionomie.

La ſubſtance du ſang, celle du fiel, celle du cerveau & du ſperme étant, dans cette ſorte d'hommes, plus ſombre, plus obſcure, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la ſécrétion s'en échapper continuellement des atomes colorés, qui étant interceptés par la viſcoſité du tiſſu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons ſont blancs en venant au monde, parceque leur épiderme & ſa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'ont pu devenir aſſez compactes pour arrêter ſous la peau la ſubſtance noire que les vaiſſeaux exhalants y entraînent: auſſi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir reſté quelques jours dans l'eau. Une autre raiſon de la blancheur de l'embrion, c'eſt que le fiel ne s'eſt pas encore épanché dans le ſang, ce qui n'arrive qu'au troiſiéme ou quatrié-

quatriéme jour: alors cet épanchement ſe déclare par une jauniſſe ſur tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus juſqu'à l'adoleſcence.

Les Négrillons ont, au ſortir du ſein de la mere, une tache noire aux parties de la génération: parce-que ces parties ſe forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croiſſent plus rapidement; & les téguments qui les recouvrent, ſont plutôt ſerrés, & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets: elle manque même très-ſouvent; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atômes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Nègres, ſoit qu'ils ayent craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénoménes ſurprenants, ſoit qu'ils ayent négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables,

parcequ'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probabilités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprendront des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brûlant, ſi le ſerein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone torride noirciſſent la moëlle & le cerveau des Africains, on demandera ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voyent auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene? Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire: c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi longtemps empêché les Naturaliſtes d'acquérir des idées claires ſur ces eſpeces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoctiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute, que Mandelslo ne ſe l'étoit préfiguré, parceque les étrangers, & ſurtout les Européens, qui vont ſe fixer dans la Zone torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'atmoſphere, ſont plus longtemps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigenes: auſſi longtemps que la fortune du commerce les ſou-

tient, ils vivent en Afrique à l'Européenne, gardent leurs enfants dans des apartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui fassent même par avarice ce que Mr. Adanson a fait par passion pour les sciences, sur les bords du Niger: il suffit de lire le Journal de ses courses & de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur sur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance: le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, & se détache du corps par feuilles & par lambeaux: la fievre survient bientôt, & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

Mr. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la Physique, (*) dit qu'en 1764, il baptisa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déja si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau.

Quant aux descendants des premiers Portugais, qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la

(*) Voyez *Nouvelle Histoire de l'Afrique Françoise, enrichie de cartes, d'observations astronomiques, géographiques: à Paris 1767.*

barbe, & les traits de la phyſionomie, quoiqu'ils ayent d'ailleurs retenu les points les plus eſſentiels d'un Chriſtianiſme dégénéré, & conſervé la langue du Portugal, corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La poſtérité des Européens n'a point tant changé pendant neuf filiations aux Isles du Cap verd; elle s'eſt ſeulement peinte en jaune, parceque les vapeurs de la mer & la diſtance de ces Isles à l'Equateur contribuent ſenſiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Inſulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour ce diſtrict des établiſſements Portugais. Ceux au contraire qui ont été ſéjourner à la côte de la terre ferme, entre le Çap blanc & le Cap verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on fait, une partie de l'Afrique équinoctiale au ſeptiéme ſiécle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, auſſi noirs que les Sénégalois & les Angoles. (*)

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien Continent vers l'an 1173, fit déja de ſon temps une obſervation intéreſſante: il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Aſie méridionale & en Afri-

(*) On parle ici des Arabes qui ont été s'établir dans le Continent de l'Afrique: on ne parle point des Arabes qui ont été s'établir dans l'isle de Madagaſcar, puiſque les indigenes de Madagaſcar même ne ſont point de véritables Nègres.

que, étoient tous métamorphosés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un sacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Nègres, en les faisant propager entr'eux dans des pays froids, si l'on avoit pris toutes les précautions néceſſaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abatardissement & le mélange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du pays où les expériences se seroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulsés par Ferdinand le Catholique

vinrent ſe jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI leur vendit un aſyle, n'étoient pas plus baſanés que le ſont les payſans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Nègres tranſmigrés dans les Provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européens établis au cœur de la Nigritie, pour devenir Nègres; parceque la liqueur ſpermatique & la ſubſtance moëlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & imprégnées de cette *matiere atre* qu'on nomme *Æthiops animal*, conſerveroient très-longtemps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations: les Blancs au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long ſéjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aiſément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on eſſaye de les dépouiller des impreſſions de la teinture. Il eſt ridicule d'objecter contre tout ceci qu'il y a des familles de Noirs qui ont propagé entr'eux depuis un ſiecle dans le Nord de l'Amérique, ſans que leur teint ſe ſoit éclairci. Un ſiecle fournit à peine quatre générations, qui, dans le cas donné, ne ſuffiſent certainement point, comme je viens de le dire, pour produire un effet ſenſible. Et d'ailleurs on n'a jamais penſé à s'aſſurer, que ces familles Africaines ne ſe ſont point mêlées par des mariages ou des conjonctions

fortuites avec des Nègres nouvellement arrivés au nouveau Monde, & il n'y a point de colonie au nouveau Monde où il n'arrive tous les ans des Nègres recrutés en Afrique: le mépris dans lequel ces hommes vivent, le peu d'intérêt qu'on prend à l'état de ceux qui n'ont rien, font qu'on ne se soucie pas d'examiner leur généalogie. Je parle de faire des expériences, je ne parle point de recueillir des bruits populaires.

Le voyageur Atkins qui se croyoit un grand philosophe, parcequ'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que „ c'est une hérésie de supposer que le „ genre humain n'a point eu un même pere, mais, „ ajoute-t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement „ & manifestement hérétique, je ne puis m'empêcher „ de l'adopter à l'égard des Nègres, que je regarde „ comme une espece d'hommes singuliere, très-dis„ tincte de la nôtre, & par conséquent issue d'une au„ tre tige." On pourroit répondre qu'il est très-vrai que les hommes noirs sont différents des hommes blancs; mais qu'il est très-faux que la couleur seule constitue les especes dans aucune famille du régne animal: la forme du nez & l'épaisseur des levres ne sont pas des caracteres essentiels: il ne reste donc que la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourroient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui sans être Nègres, n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on diviſoit par la couleur ſeule le genre humain en eſpeces, il s'enſuivroit néceſſairement, que ſi les Nègres forment une claſſe ſpécifique parcequ'ils ſont noirs, les Olivâtres & les Baſanés formeroient auſſi une claſſe, parcequ'ils ne ſont pas blancs: il s'enſuivroit encore que les Eſpagnols & les Suédois ſont deux eſpeces d'hommes différentes entr'elles. Ainſi à force d'accumuler les diviſions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une abſurdité.

Que le genre humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu pluſieurs, queſtion inutile que des Phyſiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il eſt certain que le climat ſeul produit toutes les variétés qu'on obſerve parmi les hommes: il eſt certain encore que les Nègres forment une de ces variétes qu'Atkins prenoit pour une eſpece, & c'eſt en cela qu'il s'eſt trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont paſſé par l'eſprit, lorſqu'il rédigeoit ſon journal. Les Européens, métamorphoſés en Nigritie, prouvent aſſez qu'il n'exiſte aucune ligne réelle qui circonſcrive ces variétés, puiſqu'on va des unes aux autres, ſans que les races ayent été mélées par la combinaiſon des liqueurs prolifiques. Ce qui a induit en erreur quelques Ecrivains, qui n'avoient pas mieux approfondi ces matieres qu'Atkins, c'eſt qu'ils ont pris très-mal à propos pour de vrais ſynonymes, les termes de *genre*, *d'eſpece*, de *race*, de *variété*. Cependant s'il y a quelque choſe de certain dans toutes les connoiſſances qu'on a acquiſes par l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, c'eſt que les animaux, qui propagent entr'eux, en

donnant des générations suivies, constituent une seule espece qu'on ne peut diviser en d'autres. Les animaux, qui ne propagent point ensemble, ou qui procréent des individus stériles & monstrueux, constituent des especes distinctes qu'on ne peut confondre, soit qu'elles se ressemblent, soit qu'elles ne se ressemblent point; car on sait, & on le saura encore mieux dans la suite, que la production des mulets ne dépend pas toujours de l'analogie apparente des animaux qu'on mêle.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphere une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrez de longitude & 46 degrez 48 minutes de large: il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crêpés, & sur ses deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou de bistre: cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances: on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeàtres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles: là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrez, on rencontre les véritables Nègres. Partout ailleurs, où l'air est plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrain moins nud & moins sablonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées. Au reste il est essentiel d'observer qu'en parlant de l'ascension

du mercure jusqu'au trente-huitiéme degré dans le Thermometre de Réaumur, on entend cette chaleur perpetuelle, constante, & qui se soutient pendant toute l'année au même point; car on a eu en Europe des étés pendant lesquels le Thermometre exposé au soleil, a monté plus haut qu'il ne monte quelquefois dans le Sénégal; mais ces chaleurs de l'Europe sont si momentanées ou si passageres, que l'effet qu'elles produisent est, pour ainsi dire, nul en comparaison de celui qui résulte de ce feu que l'air conserve toujours entre les Tropiques. C'est de la continuité du chaud ou de la continuité du froid que dépend presqu'uniquement la température des climats.

L'élévation du terrain contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphere, & les sommets des montagnes ne sont nulle-part, dans la Zone Torride, aussi chauds que les campagnes. (*) Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrez de la Ligne, on éprouve un froid très-âpre: on gele sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, sans le secours des lunettes, la plage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa pélisse aussi longtemps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

(*) „Nous avons constamment reconnu que l'élévation „du sol plus ou moins grande, décide presque entiérement du „degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter 2000 toises, „pour se transporter d'un vallon brûlé par les ardeurs du so-„leil, jusques au pied d'un amas de neiges aussi ancien que „le monde dont une montagne voisine sera couronnée". *Voy. de la Riviere des Amazones. pag. 22.*

Le teint plus ou moins obſcur, plus ou moins foncé, des habitants qui eſſuient ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonſtration, que le climat ſeul colorie les ſubſtances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les ſables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrez de l'Equateur, ſont des Nègres achevés qui ont le teint d'un noir luiſant, & la tête couverte d'une laine auſſi crêpée que celle des agneaux d'Aſtracan. Les inſulaires de Quiola, qui ne ſont éloignés que de huit degrez & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flottante, parceque ſitués à la plage orientale de l'Afrique, ils n'eſſuient point, comme les Jalofes, ce vent ſec & igné qui traverſe les déſerts ſablonneux de l'intérieur du Continent. L'Iſle de Ceylan peut elle ſeule fournir une preuve déciſive aux yeux des obſervateurs: les Naturels répandus dans les campagnes & ſur les plages découvertes y ont le viſage couleur de cuivre jaune: les Bedas, qui ſe ſont opiniâtrés à reſter dans les forêts les plus épaiſſes, & à y vivre, en Sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur preſqu'auſſi éclatante que celle des Italiens. Il eſt abſurde de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des avantures impoſſibles & un naufrage romaneſque, pour les jetter dans une Iſle de l'Aſie; puiſqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Isles de l'Archipélague Indien, quoique placés ſous la Ligne, ou à peu de diſtance, ont le viſage baſané, & on n'en voit preſque pas à cheveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents aliſés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'atmoſphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du ſoleil. Ce qui eſt vrai par rapport aux inſulaires de l'Archipélague Indien, eſt auſſi vrai par rapport aux inſulaires de la mer du Sud, parmi leſquels on n'a pas trouvé des hommes ſemblables aux Sénégalois, quoique quelques Isles de cette mer ſoient ſituées plus près de l'Equateur que le Sénégal.

Si nous nous ſommes expliqués avec aſſez de netteté & de préciſion pour faire comprendre que les cauſes de la noirceur des Nègres n'exiſtent que dans la qualité du climat, & non ailleurs; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'expoſé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs; parceque tout l'eſpace compris entre ces deux lignes eſt, au nouveau Continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrez, que les parties correſpondantes de l'Aſie & de l'Afrique. La quantité immenſe d'eaux ſtagnantes & fluviatiles répandues ſur la ſurface du terrain, y envoye, par l'évaporation, des roſées & des vapeurs qui rompent les rayons ſolaires; auſſi y pleut-il à peu près huit fois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y eſt encore diminuée, parcequ'il n'y a pas de terrain compoſé de pur ſable, de trente lieues en quarré; & ſi l'on en

excepte les côtes du Pérou, le sol y est partout pâteux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique: il y en a qui ont cinq-cents lieues de diametre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la Nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés: les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensible, on joind les neiges éternelles dont la tête des Cordelieres est couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde; on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraîchit ainsi l'atmosphere entre les Tropiques du nouveau Continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Bresil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique

plus tempérées que ne l'eſt le Chili: ce qui eſt viſiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrain eſt, ſans comparaiſon, plus exhauſſé en Amérique, que ſur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle ſeule occaſionner une différence conſidérable dans le climat: auſſi a-t-on trouvé dans les Cordelieres, & preſque ſous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouiſſant ſurprit Pizarre & les autres déprédateurs Eſpagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint ſur les degrez du Thermometre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Breſil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles; quoique la chaleur y ſoit plus grande que dans tout le reſte de leur Continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les Sauvages preſqu'entiérement noirs que Raleigh dit avoir vus dans la Guiane, lorſqu'il tenta la conquê- de cette province ſous le régne d'Eliſabeth dans l' eſpérance d'y envahir l' *Eldorado*, formeroient une aſſez grande difficulté, ſi le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des eſclaves noirs que Vaſco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorſqu'il fit déchirer ce prince par ſes chiens. On lui aſſura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit ſon langage à part & des mœurs très-différentes du reſte des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animoſité.

Les Eſpagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité: ils crurent, ſur le ſimple

rapport de Nunnez, que ces Noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué ſur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il ſeroit vrai qu'avant l'arrivée des Européens au nouveau Monde, il y avoit paſſé d'autres nations de l'Afrique occidentale, ce qui n'eſt nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaiſſeaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains ſpéculatifs ont oſé en feindre pluſieurs, pour peupler à peu de fraix les Isles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de Bonne Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Breſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bouraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux Isles de l'Amérique, & entra à la Trinita de Barlo-vento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots entraînés contre leur deſtination dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique. On a vu de nos jours le Vaiſſeau *le Prince* deſtiné pour les Indes orientales, brûler au milieu de la mer à deux-cents lieues des côtes: Mr. de la Fond & ſes compagnons, qui ſe ſauverent de cet incendie & de ce naufrage dans une chaloupe, vinrent à la vérité débarquer dans un port du Breſil; mais ils n'y avoient pas été entraînés contre leur gré par la véhémence d'une tempête: au contraire ils s'étoient gouvernés au-

tant qu'ils avoient pu par les étoiles, au défaut d'une boussole. (*)

Je suis persuadé que le philosophe Raleigh n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités, pour en imposer à ses compatriotes; mais il est sûr que les Aroras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, (**) ne sont que des Sauvages bronzés par la Nature & noircis par des drogues, selon la coutume & la nécessité du pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit un scélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cause de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons ou fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des peuplades fortes de cinq à six-mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & surtout d'avec les Africains. Ces voyageurs sont d'accord que la plus forte nuance du teint n'est, dans cette province, que d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. Mr. de la Condamine dit que c'est, selon toute apparence, le plus ou le moins d'éloignement de l'Equateur qui affoiblit

(*) Voyez la Relation de Mr. de la Fond sur ce naufrage encore plus terrible que celui de Viaud.

(**) Voyez sa Relation de la Guiane pag. 213.

blit ou obſcurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades Nègres que le navigateur Rogers ne ſoupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, ſur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être ſuperficiellement verſé dans les Relations, pour ſavoir que les Métifs, les Mulâtres & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de St. Lucar pour le ſervice de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jéſuites. Ainſi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce ſont des eſclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale où les Européens ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point aſſez réfléchi ſur la conſtitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ſes habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été expoſés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de ſe noircir entiérement entre les Tropiques. Mr. de Buffon ſemble avoir penché vers ce ſentiment, qui eſt inſoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliſte ſi ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de ſix ſiécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pizarre & d'Almagre; depuis cette uſurpation, il s'eſt encore écoulé au-de-là de deux-cents ans. Or les débris de cette nation ne ſont point de nos jours plus ba-

ſanés, qu'ils l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

Le teint des Bréſiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides, n'a pas changé & ne changera point ſi le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & ſtagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation conſidérable, arrivée plus tard dans le nouveau Continent que dans l'ancien; on conçoit que les individus échappés à cette cataſtrophe n'ont pu avoir d'aſyle que ſur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs deſcendants ſe ſeront ſucceſſivement diſperſés vers les différents points de la ſurface habitable. En ce ſens, il eſt poſſible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoctiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'obſerver, que c'eſt au pied des montagnes, & ſur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens ſur le penchant des grandes Cordelieres à la côte occidentale, les Bréſiliens au bas des petites Cordelieres à la côte oppoſée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaïes, étoient venues juſque là du haut des monts Apalaches: la mémoire de cette émigration ſubſiſtoit encore au moment de l'arrivée de Chriſtophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient deſcendus des hauteurs d'Irawakeri: les Louiſianais avoient auſſi

nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus forte teinte, paroissent naturellemeut bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent nécessairement fournir quatre générations tou-

(*) „Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, „dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe „& de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent „dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vi„vent à découvert dans les champs, sont basanés à moins qu'ils „n'ayent soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent „sur les rivieres & qui vivent sur les plages, sont bruns „& noirâtres." *Histoire de l'Orénoque, Tome premier page 108, „Avignon 1758.*

jours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des Blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femelle Européenne & d'un Sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espece: ils sont basanés, & les garçons de cette premiere combinaison ont de la barbe, quoique le pere Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe: l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mere seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européenne & d'un Métif provient l'espece Quarterone: elle est moins basanée, parcequ'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clement XI a même déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race Quarterone comme étant déja blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains. Les motifs, qui ont dicté cette Bulle, ont sans doute été meilleurs que les effets qu'elle a dû produire: Car enfin, elle n'a pu servir qu'à aggraver le sort déja trop malheureux des véritables Américains: elle n'a pu servir qu'à entretenir le préjugé absurde & barbare, qui distingue les hommes par la couleur de leur peau, & qui fait que le Basané ne reconnoît point le Nègre pour son frere. (*)

(*) Les Nègres, pour prouver qu'ils sont freres des Blancs & des Basanés, forgent un conte, qui, s'il n'est point ingénieux, est au moins touchant: ils disent qu'un vieillard avoit trois fils, un blanc, un brun & un noir: ce vieillard s'étant un jour endormi, l'enfant blanc profita de cet instant pour voler les meilleurs effets de son pere, & s'enfuit en Europe: le ba-

III. D'une femelle Européenne, & d'un Quarteron ou quart d'homme, vient l'espece Octavone, qui a une huitiéme partie du sang Américain: elle est très-foiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouïsse des mêmes priviléges, en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européenne & de l'Octavon sort l'espece que les Espagnols nomment *Puchuela*. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européens. Cette quatriéme race, qui est la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naissent blancs: ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales: les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération: mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisâtre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie postérieure de la ceinture: cette tache s'évanouit à mesure que l'enfant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conserve le reste de ses jours. Il

sané vola les troupeaux de son pere, & alla s'établir dans la Mauritanie. Quand le vieillard s'éveilla, il ne lui restoit plus rien à donner à son fils noir, qui alla s'établir entre les Tropiques où il devint la souche de la plus malheureuse nation qu'il y ait sur la terre, si on en excepte peut-être les Américains, qui ont été autant volés par leurs freres que les Négres.

feroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les caufes d'un effet encore fi incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jéfuite Efpagnol, qui a donné, dans le cours de fon ouvrage, tant de preuves de fuperftition, en difcutant des matieres phyfiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on fuppofe, en toute rigueur, que Gumilla a bien obfervé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raifon que dans l'épaiffeur du tiffu muqueux, qui eft plus denfe au bas des reins que dans le refte du corps: auffi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres eft, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je fuis perfuadé que plus les hommes ont le teint bafané, plus leur liqueur fpermatique eft colorée, puifque dans le Pérou, où le vifage des habitants n'eft pas fi obfcur que dans la Guiane & fur les rivages de l'Orénoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceffairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

»Au Pérou, dit Don Juan, on appelle Métifs ou »Métices ceux qui font iffus d'Efpagnols & d'Indiens: »il faut les confidérer felon les mêmes degrez déja ex»pliqués à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette »différence que les degrez des Métifs à Quito ne »montent pas fi haut, étant réputés Blancs dès la fe»conde ou la troifiéme génération. La couleur des »Métifs eft obfcure, un peu rougeâtre, mais pas tant

„que celle des Mulâtres clairs; c'eſt là le premier de„gré, ou la procréation d'un Eſpagnol & d'une In„dienne; quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés „que les Indiens mêmes, & ne différent d'avec eux „que par la barbe qui leur vient: au contraire il y en „a qui tirent ſur le blanc, & qui pourroient être regar„dés comme Blancs, s'il ne leur reſtoit certaines mar„ques de leur origine qui les décelent, quand on y „prend garde. Ces marques ſont un front ſi étroit „que leurs cheveux paroiſſent toucher à leurs ſourcils, „& occupent les deux temples, ſe terminant au-deſ„ſous de l'oreille; ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs „rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils „ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à „l'os, d'où il ſe termine en pointe, & ſe recourbe „vers la levre ſupérieure. Ces ſignes, auſſi bien que „quelques taches noires qu'ils ont ſur le corps, déce„lent ce que la couleur du teint ſemble cacher." (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européen & de la Péruvienne, car la ſeconde eſt déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, expoſés à l'inclémence de l'air, au ſerein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des ſaiſons, ont auſſi le viſage fort hâlé; mais ils ſeroient beaucoup moins noirs, s'ils ne ſe frottoient avec des drogues & des graiſſes. Cette coutume de ſe mâtacher la phyſionomie & de ſe pein-

(*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. page 228.*

dre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes aîlés & non aîlés germent & multiplient au delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori: au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essains de Mouches, de Taons, de Moustiques, de Cousins, de Maringouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'atmosphere est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages: c'est de se tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases, (*) ou de se munir comme les Tunguses, qui

(*) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes, avec des éponges & des especes d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes aîlés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui sont très-sujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des soubrevestes & des che-

ne marchent jamais ſans avoir une eſpece d'encenſoir ou de petit réchaud ſuſpendu au bras: en jettant continuellement ſur ce feu portatif du bois & des herbes à demi ſeches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les inſectes craignent, parceque les particules ſalines & huileuſes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent ſur le champ; mais comme cette fumigation eſt preſque auſſi génante, que la piquure des mouches même, & qu'elle occaſionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons ſont ſi ſujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer ſur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Mouſtiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent ſoutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graiſſe & aux huiles, qu'on ſait être, par leur nature, le véritable poiſon de tous les inſectes. Dans pluſieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leurs œufs dans leurs toiſons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſedent une infinité de drogues différentes dont ils ſe verniſſent & s'arment con-

---

miſes enduites de graiſſe & de ſuif: ſans cette précaution, ils ſeroient dévorés tout vivants par des inſectes, dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favoriſent ſinguliérement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles, & des crapauds.

tre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, soit qu'ils ayent pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils ayent découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

Ces onguents, en séjournant quelque temps sur la peau, deviennent rances & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquefois si pénétrante qu'elle laisse une traînée & une piste partout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite que les Européens acquièrent bientôt ce discernement en fréquentant les peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européens, qu'elles ne peuvent éventer de si loin. Les Anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire: ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions ausquels on l'exposa en présence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnérable: aussi ne res-

Du befoin de fe barbouiller on a paffé à l'ufage de fe peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures fur la peau avec des fucs différents: il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont furpaffé toutes les autres dans cette forte de cofmétique, & dont les membres paroiffent de loin comme brodés d'Arabefques, de fleurs & d'animaux paffablement deffinés. Enfin la coutume de fe peindre a produit la mode de fe cifeler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il eft vrai que cette opération, fi commune parmi des Sauvages placés à des diftances immenfes les uns des autres, & fans qu'on puiffe foupçonner qu'il y ait jamais exifté aucune communication entr'eux, a pu tirer fon origine de la néceffité où fe font vues les tribus errantes de fe connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confufion avec d'autres tribus également vagabondes & difperfées: chacun s'eft donc infcrit, en fe traçant fur le front, fur la poitrine, fur les bras, la marque permanente & diftinctive de fa nation: il eft certain au moins que les Nègres à front cicatrifé ne fe font ces taillades & ces brûlures dans le vifage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*) Nos anciens Voyageurs, qui

---

fufcita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant fa vie, huit mille difciples & fectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem: Tacit. Hift. lib. II. 62.*

(*) Les Nègres fe reffemblent fi fort qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de fe reconnoître; les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les levres n'offrent presque aucune différence fenfible.

virent de ces Africains dont la face avoit été touchée avec un fer rouge, assurerent à leur retour, que ces peuples se servoient du baptême du feu; parcequ'ils étoient assez mauvais Théologiens pour interpréter à la lettre un passage de l'Evangile où St. Jean le précurseur dit qu'il n'a baptisé qu'avec de l'eau; mais que celui, qui le suivra, baptisera avec du feu. On sait aujourd'hui qu'il n'y a rien de plus chimérique que cette espece de baptême, & que les Abyssins, qu'on a surtout accusé d'en faire usage, ne brûlent de temps en temps les enfants au-dessus des sourcils que pour prévenir l'ophtalmie à laquelle ils sont sujets.

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractere de l'infamie: il y a une loi de Constantin qui défend de les imprimer dans le visage, non parcequ'il est contre le droit de la Nature de blesser la majesté du front de l'homme, comme il est dit dans cet Edit, mais parcequ'il est injuste d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

Quand l'Abbé Duclos lut son *Mémoire sur les Druides* à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs membres de cette compagnie, poussés par un zele indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les

Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates: ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelque autre écrivain auſſi peu véridique; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiécle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe ranger en lignes ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts, avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui contrediſent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe, en accordant que l'homme ſauvage eſt quelquefois emporté, cruel & ſanguinaire: la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'homme ſocial, & de prouver que les guerres des peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatire ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſes, c'eſt un malade incu-

rable, abandonné à ſon deſtin, ou à la Providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme ils ſont, ou comme on les croit être, ſans haine, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere ſi frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute eſpece de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les idoles du Mexique. Ici l'exagération eſt ſi groſſiere & ſi ſenſible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux-mille temples dans cette capitale. La vérité eſt, qu'il n'y avoit qu'une ſeule chapelle bâtie en amphithéatre dans toute cette ville barbare: on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, ſoixante-quatre-mille hommes: on trouva cent & trente-mille crânes de perſonnes dévouées & ſacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie ſacrée, où l'on reſpiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de ſang caillé, depuis les lambris juſqu'au plafond. Il eſt conſtant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, preſque dans la même proportion que Solis a multiplié le

nombre des Temples ; & que l'un & l'autre ont moins penſé à inſtruire la poſtérité, qu'à excuſer les grandes & infames actions des conquérants Eſpagnols. C'eſt ainſi que Tite-Live, dans l'eſpérance d'indiſpoſer ſon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte ſérieuſement qu'Hannibal faiſoit diſtribuer & manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les encourager : ſi les Carthaginois avoient à la fois ſacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs priſonniers jusqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euſſent conſervé, au ſein de la vie ſociale, les trois véritables caractériſtiques des mœurs ſauvages ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou du moins ce ſeroit un phénomene ſans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reſte il eſt étonnant que les Portugais & les Eſpagnols ſe ſoient récrié plus que perſonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réfléchir, que leurs *Auto da fé* ſont moins excuſables à mille égards que les repas des Cannibales & les ſacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ſes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels ſont ſes préjugés & ſa prévention, il abhorre dans ſes voiſins ce dont il eſt lui-même coupable. Là où l'on défait les races futures, en renfermant la Nature mourante dans les cachots du Fanatiſme, on déteſte ceux qui brûlent des hommes ſur les bûchers de la Superſtition ; la vérité eſt que les uns & les autres ſont également plongés dans l'oubli

de la raison, & que leur triste erreur ne differe que du plus au moins.

Quelques philosophes ont cru que l'usage de sacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie: en ce sens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes au pied des autels, ont, dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes sur leur table; (*) mais cette opinion, quand même on accorderoit qu'elle

(*) Cluvier dit, dans ses *Commentaires sur la Germanie ancienne*, que les Bardes Allemands offroient des victimes humaines à Irmensul ou à Arminius. D'abord je doute beaucoup qu'on ait jamais offert de telles victimes à Arminius après sa mort; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que Cluvier en conclud qu'on a commencé à sacrifier des hommes avant qu'on en ait mangés; de sorte que, selon lui, la barbarie des Fanatiques a précédé, dans l'ordre des temps, la barbarie des Anthropophages. Ce sentiment est absolument insoutenable; quoi qu'il ait encore été soutenu de nos jours par Mr. Kraf dans ses *Fortaeling af de vilde volkes*.

Les hommes ont eu besoin de manger avant qu'ils ayent eu besoin de prier: il seroit donc plus sensé de dire tout au contraire, que les sacrifices humains tirent leur origine de l'Anthropophagie. Mais cette opinion, après l'avoir examinée de nouveau, me paroît aussi peu fondée que l'autre: je ne disconviens pas que chez les Romains, les mots d'*Hostie* & de *Victime* ne dérivent de *Hostis*, & de *victus* ou *vinctus*, comme si on disoit *un ennemi vaincu, enchaîné ou lié*; mais cela prouve seulement qu'on a immolé les prisonniers faits à la guerre: cela ne prouve pas que le motif, qui les a fait immoler, ait été pris dans l'Anthropophagie. Pour exécuter cet abominable sacrifice qu'on fit à Rome, pendant les guerres Puniques, on choisit deux nations très-ennemies des Romains, les Gaulois & les Grecs: on enterra vifs une Gauloise avec un Gaulois, & un Grec avec une Grecque. Ne semble-t-il pas que les Carthaginois auroient dû être les véritables victimes? Oui sans doute; mais on n'avoit peut-être point de leurs prisonniers dans cet instant, ou si on en avoit, on n'osa les exécuter de peur de représailles.

qu'elle eſt probable, ſouffre des difficultés qui ne ſe laiſſent ni expliquer, ni réſoudre.

On ſait, qu'il n'y a pas de nation à laquelle on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir verſé le ſang des hommes pour calmer le courroux des Dieux; de ſorte qu'il eſt aſſez naturel de penſer comme penſoit Plutarque, qui dit qu'il valoit mieux être Athée, que d'avoir de tels Dieux; mais on verra dans l'inſtant juſqu'à quel point cette propoſition eſt vraie, & juſqu'à quel point elle eſt fauſſe. Le dogme, qui a porté tous les peuples à répandre le ſang humain ſur des autels, eſt tel qu'il eût déſolé la terre dans la ſuite des ſiécles, ſi la raiſon n'avoit été de temps en temps aſſez heureuſe pour ſe faire écouter par des Princes politiques ou vertueux tels qu'Amoſis, le premier de tous ceux dont parle l'Hiſtoire, qui ait aboli ces odieux ſacrifices parmi ſes ſujets. Mais ce qu'il y a d'aſſez étonnant, c'eſt que le plus grand ennemi de l'immolation des victimes humaines, a été un Prince très-ſanguinaire, très-cruel, Tibere enfin, qui la défendit non ſeulement dans les Gaules & dans toute l'étendue de l'Empire; mais il ordonna qu'on mît à mort un Prêtre qui oſeroit le conſeiller, comme le rapporte Tertullien. Il ne faut point croire que les crimes, que Tibere a empêchés, puiſſent faire pardonner un ſeul de ceux qu'il a commis: il n'y a que des eſclaves coupables, qui employent de tels ſophiſmes pour excuſer les Tyrans, dont on ne ſauroit trop maudire la mémoire. Tibere étoit, comme le ſont ordinairement les mauvais Princes, en contradiction avec lui-même: en déteſtant les ſuperſtitions religieuſes

il croyoit à l'Aſtrologie judiciaire, & en croyant à l'Aſtrologie il perſécutoit les Aſtrologues.

Charron avoit dit, dans ſon livre *de la Sageſſe* de l'édition de Bourdeaux, que c'eſt la Religion Chrétienne qui a aboli les ſacrifices humains; mais cette propoſition ayant été ſoumiſe à la cenſure à Paris, Mr. le Préſident Jeannin député par le Conſeil d'Etat, obligea Charron à la mitiger. (*) Pour peu qu'on veuille prendre la peine d'examiner les choſes, il eſt impoſſible de diſconvenir, que Mr. le Préſident Jeannin n'avoit raiſon; puiſque l'Hiſtoire démontre par tant de faits, que longtemps avant la naiſſance du Chriſtianiſme, les loix défendoient déja, dans pluſieurs Etats, ces ſuperſtitions atroces, qui n'ont jamais été fondées que ſur l'idée qu'ont eu les hommes de l'exiſtence de deux Principes, & j'oſe mettre ici en fait que c'eſt au Mauvais Principe qu'on a immolé de ſi grandes victimes dans l'eſpérance de le calmer, & jamais à l'Etre bienfaiſant, auquel on ſavoit qu'un homicide ne pouvoit être agréable. Ce n'eſt point au *Cneph*, au Bon Génie que les Egyptiens ont ſacrifié des hommes; mais au *Typhon*, l'auteur de tout mal, l' auteur de la peſte & de la guerre. Ce *Typhon* des Egyptiens eſt, ſelon les Mythologiſtes les plus verſés, le même être que *Mars*, dont les autels ont auſſi été tant de fois rougis de ſang humain, & toujours par

(*) Voyez *laRéviſion du livre de Charron par l'ordonnance de Mr. le Chancelier & du Conſeil privé du Roi.* pag. 796. Voici la propoſition que le Préſident Jeannin a ſubſtituée à celle de l'Auteur. *La plupart de ces cruautés ont été abolies, à quoi le Chriſtianiſme a beaucoup aidé.*

le même motif. Le *Molok* des Carthaginois a indubitablement été l'emblême du Mauvais Principe; puisque les Grecs & les Latins ont toujours traduit ce mot Phénicien de *Molok*, par celui de *Cronos* ou de *Saturne*, & on sait quelle idée on se formoit, dans le Paganisme, de *Saturne* & de sa Planete. (*) Ce n'est pas à *Armozd* que les Persans ont offert les entrailles des hommes égorgés par des Prêtres; mais au redoutable *Ahermen*, que nous nommons *Ariamnes* par corruption. A en juger de la maniere dont on s'y prit à Rome, pendant les guerres Puniques, pour massacrer ces Gaulois & ces Grecs, dont il a été parlé dans la Note, on ne peut s'abstenir de croire qu'ils n'ayent été dévoués à *Pluton*. Enfin, c'est aux Démons, & non aux Dieux qu'on a, dans des calamités publiques, adressé ces offrandes abominables, qui ne pouvoient jamais l'être assez, à ce que se l'imaginoient ceux, qui avoient plus peur du Démon, qu'ils ne craignoient l'Etre bienfaisant: cette terrible doctrine des deux Principes, dont la force étoit égale, & dont la puissance se contrebalançoit, mettoit les Dieux en guerre & les hommes en contradiction; mais quand cette doctrine du dualisme, seroit encore plus absurde qu'elle ne l'est, on n'a cependant jamais nié qu'elle n'ait été répandue sur toute la terre habitable; puisqu'il n'y a pas de nation dans l'antiquité, qui n'ait été frappée de ce dogme si insensé & si difficile à réfuter. Il ne faut point s'étonner après cela, si nous trouvons que les Scythes, les Egyptiens, les Chi-

(*) *Et grave Saturni sidus in omne caput.*

nois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Arabes, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Eſpagnols, les Américains, les Nègres & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profuſion. S'il n'eſt point poſſible de prouver que tous ces peuples ont été Anthropophages dans leur état d'abrutiſſement, c'eſt que cet état a précédé les temps hiſtoriques, & par conſéquent une nuit obſcure a dérobé aux yeux de la poſtérité une partie de ces atrocités.

On peut ſe figurer comment & par quels degrez on aura, dans les ſociétés naiſſantes, combattu la barbarie de la vie ſauvage: chez les Mexicains, on ſacrifioit encore des victimes humaines, & quand il ſeroit vrai, comme le prétend Las Caſas, qu'on n'en avoit ſacrifié que cent & cinquante ſous le regne de Montezuma, ce nombre ſeroit plus que ſuffiſant. En même temps on y nourriſſoit un priſonnier dans le temple, qu'on tuoit avec cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de

(*) Dans l'ancienne Relation publiée touchant la Chine, par Mr. l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore dans ce pays des Anthropophages au neuviéme ſiecle. Marc Paul, qui n'avoit jamais lû cette Relation écrite par des Arabes, rapporte à peu près la même choſe: je ſuis très-porté à croire de tels faits, lorsque je réfléchis, que de nos jours on a encore eu à la Chine la coutume d'enterrer des perſonnes vivantes avec le corps de l'Empereur, & je n'oſerois même aſſurer que cette coutume ſoit entiérement abolie. La barbarie des Chinois par rapport aux enfants qu'ils ne veulent pas élever, eſt un fait incroyable, & cependant c'eſt un fait vrai: on ne ſauroit ſe figurer combien il périt tous les ans d'enfants jettés à la riviere, étouffés par les ſages-femmes, portés à la voyerie, ou morts dans les rues pendant la nuit.

la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus longtemps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels: ils se contentoienr de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gâteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la Nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parcequ'il entraîne une sensation douloureuse: & toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végete ou respire sur la surface de cette planete: la façon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être

---

(*) Voyez *Garcilasso, Histoire des Incas. Tome second: Chap. XXVI.* Nous parlerons plus au long de cette fête des Péruviens dans notre second volume; en traitant de la religion des Américains.

qu'on a dépouillé de son organisation intime & de sa sensibilité, est sans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe si les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plusieurs actions réellement indifférentes cessent de l'être dans l'ordre civil & social, où les Législateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix: ils ont dû amollir leur cœur par les erreurs de leur esprit, & captiver ces animaux terribles autant par l'illusion que par la force; il a fallu, à la fois, leur inspirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime: afin que les vivants apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes, les déplorables restes de leur existence passée.

Il paroît que la coutume de se nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un siécle, que d'un peuple ou d'un pays; puisqu'elle a été répandue sur toute la terre; cependant Mr. Rœmer fait mention, dans sa Description de la Guinée, d'une race de Nègres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Antropophages par instinct, & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturalistes, qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des Sauvages Anthropophages, ont imaginé dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur

pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viſcere, occaſionnoit une voracité extraordinaire & déreglée, qu'ils ont comparée à la *Boulimie*, ou à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes ſont quelquefois ſujettes.

Cette explication eſt ſi près du ridicule ou de l'abſurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre humain renfermoit des eſpeces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conſéquent plus carnacieres. Il eſt vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang ſupérieur ſaillant, & l'inférieur plus incliné en dedans: les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reſte des Aſiatiques: il faut que les habitants de la Paleſtine ayent eu un défaut à peu-près ſemblable; puiſque St. Jérome s'étoit fait limer ſes dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit aſſurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la poſition, la figure, & le nombre des dents qui eſt quelquefois incomplet, n'autoriſent pas à conclure qu'il exiſte des familles entiéres d'hommes dont les dents canines ſont multipliées juſqu'au nombre de ſix, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomene, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monſtres par ſurabondance, que pour des êtres réguliérement conformés ſur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus ſéparées que les nations du Midi : ſi ce n'eſt pas cette obſervation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Nègres de l'Afrique qui s'aiguiſent les dents avec une lime ; (*) de ſorte que leurs deux mâchoires paroiſſent contenir douze canines, les huit inciſives ayant été affilées aux deux angles avec tant de ſubtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, ſi l'on n'en étoit auparavant inſtruit. C'eſt vraiſemblablement cette bizarrerie qui a donné naiſſance à la fable des Nègres à phyſionomie de tigre dont Rœmer fait mention : ſi parmi les habitans de Matamba & de Congo, où l'on eſt dans la pratique de ſe défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura ſuffi pour faire ſoupçonner à des voyageurs ſuperficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'eſtomac, puiſqu'elle n'eſt appuyée ſur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruiſent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui ſe nourriſſent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être perſuadé que la haine violente qui régne parmi les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs priſonniers pour aſſouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Breſil, où les Sauvages n'avoient point

---

(*) Voyez la *Deſcription de l'Afrique occidentale par Cavazzi*, *T. 2. page 82.*

été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civilisées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur du vertueux De Wit; mais ces instans de rage de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont, dans aucune société du monde, dénaturé le caractere des membres; & on auroit tort de conclure que les Francois étoient Anthropophages sous Louis XIII, ou sous Charlemagne, parceque les loix Saliques défendent, sous peine de deux-cents sols, aux sorcieres de manger de la chair humaine: on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Anthropophages au 17me siécle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, (*) parceque les fanatiques de la ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour, ou sous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter: mais cet exem-

(*) C'est par une licence Poëtique ou plutôt par une calomnie, que Juvenal, dans la satire contre les Egyptiens, dit: *Carnibus humanis vesci licet,* Cela a fait croire à des personnes très-peu instruites qu'il étoit réellement permis aux Egyptiens de manger de la chair humaine.

ple fut contagieux, & annonça l'inſtant où l'on verroit l'Europe, l'Aſie & l'Afrique déſolées par la ſuperſtition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les cauſes qui ont pu porter les hommes à ſe repaître des entrailles de leurs ſemblables, il y a toute apparence que la dure néceſſité de la vie ſauvage doit être enviſagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la néceſſité ne ſubſiſtoit plus. S'il n'eſt pas vrai que la diſette puiſſe être aſſez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à ſe dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoiqu'à tort ; il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On ſait que, dans les différents âges de la raiſon, on a différemment jugé de la condition des priſonniers, & qu'on les a traités ſuivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'eſt arrogé ſur eux : les plus ſauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'eſt le droit des gents chez eux : les Sauvages ordinaires les maſſacrent ſans les tourmenter : les peuples ſémi-barbares les réduiſent en eſclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les reſtituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre eſt terminée, ou que la poſſibilité de nuire ne ſubſiſte plus.

Les premieres relations de l'Amérique diſoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'eſt

convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louisiane se saisirent de Mr. de Charleville & du Chevalier de Bellisle, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de St. Bernard dans le golfe de Mexique: les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & la demeure, fort reculée de tous les établissements de la colonie: ces barbares conduisirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, assommerent à coups de massue Mr. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant Mr. de Bellisle pour un autre festin, où il ne se trouva pas par le plus grand des hazards. (*)

Qu'une même nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai, parcequ'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous: une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Caraïbes avoient mangé, en douze ans, six-mille hommes enlevés à la seule Isle de Porto-rico, il faut sans doute qu'ils ayent regardé ces insulaires comme leurs principaux ennemis, &

(*) *Mémoires de Mr. du Mont sur la Louisiane.* Voyez aussi *l'Histoire de la Louisiane par le Page du Pratz.*

ufé à leur égard du droit de conquête, pouffé auffi loin qu'il peut jamais l'être parmi des barbares.

S'il eft vrai que les Chirugais avoient mangé cent-cinquante-mille hommes enlevés fur leurs voifins, comme le Pere Fernandez le rapporte dans les *Lettres Edifiantes*, il faut que ces barbares ayent eu, touchant le droit de conquête, des idées très-conformes à celles des Caraïbes. Mais défions-nous toujours des *Lettres Edifiantes*: car enfin, cent-cinquante-mille hommes ne fe laiffent pas manger par une petite horde telle que celle des Chirugais, qui n'a jamais pu mettre fix-mille guerriers en campagne.

Il y avoit en Amérique trois efpeces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Pifon dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrofoient de fang humain leur pain facré, ne s'éloignoient guéres de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de bleffures, & dont le nombre étoit fort petit: peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur poftérité fut réellement établie. Quoiqu'on puiffe à cette occafion citer plufieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, fans oublier le conte que les Grecs ont fait fur le deuil d'Artémife, ni le conte qu'Hérodote a fait fur les Indiens, il n'en eft pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un fi étrange ufage. Comme les hom-

mes ſont capables de tout penſer & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne ſont que trop ſouvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui déſeſperent ceux qui prétendent en rendre raiſon, ou qui veulent en dévoiler les cauſes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples ſont érigés en autorités tyranniques. Voilà la ſource commune de tant de coutumes génantes qui outragent inutilement le bon ſens, comme d'écraſer le nez, de rétrécir la ſole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloiſon du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de ſe couper quelques articles des doigts, de s'ôter un teſticule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les ſourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des inciſions figurées, d'incruſter des cailloux dans la peau du viſage, de ſe ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnoſité des feſſes, de ſe damner, de ſe brûler, de ſe manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale ſur la bienveillance & la charité.

Les Américains, auſquels la Nature avoit reparti une moindre portion de ſenſibilité qu'au reſte des hommes, avoient auſſi moins d'humanité, moins de commiſération: le nombre des Anthropophages qu'on a découverts parmi eux, en eſt une preuve: il en exiſtoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nou-

veau Continent; & nous avons déja observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hommes puissent être réduits; & si tant d'anciennes nations ont été Anthropophages, ç'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espece de quadrupedes & de volatiles, de sorte que les chasseurs & les animaux étoient également sauvages; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puissant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses courtisans. (*)

(*) „Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, „vers le Congo, des centaines de personnes par jour pour sa „table, & pour la nourriture de sa maison. Et il y a plusieurs

Il paroît presque impossible qu'un peuple assez civilisé pour avoir élu un Souverain, construit des villes & cultivé les arts, pût se repaître encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le temple, & dont on servoit annuellement les membres sanglants aux plus ardents d'entre les dévots: cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiastes.

Les Européens ont exterminé totalement la plupart des peuplades Américaines qui traitoient le plus

---

„ peuples où on a des haras d'hommes & d'enfants, qu'on va „ tuer pour manger comme on fait ici les moutons. Mr. „ Toynard disoit qu'on lui contoit en Portugal qu'en . . . . . „ quand on exposoit des hommes au marché tout vivans, & „ qu'on marchandoit, l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que „ les Portugais qui avoient besoin d'esclaves, alloient là en „ acheter. Mr. Toynard ayant dit, ils vous ont bien de l'obli- „ gation; point du tout, lui répondit le voyageur Portugais, ils „ croyent que nous ne les trouvons pas assez gras." *Recueil de l'Abbé de Longuerue, pag. 17.* On ne peut regarder tout ce passage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à Mr. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons ausquels on ne donne pas d'autre nom que celui *d'Anthropophages, Anthropophagorum Regio:* il y en a sans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne sont pas si multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas,* seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables, toutes les horreurs dont il accuse ce peuple de brigands: il est surprenant d'ailleurs, qu'il ne se soit pas apperçu que ce même article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot *Galles.* Les judicieux compilateurs de l'*Histoire universelle* ont aussi donné une aveugle confiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

inhumainement leurs captifs; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins excessives dans leur ressentiment.

Quand on reproche à ces barbares leur cruauté, dit Coréal, quand on leur fait sentir que rien ne les rapproche plus des bêtes féroces, que de se manger les uns les autres, ils baissent les yeux, & paroissent être honteux. Mais de tels hommes ne sont point susceptibles de honte: aussi n'est-ce ni par les reproches, ni par les exhortations qu'on peut les corriger. Il faut les intimider par des menaces, & les faire jurer qu'ils ne goûteront plus de chair humaine, comme firent les François avec les Atac-apas qui avoient dévoré Mr. de Charleville; & on dit, que ces Sauvages ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus sacrifier des enfants à leur *Saturne* ou plutôt à leur *Moluk*, s'abandonnerent de rechef, malgré la foi des Traités, à cette épouvantable superstition. C'est là un fait qu'on ne croiroit pas s'il n'étoit attesté par des Historiens, qui n'ont pu avoir aucun motif pour nous en imposer. Le Sénat & les *Sophetim* de Carthage avoient promis à Gélon, en signant la paix avec lui, qu'ils feroient cesser l'immolation des victimes humaines; mais longtemps après, Darius leur envoya encore une Ambassade pour insister sur l'abolition de ce même sacrifice, qui avoit, par conséquent, subsisté malgré la promesse faite à Gélon. Mr. Fourmont prétend, dans ses *Réflexions Critiques sur les Anciens Peuples*, que l'Empereur Persan, qui fit cette démarche auprès des Carthaginois, étoit Darius fils d'Hystaspe; mais

il

il eſt queſtion de Darius Nothus, qu'il ne faut point fruſtrer des éloges que mérite la plus belle action qu'il ait faite en ſa vie.

On a dit que les Anglois devroient imiter de tels exemples, dans le premier Traité de Paix qu'ils feront avec les Eſpagnols, en demandant l'extinction des *Auto da fé.* Mais comme il y a des peuples aſſez malheureux pour compter leurs ſuperſtititions au nombre de leurs richeſſes, je doute beaucoup qu'un Traité de Paix fût en état de faire ceſſer les *Auto da fé*: on continueroit toujours à brûler des hommes devant un Crucifix ſur la Place-Major de Madrid, ou ſur le Marché de Goa, comme les Carthaginois continuerent à brûler des enfants devant la Statue de *Molok.*

Il y a aujourd'hui moins d'Anthropophages au nouveau Monde que bien des perſonnes ſe l'imaginent: on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas ſouvent, & ſur les bords de l'Yupura, où au rapport de Mr. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entiéres qui mangeoient leurs priſonniers. (*) Il eſt vrai auſſi que les Gallibis & quelques familles Caraïbes, expulſées par les Eſpagnols de leurs Isles natales, & réfugiées à la côte du Continent entre l'Orenoque & le fleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps haché & dévoré quelques Miſſionnaires, qu'elles re-

(*) *Voyage de la Riviere des Amazones. Edition de Paris 1745. page 84 & 97.*

gardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une averſion ſinguliere à aſſiſter au ſermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de ſimplicité de la découverte de l'Amérique, & de la ſituation où l'on ſurprit ſes habitants abrutis, ſont entrés dans les plus grands détails ſur la diverſité de goûts qui régnoit parmi les Anthropophages; on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun obſervateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en ſoit, ces anciens Auteurs aſſurent que les Cannibales, & les peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants deſtinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il eſt avéré que la caſtration ſur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européens, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeind comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La caſtration y avoit donc été imaginée, ainſi que dans notre Continent, plutôt par l'eſprit ſombre & inquiet de la jalouſie, que par le prétendu raffinement des Anthropophages.

On aſſure que les Sauvages, qui étoient dans l'uſage de manger leurs priſonniers, les régaloient pendant trois ſemaines; afin de les engraiſſer, & on ajoute qu'ils s'engraiſſoient. Ces faits ſont étonnants: ils ſont même incroyables, & cependant les Auteurs, qui les atteſtent, paroiſſent avoir eu moins d'avidité pour les fables que le Pere Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglois & des François extrêmement mauvaiſe,

parcequ'elle étoit naturellement ſalée, (*) ajoute enſuite dans ſon hiſtoire du Paraguai, que les nouveaux Chrétiens de cette province voulurent un jour maſſacrer le Pere Ruitz, dans l'eſpérance de faire un excellent repas de ſa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parceque les Jéſuites étoient malheureuſement les ſeuls au Paraguai, qui fiſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent; non que nous doutions un inſtant, que les Indiens n'ayent eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alléguent Charlevoix & Muratori, qui prétend que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*: comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce

(*) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en aſſurant que les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale ſe plaiſoient beaucoup, de ſon temps, à manger des Européens. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun endroit de la terre habitée: comment ſeroit-il poſſible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité euſſent pu dégrader juſqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raiſonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir juſqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, ſuperſtitieux, traîtres, meurtriers, parricides, deſpotes, eſclaves . . . .

qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire préféroient les bras, les mollets des jambes & les carnosités des cuisses: (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) soit qu'ils les réservassent pour quelqu'autre usage, soit que leur chair leur parût être dégoutante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, ausquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle: le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, ausquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

(*) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Giages* ou *Jagas*, peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement: on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres, ou des Relations de l'Afrique.

Les Américains Anthropophages paroiſſoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertiſſements & à la danſe, que ceux qui étoient purement frugivores ou rhiſophages: ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes, exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient ſans retenue: les parties captieuſes de ces boiſſons dérangeoient leurs cerveaux, & faiſoient reſſembler leurs aſſemblées & leurs feſtins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, ſe ſont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau de vie, elles ſe réjouïſſent auſſi davantage & même immodérément. Il eſt preſqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on diſe dans l'hiſtoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abuſent des liqueurs ſpiritueuſes, que des empoiſonneurs d'Europe leur vendent: ce miracle n'a pas ſuffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bû que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des Isles ſont les ſeuls qui ayent retenu leur caractere ſombre & leur air chagrin & rêveur: on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtiſſoient leurs captifs, & dépeuploient l'Isle de Porto-rico.

On trouve, dans pluſieurs Relations, de longs détails ſur les cérémonies qui s'obſervent ou qui s'obſervoient anciennement parmi les Américains, lorsqu'il étoit question de manger un homme. Je ſoupçonne l'imagination des Voyageurs d'avoir beaucoup travaillé ſur ce ſujet:

auſſi n'y a-t-il qu'une ſeule circonſtance dont ils conviennent tous: c'eſt que les priſonniers conſervent jusqu'à la mort une contenance étonnante, chantent, & ſouhaitent en chantant à leurs bourreaux d'être mangés à leur tour par leurs ennemis ou par les amis de leurs ennemis. Après tout ce qui a été dit de ce mépris ſtupide de la vie, qui caractériſe les Indiens occidentaux, il ne faut pas être ſurpris de ce que ces malheureux paroiſſent ſi tranquiles à l'aſpect de la table où leurs membres vont être ſervis. D'un autre côté la diverſité des langues mutuellement incompréhenſibles, que parlent ſouvent deux nations Américaines qui ſont en guerre, fait que la commiſération, qui doit ſurtout être émue par la parole, ne s'y laiſſe pas émouvoir. Ceux, qui ne peuvent ſe faire comprendre de leurs vainqueurs, déſeſpérent de les fléchir, & ce déſepoir communique à leur ame une force qui reſſemble au courage.

Pour completter ce qui reſte encore à dire ſur les Anthropophages, nous examinerons en peu de mots, ſi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme pluſieurs écrivains du ſeiziéme ſiécle l'ont ſoutenu. J'avoue que ce paradoxe ou cette hypotheſe n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les ſavants, ſi l'illuſtre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainſi dire, l'honneur de l'appuyer: il ſe fondoit ſur la malignité des humeurs, & du ſang humain, avec lequel des ſcélérats de l'Afrique compoſent un poiſon redoutable: cette malignité peut être pouſſée ſi loin par la fermentation, qu'il en réſulte un véſicatoire ou un

caustique si actif, qu'il ulcere & brûle les parties extérieures sur lesquelles on l'applique; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans sa *Mécanique des Venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un autre côté, la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme, (*) & qui surpasse de beaucoup celle qu'on recueille dans le sang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, sujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le sel n'abonde dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprégner ses aliments: si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui se nourrissent de choses parfaitement insipides & qui ne sont trempées dans aucune espece de saumure, on auroit, sans doute, obtenu une moindre portion de sel animal. Ainsi cette observation est sans justesse relativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus Vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit sa vraie source dans l'Anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous est resté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *Mes Caprices Médici-*

(*) Il réside dans le sang humain un sel volatile sec, qui se ramifie contre les bords du vase qu'on emploie à l'Analyse; & qui fait, à peu près, la cinquantiéme partie du sang: le sel fixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à peu près la quatre-vingtiéme partie de la masse. Outre ces substances salines, il existe encore dans le sang une assez grande quantité de fer obéissant à l'aiman. Cette matiere ferrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang, dans d'autres elle est infiniment moindre.

naux; dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Françoises qui dévastoient la malheureuse Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes especes d'aliments, qui occasionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûterent. Fioravanti, pour donner un ton de vrai-semblance à ce conte, qui en est absolument destitué, ajoute qu'il a fait des expériences sur des cochons, sur des éperviers & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres cochons, d'autres chiens & d'autres éperviers; & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de pustules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne différe point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puisque le mal Vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'histoire: il raconte que des marchands de vivres, ayant fait saler & encaquer de la chair humaine sur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françoises persécutées par la disette au blocus de Naples: cette salaison les infecta, ajoute-t-il, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peste tire son origine de l'abus de manger des hommes. (*)

(*) *Sylva Sylvarum Cent. 1. Edit. in fol. Lipsiæ.*

Mr. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers ſon ſentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'Isle de St. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion Vénérienne ſévifſoit plus qu'ailleurs: ce qui ruïne abſolument cette hypotheſe, puiſqu'en ce ſens le ſiége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans lee Isles Caraïbes, & non dans les Antilles.

Mr. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomenes de la nutrition des animaux avec la ſubſtance des individus de leur eſpece reſpective, a eu la conſtance de repaître, pendant ſix mois, un chien avec de la chair canine, ſans que la ſanté de cet animal ſe ſoit altérée, ſans qu'il ait eſſuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des ſymptomes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'une circonſtance importante a mis une différence ſenſible dans le cours de ces expériences, & a par conſéquent offert des réſultats contradictoires aux yeux des obſervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & ſi Mr. Aſtruc les a employées ſanglantes & ſaines, il eſt ſûr que les accidents qui s'en ſont ſuivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou

(*) Monconis rapporte, dans ſes Voyages, qu'un fameux Médecin de ſon temps, ayant répeté les expériences de Fioravanti, avoit obſervé les mêmes phénomenes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les obſervateurs.

d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin François paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthropophages dans leur espece, ne souffrent rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainsi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une espece de mentâgre, a été plus hardi encore que Fioravanti; il ne cite aucune expérience, vraie ou fausse, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus, que les Parisiens mangerent pendant la Ligue, pour désobéir jusqu'à l'extrémité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'eût fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses: si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le *Digesteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai

moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des Isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Bresil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchèz, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé: quoi de plus naturel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi? L'idée qu'a ce Sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée: qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire régulièrement de ses principes; mais il y a loin encore delà, à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de *l'Histoire Universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vrai-semblable. Je ne disconviens pas au reste, qu'Améric Vespuce ne rapporte qu'étant entré dans quelques cabanes de Bresiliens, il y trouva des cadavres humains, dépecés, boucanés, suspendus aux solives du toit, & il soupçonna

même qu'on les avoit ſalés. D'où on peut conclure que ces Barbares s'étoient emparés, en une ſeule campagne, d'un grand nombre de priſonniers, dont ils conſervoient les dépouilles pour les manger pendant ces jours de fête, lorsqu'ils célébrent par d'horribles chanſons la mémoire de leurs ancêtres morts à la guerre: on dit qu'alors leur fureur ſe ranime & qu'ils maudiſſent encore des ennemis qu'ils ont tués depuis ſix mois, & dont ils ont fumé les chairs ſur un gril.

Comme pluſieurs Médecins du ſeiziéme ſiécle ne connoiſſoient point, ou preſque point, la ſource originelle du mal Vénérien, ils s'abandonnerent inconſidérément à une foule de conjectures ſur les cauſes qui avoient infecté l'armée Françoiſe, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peſte ſi meurtriere qu'elle faiſoit craindre la mortalité du genre humain en Europe: ces conjectures ne ſont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité ſur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on ſe faiſoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Céſalpin, les Eſpagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Véſuve, ayant mélé de la ſanie de lépreux dans du vin grec, livrerent à deſſein ce poſte aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoientpleines. La force du venin engendra dans leurs inteſtins cette contagion qu'on a nommée enſuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juſte titre, s'étonner que Céſalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'eſt pas moins ſurpris que Fallope ſoutienne que les

Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'ils firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus Vénérien dans ses périodes successifs ? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderigue Dias de Isla, Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans son ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal Vénérien se

(*) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Astruc. „In Hispaniâ morbus ille visus est anno 1493, Barcionæ, „quæ primum infecta, & sic deinceps Europa cum reliquo Or- „be universo, cujus partes hodie innotuerunt. Originem „traxit in insulâ Hispaniolâ, quod satis longâ, certâque expe- „rientiâ compertum fuit. Cum enim à Christophoro Colono „(sive Columbo) Thalassarchâ reperta & detecta esset, mili- „tibus cum incolis conversantibus, quod affectus contagiosus „esset, facile communicatus est, & quam citissimè in exercitu „grassabatur; cumque dolores ejusmodi nunquam ab illis „conspecti aut cogniti essent causam in maris labores & navi- „gationum molestias referebant, aliasque occasiones, ut cuique „probabile visum erat. Et cum eodem tempore, quo Colo- „nus Stolarchâ appulerat, Reges Catholici Barcionæ degerent, „quibus itineris rationem reddebat, nuperque ab eo reperta „denarrabat, mox tota urbs eodem morbo corripi cœpit latis- „simè se diffundente. . . . . Sed quia incognitus hactenus „valdeque formidabilis videbatur, jejunia, religiosæ devotiones „aliæ, & eleemosynæ institutæ sunt, ut Deus illos à morbo „tueretur. At sequente anno 1494, cum Rex Galliarum „Christianissimus Carolus, qui tum rerum potiebatur, ingen-

manifesta à Barcelone en 1493, & qu'il se répandit de là, comme une épidémie, sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de St. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Admiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes: elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vû ni éprouvé des symptomes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau Monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal Vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation: on ordonna des processions publiques, des jeûnes; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité: on pria avec ferveur, & on ne se guérit

---

„tem exercitum in Italiam duxisset, multi Hispanorum qui „hostes illorum erant ibidem hac lue infecti vivebant, adeo „ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen quis qualisve „morbus esset, aut quo nomine appellandus, credebant ex „ipso aëre regionis subortum. Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum:* Itali autem & Neapolitani, quibus nulla ejus hu„cusque notitia, *Gallicum* nominabant. Deinceps vero, pro„ut acciderat, quisque pro lubitu aliud nomen imponebat. „*Astruc de Morb. Venereis, Lib. I. Cap. IX.*

point. L'année ſuivante (1494) Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, pluſieurs régiments Eſpagnols, qu'on y envoya pour s'oppoſer à l'invaſion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françoiſes, qui ne ſachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuſerent le climat inſalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour ſignifier cette maladie dont ils ne connoiſſoient que les ravages, ſans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des François, appellerent cette même indiſpoſition le *mal François*. Enſuite chacun le nomma comme il jugea à propos, ſelon le pays d'où il le crut originaire.

Ce paſſage paroît prouver déciſivement que la maladie Vénérienne étoit dans ſon principe, & peu après ſa tranſplantation, extrêmement maligne, contagieuſe, & qu'elle ſe propageoit ſans contact immédiat, ſinon par celui de l'atmoſphere ambiente. Comment eût-il été poſſible autrement que trente à quarante perſonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (*) euſſent infecté tout d'un coup cette ville

(*) Chriſtophe Colomb ramena, à la vérité, de ſon premier voyage de l'Amérique, 82 perſonnes tant ſoldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut guéres plus de quarante perſonnes qui l'accompagnerent à Barcelone: le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

immenſe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore, qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le régne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il ſéviſſoit déja en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du Globe, ſi l'on en excepte les Terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les Médecins du quinziéme & du ſeiziéme ſiecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remédes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès : on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Egyptiennes & Moſaïques contre la lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui, quand la peſte arrive du Levant; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'Edit du Parlement de Paris, dont on a donné un extrait dans la premiere Partie de cet Ouvrage, doit nous convaincre qu'on conſulta à la fois la prudence des magiſtrats & l'art des médecins, qu'on preſſentit les ſuites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la poſtérité.

La vivacité des atomes peſtilentiels étoit telle dans ſon origine qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné: ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reſte c'eſt un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux ſiécles plutôt, & dans un temps où notre ancien Continent étoit déſolé par la lepre, & qu'il y avoit, ſelon Matthieu Paris, dix-neuf-mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies ſi analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeſte combinaiſon auroit pu porter ſes ravages à un degré qu'il eſt impoſſible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on obſerva, à l'arrivée de l'Eléphantiaſe Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les perſonnes de qualité avant que de deſcendre au petit peuple: ſi le mal d'Amérique n'a pas exactement ſuivi cette marche, en Europe, d'abord après ſa transplantation, au moins eſt-il certain qu'il attaqua la plûpart des princes contemporains, dont les médecins ont été aſſez indiſcrets pour publier les foibleſſes de leurs maîtres, afin de conſoler apparemment le reſte des hommes. L'Italien Braſſavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a adminiſtré le bois de Gayac au Pape Pie ſecond, & que Sa Sainteté en a été ſoulagée. Maître le Coq dit qu'il a adminiſtré des frictions au Roi François I. (*) Les médecins

(*) „Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre l'anus & „le ſcroton, cauſé par ſon incontinence, & qui l'avoit déja mis

de l'Empereur Charles-quint nous apprennent qu'ils avoient conſeillé à Sa Majeſté de quitter le bois de Gayac, pour ſe ſervir de la Squine Orientale, dont ce prince fit uſage jusqu'à ſa mort. Henri III. ne prit ni la Squine, ni le Gayac; mais les racines de la Bardane.

„en danger de mort à Compiegne, ſix ou ſept ans auparavant. *Daniel, Hiſtoire de France p. 434.*

Fin de la ſeconde Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.

Talis Hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effræna virûm.

VIRG.

Les Eskimaux habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les isles de la Baye de Hudson, très-avant vers le Pole. Ambulants & dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrain immense: si on les rassembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le Nord notre Globe est habité: recherchons si l'espece humaine peut résister au centre des Zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extrémités.

Aux plages les plus lointaines, aux isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs ayent abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, &

incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80iéme degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant douze mois, à cause de la densité de l'atmosphere.

Je sai qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons solaires, parcequ'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempérent les pays voisins: on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85iéme degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parceque les glaces sont plus rares dans la haute mer que sur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guéres douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole, Les expériences sont à cet égard trop décisives: les faits qu'on leur oppose, sont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe de l'extrémité de l'axe terrestre, est un feu imaginaire, qui n'existe que dans les hypotheses ausquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailles d'un volcan intarissable, & toujours allumé; ce qui est en Physique une absurdité.

Le traité de Mr. de Mairan ſur la formation des lumieres ſeptentrionales porte tous les caracteres d'une Théorie fondée, ſuivant laquelle il eſt manifeſte que ce ne ſont ni les exhalaiſons chaudes, ni les vapeurs ſulfureuſes élevées des Terres Polaires qui occaſionnent ces Aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les obſervateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phoſphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impreſſion ſur le corps du Thermométre le plus ſenſible. On voit ſouvent, dans le Grœnland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuſes & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet inſtant, reſte auſſi froid que ſi l'obſcurité eût continué de voiler tout le firmament. Ce phénomene, qui n'agit pas ſur le Thermométre, agit cependant ſur la Bouſſole où il occaſionne une legere variation, & cela même dans notre Zone tempérée. Que ſeroit-ce donc ſi on faiſoit des expériences dans l'Isle de Disko, ou à ſept ou huit degrez au-delà du Cercle Boréal? Je m'imagine que, ſi le froid n'étoit aſſez grand dans ces inſtants pour aſſujettir l'aiguille aimantée, l'Aurore polaire lui communiqueroit un trémouſſement fort ſenſible. D'où l'on peut conclure, que cette lumiere, qui eſt fort élevée au-deſſus de la région ordinaire des météores, a cependant une influence conſidérable ſur notre atmoſphere.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord ſoient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmoſphere éprouve, aux deux extrémités

de l'axe, par la rotation du Globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques feroient conftantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on fait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, fans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver fi Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. Au refte il ne faut point croire qu'avant l'an 1716, on n'ait apperçu de temps en temps des Aurores boréales, très-fenfibles: on en a apperçu depuis que le monde exifte; mais la plus célébre dont il foit parlé dans l'Hiftoire, avant cette époque dont il s'agit ici, eft celle de 1348, qui effraya toute l'Europe au-delà de ce qu'on peut fe l'imaginer: car on étoit bien éloigné alors de connoître les caufes de ce fpectacle, qu'offroit le ciel, & comme la Pefte noire fe manifefta à peu près au même temps dans nos climats, le concours de ce terrible événement avec ce météore inconnu, contribua beaucoup à infpirer au peuple des préjugés auffi abfurdes par rapport à ces clartés du Pole, que les préjugés dont il étoit déja imbu par rapport aux Cométes.

Il faut convenir qu'il eft difficile de favoir ce qui a pu occafionner une plus grande fréquence de ce phénomene dans le dix-huitiéme fiécle que dans les fiécles précédents, en fuppofant toujours que les anciens Aftronomes ont été auffi exacts à obferver, & à conferver leurs obfervations que les modernes, ce qui n'eft rien moins que prouvé. Quoiqu'il femble que ce foit dans les périhélies ou les moindres diftances

de la Terre au Soleil, que ces lumieres ſont les plus brillantes, Mr. Egede rapporte cependant, dans ſon Hiſtoire Naturelle du Grœnland, que c'eſt principalement vers les nouvelles lunes, que leur éclat eſt le plus grand. Il ſeroit très-néceſſaire de vérifier ce fait pour perfectionner la Théorie de Mr de Mairan. On omet ici la diſcuſſion du ſentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & auſtrales ſont de la même ſubſtance que les queues & les chevelures des Cométes: c'eſt ſubſtituer une difficulté à une autre difficulté, ſans avancer d'un point l'état de la queſtion, puiſqu'on connoît bien moins les queues des Cométes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandois, qui s'eſt élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaſte étendue de mer, ſans la moindre apparence de quelque baſe terreſtre qui ſupportât des montagnes brûlantes; mais ſans entrer ici dans la queſtion de l'applatiſſement du Globe, qui ne ſauroit être auſſi conſidérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, ſi l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conſéquences en déduira-t-on reſpectivement à la température de l'air? l'Islande poſſede un des plus terribles volcans qu'on connoiſſe: il eſt fort ſouvent en travail, & vomit d'immenſes tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Mont-Hécla, n'eſt pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Auſſi reſſent-on dans l'Islande, malgré la préſence de ce foyer, un

froid très-âpre, & le Thermométre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrez audessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux-cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre Planete est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80iéme degré de latitude; je n'ai point hasardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde. Mr. Bœrhaave & d'autres médecins de notre temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit de vin bien déflegmé se géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques, il n'y manque que la vérité.

(*) Mr. Bœrhaave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrez de plus du Thermométre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Nègres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Grœnlandois résistent: les Grœnlandois, transportés subitement dans la Zone Torride, seroient étouffés en débarquant, par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

Au 68iéme degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectifié, se gele réguliérement tous les ans; l'aiguille de la Boussole cesse de s'y diriger vers le Nord; & le mercure s'y fige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européens, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Grœnlandois, n'ayent des établissements encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de vin à l'air libre. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil sur l'état des colonies Danoises, telles qu'elles subsistoient au Grœnland en 1764, suivant un extraît des Regîtres de la Compagnie du commerce de Norvege. (*)

A Egedesminde, au 68iéme degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un assistant, & des matelots Danois.

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au 68iéme degré, 34 m. sont occupées par deux négociants en chef, deux aides, & un train de mousses. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysfiord, cette baye si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le Détroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes opposées de l'Amérique.

(*) Mr. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, une liste des colonies Danoises au Grœnland, dont toutes les latitudes sont fautives & tous les noms corrompus: nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Dannemark sur la fin de 1765.

A Jacobs-haven, au 69iéme degré, cantonnent en tout temps, deux assistants de la Compagnie du Grœnland, avec des matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre-cents tonnes d'huile: mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager faute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 69iéme degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le négociant Dalager: il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertisseur pour les Grœnlandois.

Enfin, la maison de pêche de Noogsoak, au 71iéme degré, 6 m. est tenue par un marchand avec un train convenable, Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont aujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européens résistent, comme on le voit, dans toutes les positions indiquées, il est aisé de concevoir que les Naturels, ou les Indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on doit être surpris de ce qu'Ellis dit qu'il n'existe déja plus des hommes, en Amérique, sous le 67iéme degré de latitude N: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible

de s'en aſſurer; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au 73iéme degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & des ruines de cabanes.

Les Grœnlandois de l'Isle de Disko, qui ſe haſardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78iéme degré, qui s'étendent probablement juſqu'au point marqué vers le 80iéme; ſous lequel on peut encore vivre même en hiver, puiſque les Hollandois ont hiverné ſur une roche du Spitzberg en 1633, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage. Et on a encore vu de nos jours, quelques matelots, qui, après avoir fait naufrage à la pointe Orientale de cette même isle que les Ruſſes nomment Bolſchoy-Broun, s'y ſont réfugiés, & aucun vaiſſeau n'ayant paru dans ces parages pour les délivrer, ils y ont réſiſté pendant ſix ans & trois mois. Quoiqu'ils ayent infiniment ſouffert, il n'eſt cependant mort qu'un ſeul de ces malheureux, qui ont lutté ſi longtemps, dans cette glaciere, contre les Ours blancs, la brume & le froid (*).

(*) Voyez *Erzählung der Begebenheiten vier Ruſſiſcher Matroſen, die durch einen Sturm bis zur wüſten Jnſel Oſt-Spitzbergen verſchlagen worden.* Riga 1768.

Quelques perſonnes ont ſoupçonné à Pétersbourg que ces matelots n'avoient point été jettés ſur les côtes du Spitzberg, mais ſur celles de l'Isle aux Ours: cependant toutes leurs dépoſitions tendent à prouver qu'ils ont été entre le 77iéme & le 78iéme degré de lat. N.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80iéme degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Décembre ou plutôt dans celui de Janvier, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, (*) quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémisphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur espece, ainsi que la nôtre, foible & peu prolifique, la Nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes: elle y dépense peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables essains de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquefois la surface de l'Océan glacial, qu'elle employe ailleurs de puissance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette

(*) Ce n'est point précisément au solstice d'hiver, mais dix-sept à dix-huit jours après le solstice qu'on ressent le plus grand froid dans la Zone glaciale, & les observations semblent prouver que cela est aussi à peu près ainsi dans notre Zone.

obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a, tout autour du Globe, une égale portion de cet eſprit actif qui vivifie la matiere modifiée à l'infini, ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles, plus d'oiſeaux: là où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les hommes manquent: la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités, qui n'éprouvent pas un degré de froid exceſſif, ou une chaleur trop brûlante.

Dans le voiſinage des Poles, où l'atmoſphere & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſeve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la mer a reçu, par compenſation, ce qui manquoit à la terre: ſous d'épouvantables voutes de glaçons amoncelés, nagent des Baleines qui ſurpaſſent tout ce que le régne animal & le végétal enfantent ailleurs de plus giganteſque. Mr. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groſſe Baleine: ſi l'on ne s'attache qu'au volume & à la maſſe, cette comparaiſon peut avoir quelque juſteſſe; mais elle n'en aura plus, ſi l'on conſidere que les Cétacées ſont tous carnaciers, (*) & que le

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Walfiſch-aas* ou aliment de Baleine, n'eſt qu'une prodigieuſe quantité de petits

Nord-capre ne peut ſe raſſaſier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il reſpire, il en coûte la vie à une multitude ſurprenante d'êtres organiſés & ſenſibles. La reproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par-tout où cette engeance ſi énorme & ſi vorace vient ſe repaître. La végétation de mille ſapins ne coûte pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un eſpace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'Isle de Mayn, trois-cents-cinquante vaiſſeaux pêcheurs de différentes nations, accompagnés de dix-ſept-cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux-mille Baleines, ſans compter celles qui étant bleſſées à mort avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer ſur des côtes perdues. (*) L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigent tant de monſtres : Horrebow aſſure, dans ſa Relation de l'Islande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix-cents morues, beaucoup d'oiſeaux aquatiques, & une proviſion de harengs de pluſieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il ſoit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais oſé, dans une barque fragile ſe

---

inſectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une ſorte de glu, & qui flottent ſur la ſurface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent preſqu'autre choſe que ces inſectes, ſont des animaux auſſi véritablement carnaciers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis.

(*) *Cranz Hiſtorie von Grœnland. Tome I. pag. 144. Barby 1765.*

ſe montrer devant les Cétacées des mers du Nord, ſi l'inſtinct de ces machines flottantes n'étoit auſſi obtus, auſſi borné que leurs organes ſont groſſiérement conſtruits: on les détruit ſans les combattre; & la chaſſe d'un ſeul Lion eſt, ſans comparaiſon, plus dangereuſe dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines ſur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité ſinguliere à prendre de ſi gros poiſſons a tellement diminué leur nombre, que pluſieurs peuples maritimes ſe ſont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puiſque les produits de la capture n'égalent plus les fraix de l'équipement. La meilleure ſtation pour cette pêche étoit jadis entre le Grœnland, l'Isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77iéme juſqu'au 79iéme degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont cherché une autre retraite, & ſe ſont probablement plus rapprochées du pole, d'où on les verra revenir, quand elles ſe ſeront repeuplées & que le défaut de ſubſiſtance les contraindra une ſeconde fois à ſe répandre ſur un plus grand eſpace.

Je n'étendrai point davantage cette digreſſion ſur l'hiſtoire naturelle du Septentrion: on peut remonter à la ſource, & puiſer dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il eſt ſouvent fabuleux, quelquefois déraiſonnable, & de temps en temps auſſi enthouſiaſte que l'ont été Olaüs & Rudbek.

Il faut également ſe défier du Conſul Anderſon: ſa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'eſt repoſé indifféremment ſur des traditions vagues, des rap-

ports infideles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de ses écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur: meilleur naturaliste que lui, observateur plus passionné, il n'auroit rien laissé à désirer, s'il avoit moins flatté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Grœnland le moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde ouvrage: il peuple le Septentrion de Démons & d'Oyes sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Grœnlandois, les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires: c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudson, si au lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces contrées; & si muni de Thermométres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livrer au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en acquiérent pas plus d'autorité, parceque Charlevoix

eſt lui-même un Auteur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Grœnland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zélé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Cranz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Grœnland juſqu'en 1765 : le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes: le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Parmi les écrivains du ſeiziéme ſiécle, l'on ne peut compter que Blefkein & Forbisher: dans le ſiécle ſuivant, il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves: on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Grœnland; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſan-

tes sur les Eskimaux, si rarement visités par des voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. (*) On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne différent en rien des Grœnlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'instinct, les mœurs, & la figure sont parfaitement semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Grœnland, n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis: Anderson avoit répété la même opinion; de sorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Danemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Grœnlandois, entreprit, à la sollicitation de Mr. Hugh Pallifer Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale: il pénétra fort avant dans le Labrador; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux-cents Eskimaux, ausquels il parla Grœnlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiome national de leur pays: (**) char-

(*) *M. Wormius très-savant dans les antiquités du Nord, bien loin de rapporter l'origine des peuples de l'Amérique aux peuples du Grœnland, croit que les* Skrelingers *ou les Grœnlandois étoient venus de l'Amérique.* Relation du Grœnland pag. 275. La Peyrere, au lieu d'adopter ce sentiment vrai & raisonnable, a mieux aimé proposer ses visions qui ne sont pas raisonnables.

(**) En 1752 un Capitaine de navire Anglois avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Grœnlandois, & s'é-

més de voir un étranger ſi inſtruit, ils l'accablerent de careſſes, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne conſentirent à ſon départ qu'après lui avoir arraché une promeſſe ſolemnelle de revenir l'année d'enſuite: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations d'*Eskimaux* ou d'*Eskimantſik*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européens & tous les étrangers du titre de *Kablunet*, (*) ce qui revient à peu près à l'épithete de *Barbares*, dont on ſe ſert ſi indiſtinctement, & quelquefois à l'égard de ſes voiſins, parceque les hommes ſont exceſſifs en tout. J'ignore d'où on a pu former ce mot d'*Eskimaux*, qui, à ce qu'aſſure Charlevoix, ſignifie des *hommes qui vivent de chair crue;* mais quoique cette ſignification ſoit ridicule, & ce nom abſolument inconnu chez le peuple auquel on l'a donné, il eſt cependant conſacré depuis ſi longtemps dans les Relations, que ces Américains ne ſeront jamais appellés autrement, toutes les fois que l'Hiſtoire parlera d'eux; mais elle n'en parlera pas ſouvent.

Le voyageur Danois, qui avoit longtemps vécu chez les Grœnlandois, leur compara les Eskimaux,

---

toit apperçu que ces mots avoient exactement la même ſignification chez ces deux peuples; mais il n'avoit ſu tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz Hiſt. von Grœnland* T. I. pag. 337.

(*) Les Grœnlandois ſe nomment auſſi eux-mêmes *Innuit* & *Karalit*, ce qui ſignifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on recontre dans les anciennes Relations, ne ſont que des corruptions. *Egede Hiſtoire naturelle du Grœnland p. 9.*

ſans pouvoir démêler la moindre différence entre les uſages, les phyſionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il eſt ſuperflu de rechercher vers quelle époque les Américains ſe ſont jettés dans le Grœnland : ils avoient vrai-ſemblablement déja occupé cette partie de leur Continent avant l'an 700 de notre Ere, puiſque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitiéme ſiécle leurs premieres colonies au Grœnland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec leſquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles : ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiſer, & en voulant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois ayent primitivement peuplé le Grœnland, & que de là leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe Continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques Savants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai. On auroit dû faire attention que toutes les Chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens ſont étrangers au Grœnland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déja occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de

nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation: Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Grœnlandoiſes, ſans en excepter aucune, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits, que le langage des Eskimaux ſitués ſur le rivage Occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Grœnlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvege, & de la Samoyédie; ce qu'il eſt aiſé de vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Lappone, & une Grammaire Grœnlandoiſe, qui prouvent que ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs ſyntaxes. Et il ne reſte plus aucun doute à cet égard, depuis que le Pere Sajnovics a prouvé que la langue des Lappons eſt la même que celle que parlent les Hongrois. Comme ce Savant a dû faire à cette occaſion beaucoup de recherches ſur les idiomes des Septentrionaux, il a auſſi examiné l'idiome des Grœnlandois, ſans y découvrir le moindre rapport avec le Hongrois, ou ce qui eſt la même choſe avec le Lappon, ainſi qu'il le dit très-poſitivement dans ſon Mémoire

lû à l'Académie de Coppenhague au mois de Janvier 1770. (*)

On peut aisément se figurer qu'on a été très-étonné dans le Danemarck, en apprenant qu'un Astronome venu du fond de la Hongrie, pour observer le passage de *Vénus* sur le disque du Soleil, en Norvege, avoit démontré par d'invincibles arguments, que les Lappons & les Hongrois sont deux branches d'une même nation, & originaires d'un même pays, malgré la distance immense qui les sépare aujourd'hui, & malgré la différence extrême qu'il y a aujourd'hui entre leurs mœurs & leurs usages.

Quoique ces deux peuples descendent également des Huns, que les Historiens Chinois nomment communément *Hiong-Nou*, il est cependant difficile de savoir par quelle étrange combinaison d'événements quelques-uns de ces brigands ont été contraints de se réfugier dans la Lapponie: car il seroit absurde d'imaginer qu'ils ont été choisir pour leur demeure, une contrée mille fois plus stérile & plus affreuse que la contrée qu'ils avoient quittée: il faut qu'en voulant pénétrer dans le centre de l'Europe, ils ayent été arrêtés en chemin, & en partie défaits par des peuples plus heureux ou plus vaillants qu'eux; de sorte que les fuyards échappés à ce désastre, se seront vus

(*) *Diligenter prœterea perlustravi tum Grammaticam, tum Lexicon Grœnlandicum à Cl. D. Paulo Egede linguæ Grœnlandicæ Professore editum, vidique omnino idioma Ungaricum à Grœnlandico penitus esse diversum.*

Voyez son Mémoire intitulé: *Demonstratio idioma Ungarorum & Lapponum idem esse: pag. 81. in 4to. Hafniæ 1770.*

dans la néceſſité de ſe replier vers le Pole pour y trouver un aſyle.

Je ne ſaurois croire, comme le Pere Sajnovics ſemble l'inſinuer, que les Lappons viennent des Huns qui étoient ſous les ordres d'Attila: on connoît la route que tint ce Conquérant, qui ne s'approcha jamais aſſez du Nord pour que quelques déſerteurs de ſon armée ayent pu aller ſe cantonner dans les environs de Torneo. (*) Il y a donc bien plus d'apparence que les peuples de la Lapponie deſcendent de cette nombreuſe tribu de Huns, qui ſe fixa d'abord au-deſſus des ſources du Jaik (**) dans le pays des Baskirski vers le 54iéme degré de latitude Nord: chaſſée de ce canton par la diſette des fourrages, ou par d'autres Barbares renverſés les uns ſur les autres, elle ſe ſera diviſée en deux troupes, dont l'une a pris le chemin de la Hongrie, & dont l'autre s'eſt rapprochée des environs de Caſan, dans la vue de faire une irruption en Europe par la route de la Courlande, & il eſt croyable que c'eſt dans la Courlande ou dans la Livonie qu'elle aura été en partie détruite, & que delà les débris de ce peuple d'émigrants ſe feront retirés vers le lac de Ladoga, d'où ils ont pu s'introduire dans la Lapponie.

(*) Procope *de Bello Gothico lib. II.* rapporte qu'au cinquiéme ſiécle les Hérules paſſerent de la Hongrie en Suede; mais ce peuple ne parloit pas la langue des Huns. Ainſi il feroit ridicule de faire deſcendre les Lappons qui parlent la langue des Huns, de ces Hérules venus de la Hongrie.

(**) Voyez l'*Hiſtoire générale des Huns*, *des Mongols*, *&c.*

Il n'eſt pas abſolument étonnant que les Lappons, en conſervant l'idiome des Huns, n'ayent preſque rien conſervé des mœurs des Huns ; puiſque la nature du climat, & le défaut de pâturages les ont obligés de renoncer à la plus force de leurs inclinations, qui étoit d'aller toujours à cheval, & de boire le lait de jument aigri. D'un autre côté leur ardeur guerriere s'eſt tellement éteinte, qu'il n'eſt reſté que des Sauvages poltrons de ce peuple jadis ſi féroce, & qui a tellement fait trembler tout l'ancien Continent, que Mr. le Beau a ſoutenu que Dieu même le conduiſit par la main pour châtier les crimes de la Terre ; mais Dieu ne châtie point les crimes par des forfaits. Nous connoiſſons trop peu la Religion des Huns, malgré toutes les recherches de leur Hiſtorien, pour ſavoir s'il en reſte quelque veſtige dans la Lapponie, où un Savant du Danemarck croyoit encore voir en 1768, beaucoup de pratiques empruntées du Judaïſme : mais depuis que le Pere Sajnovics a publié ſon Mémoire, toutes ces chimeres ont diſparu comme les ténébres à l'approche de la lumiere.

Je termine ici cette digreſſion pour revenir à mon ſujet.

Je ne conçois pas comment on s'eſt figuré de ſi épouvantables difficultés à faire paſſer les Américains au Grœnland, qui eſt une partie de leur Continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir ſans le moindre obſtacle par la terre-ferme, en côtoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79iéme & le 80iéme degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée, comme on l'a cru ſi longtemps : auſſi les cartes les plus

récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Grœnland fait partie de la terre-ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique; puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre Continent: quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis longtemps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollum-lengri.

Outre le chemin par la terre-ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'isle de Disko, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux miles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus hardies, pour chasser les baleines & les chiens marins: les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée: les Russes voyagent de même tous les ans à la nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'appercoivent un jour que les Grœnlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pen-

dant l'été, & paſſent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui préſenta en 1577 à la Reine Eliſabeth, trois Eskimaux, un homme, une femme & un enfant: on les promena ſur de petits chevaux de Corſe, & ils ſervirent pendant quelques jours d'amuſement à la populace de Londres, toujours avide de ſpectacles inſenſés. La Reine les fit auſſi chaſſer aux Cignes ſur la Tamiſe; mais la mort les enleva bientôt, & on n'a jamais pu tirer d'eux d'autre éclairciſſement, ſinon que le pere de cette malheureuſe famille ſe nommoit *Calichoe*, la mere *Egnoge*, & l'enfant *Nutioc.* Mais tous ces noms ſont ſi corrompus, qu'on ne les prendroit point pour des noms Grœnlandois.

On a depuis expoſé pluſieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curioſité du public, dans quelques villes du Danemark & de la Hollande, où les vaiſſeaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gents, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens François enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons, qui obſédés & martyriſés par ces philoſophes, moururent de déſeſpoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à ſix ans, une fraude ſinguliere à quelques charlatans forains d'Amſterdam: ils traveſtirent en ſecret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graiſſe noirâtre, l'accoutumerent à avaler ſans

répugnance des gobelèts pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux de chiens marins & d'inteſtins de poiſſons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit ſon perſonnage avec un ſi grand ton d'ingénuité & de bêtiſe qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux ſont les plus petits des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetiſſée davantage par l'action du climat. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graiſſe, leur port eſt mal aſſuré; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organiſation a été gênée, dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terreſtres. L'homme néanmoins réſiſte plus avant vers le Pole que les chênes & les ſapins, puiſqu'au-delà du ſoixante-huitiéme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buiſſons; pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois-cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont, ſans exception, le teint olivâtre: la Peyrere aſſure qu'on en trouve d'auſſi noirs que des Nègres Sénégalois, & il cite Forbisher pour ſon garant; (*) mais c'eſt une pure

(*) Dans la traduction Latine que nous avons du Voyage de Forbisher, ſous le titre *de Martini Forbiſſeri Angli Navigatione*, il n'eſt point dit que ce Navigateur vit, dans les Terres Polaires, des hommes noirs comme des Ethiopiens: on y aſſure ſeulement qu'il rencontra des Sauvages baſanés, *colore adusto*. Ce ſont là les termes du Traducteur, pag. 30. & ces termes ne ſont point outrés.

fiction; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition: le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir: la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues: les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une legere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huileux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance; & ce symptome ou ce phénomene de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint, terni par la mal-propreté, & par la violence d'une atmosphere fort condensée. Leur sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parcequ'il suinte, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles: aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres lêchent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Grœnlandois & des Eskimaux, est très-différente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Nègres; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu

cellulaire, il en résulte une sorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson sont, au rapport de Pontoppidan, assez sujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces Barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang: ils échauffent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européens s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée: aussi ne font-ils jamais de feu dans leurs habitations en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du Globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient point s'ils vouloient les employer, la mer chariant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné, (*) des monceaux d'algue, de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pour-

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Grœnland, ont longtemps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Physiciens, qui faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres Polaires, & sur les classes botaniques ausquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Parmi ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune, d'osier & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Grœnland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de méleses, de cedres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

roient nourrir le feu; mais ils ſe contentent d'entretenir dans leurs caſes une lampe allumée, au-deſſus de laquelle ils ſuſpendent un chaudron de Smectide, ou de pierre ollaire, deſtiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibier & du poiſſon entiérement crue que quand ils ſont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creuſent pas ſous terre, comme on l'a répété tant de fois: ils bâtiſſent avec de gros cailloux, à rèz du ſol, où il leur ſeroit impoſſible de pratiquer des caves ou des tanieres; parceque la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif; le plus fort dégel n'effleure, pour ainſi dire, que la ſuperficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte ſubite des neiges les ſubmergeroit, s'ils avoient l'imprudence de ſe loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des ſouterrains. En été ils vivent ſous des tentes.

Quant à la maniere uſitée chez les Eskimaux & les Grœnlandois pour faire du feu, elle eſt parfaitement la même que celle dont ſe ſervent tous les Sauvages de l'Amérique jusque dans les dernieres habitations de la Terre *del Fuego*: ils frottent deux pieces de bois l'une contre l'autre avec tant de force & ſi longtemps qu'elles s'allument ou s'enflamment.

Je ſuis fort éloigné de croire avec pluſieurs Auteurs qu'on eſt redevable de ce procédé au vent, qui en ſecouant, dans une forêt, deux branches croiſées, les a embraſées. (*) Il paroît plutôt que cette mé-

(*) Si ces accidents étoient auſſi poſſibles qu'on ſe l'imagine, il n'y a pas de forêt au monde qu'on pourroit préſerver

thode eſt un effet de l'inſtinct, ou de ce qu'on pourroit nommer l'induſtrie innée de l'homme; puiſqu'elle a été univerſelle dans tout le Monde avant la découverte du fer. C'eſt là un fait qu'on peut prouver par le témoignage de l'Hiſtoire; tandis qu'il n'y a rien de moins prouvé que les contes abſurdes que l'on nous fait de quelques peuples, qui, à l'arrivée des Européens, ne connoiſſoient pas, à ce qu'on aſſure, l'uſage du feu, comme les habitants des Marianes, des Philippines, de *los Jordenas*, les Amikouanes, &c. Les voyageurs, qui ont debité de telles fables depuis Hannon juſqu'au Pere le Gobien, n'étoient pas mieux inſtruits que le Capitaine Atkins, qui dit avoir communiqué ſous le ſoixante-dixiéme degré de latitude Nord, avec des Sauvages, qui ignoroient, ſelon lui, le moyen de faire du feu. Nous ſavons certainement qu'il n'y a rien de plus faux que cette aſſertion. Et voici ce qui a trompé le Capitaine Atkins: il a trouvé que les Sauvages, qui habitent ſous le 70iéme degré, n'ont ni cheminées, ni foyers dans leurs cabanes: le pays lui a paru être dépourvu de matieres combuſtibles. De tout cela il a conclu que l'uſage du feu leur étoit inconnu, ſans ſoupçonner qu'ils font cuire leurs viandes ſur des lampes remplies de mouſſe & d'huile de baleine. Ils deſſéchent exactement quel-

de l'incendie: un arbre iſolé même s'embraſeroit. On ne fait pas attention que pour exciter le feu dans le bois, par le moyen du frottement, il faut que ce frottement ſoit continuel, ſans relâche, & toujours dirigé dans le même ſens, & voilà pourquoi le vent, qui ſoufle par repriſe, n'allume pas les arbres. Je laiſſe donc à juger s'il eſt vrai comme on le dit, que c'eſt le vent qui a enſeigné aux hommes à faire du feu.

ques morceaux de bois flotté que la mer jette ſur leurs côtes, & en frottant ces morceaux ils font du feu pour allumer leurs lampes toutes les fois qu'ils le jugent à propos. Dans les endroits où la mer ne charrie point de bois, & où il n'en croît abſolument pas, comme dans le Falkland & quelques-unes des isles nouvelles, marquées dans la carte de Fréſier, il eſt impoſſible de faire du feu ſans l'acier & les pyrites: auſſi n'a-t-on pas trouvé des hommes dans ces isles, & on conçoit qu'elles ſont inhabitables pour des Sauvages, qui loin de transplanter des arbres, n'ont jamais transplanté un buiſſon.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, ſe diſtinguent par la petiteſſe de leurs pieds & de leurs mains, & la groſſeur énorme de leurs têtes: plus que hideux au jugement des Européens, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils ayent la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur mâchoire inférieure dépaſſe celle d'en-haut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gents un air de vieilleſſe: leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton: & quand, dans un âge avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent; mais l'âge le plus avancé auquel ils parviennent, eſt la ſoixantiéme année, & encore eſt-il rare de rencontrer parmi eux des vieillards qui ayent at-

teint ce terme. Pour peu que la chaleur vitale diminue, leur constitution ne peut plus résister à un climat si violent, & leur estomac ne peut plus digérer ces aliments si grossiers dont ils se nourrissent ordinairement.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, se tracent sur le visage, sur les mains, & sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, quelles peuvent allaiter, sans peine, au-dessus de l'épaule: cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à six ans, & toutes les fois que l'envie leur en prend, tirent fortement le sein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout: cette tension continuelle amollit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Grœnlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur soit propre: on l'observe aussi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint.

Oléarius rapporte qu'on visita une femme & une fille Grœnlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique, il

ſe trompe: l'Evêque Egede s'eſt aſſuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Grœnland. Au reſte il eſt certain qu'elles ſont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la Terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudſon, de la Samoyédie, & du Grœnland, dont les habitants ſubſiſtent principalement de la pêche, paroît réfuter le ſentiment de Mr. de Monteſquieu, qui avoit cru que les parties huileuſes du poiſſon ſont plus propres à fournir cette matiere incompréhenſible qui ſert à la génération, que toute autre eſpece d'aliment: ce ſeroit une de ces cauſes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui eſt au Japon & à la Chine, où l'on ne vit preſque que de poiſſon. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales ſont une exception à la regle commune, parceque le froid exceſſif met un obſtacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il eſt avéré qu'on conſomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poiſſon, il ſemble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'uſage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de cauſes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poiſſon qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cauſe principale ou unique. La longue paix dont jouïſſent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroiſſement de leur population; pendant que les miſérables guerres que ſe font ſans ceſſe les Souverains de l'Europe, y détruiſent l'eſpece dans des flots de ſang. D'un

autre côté il eſt très-certain, que tout ce qu'on a écrit juſqu'à préſent du nombre d'hommes que renferme l'Empire de la Chine en y comprenant la Tartarie, n'eſt pas fondé ſur des dénombrements fort exacts: mais ſi je prétendois ici diſcuter cette matiere, je m'éloignerois de la matiere que je traite. Quand on ſait que les différents calculs ſur la population de la ſeule ville de Pekin, varient entr'eux d'un million, on peut à peu près ſe former une idée de ce qu'il y a d'arbitraire dans ces calculs.

Mr. de la Condamine, qui a rédigé ſur les Mémoires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée en 1731 dans la forêt de Songi près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de ſe perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables avantures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes: elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe; armée d' un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gents du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa

la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire des coiffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi: on la baigna & elle devint blanche comme une Européenne, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune Sauvage (*) étoit née en France; comme l'on a toujours ſuppoſé que l'homme trouvé dans les forêts de Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de ſe tenir en équilibre ſur ſes pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécaniſme de notre articulation, que l'homme eſt un véritable bipede. Ce ſolitaire, rabaiſſé au niveau des quadrupedes, n'avoit conſervé qu'une foible étincelle de la raiſon, & de la puiſſance que nous exerçons ſur tous les animaux, parcequ'il n'y en a aucun qui ſoit auſſi ingénieuſement organiſé que nous: il ôtoit très-adroitement les appas des piéges aux loups, & ſavoit ſe garantir contre le jeu du reſſort.

(*) Cette jeune Sauvage, devenue enſuite *Madlle. le Blanc*, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite: on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la tête, qu'elle avoit reçue en ſe battant avec ſa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le haſard leur avoit fait trouver.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné: la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique: ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amsterdam, l'atmosphere est déja trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer longtemps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang: la conscience de leur foiblesse les rend lâches & farouches; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse: les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois: tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brulants de zéle & de piété; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leur canots, harponner les Baleines, en se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau de vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans

le centre du Grœnland leurs extravagances myſtiques, & les excès de leur imagination échauffée ; comme ſi la magie, à laquelle les nations Polaires ſont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, ſous prétexte d'aſſiſter au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemark ſes ſentiments plus abſurdes que dangereux. A la vue d'un Nègre & d'un Grœnlandois qu'on venoit de baptiſer dans la grande égliſe de Coppenhague, ſon enthouſiaſme parut redoubler : il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la converſion des Sauvages, en leur envoyant des Miſſionnaires de ſa ſecte naiſſante. Comme il eſt preſqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Siléſie, auroit pu ſe perſuader de bonne foi qu'il importoit au ſalut des Africains & des Lappons, de connoître les ſottiſes pieuſes qui lui avoient paſſé par l'eſprit depuis ſa ſortie du College, on a ſuppoſé que des vues de fortune, adroitement cachées ſous le voile du plus haut fanatiſme, avoient dirigé les entrepriſes de ce Novateur ſingulier : il commença apparemment, comme tant de chefs de ſectes, par être la dupe de ſa vanité & de ſon imagination ardente, & finit par ſe déſabuſer aux dépens d'autrui. Il ſe déſabuſa ſans doute, lorſqu'à force de prêcher le mépris des richeſſes, il vit neuf-cents-mille écus réunis dans la caiſſe commune de ſes adhérents, dont il s'étoit réſervé les clefs.

En 1733, des Catéchiſtes Zinzendorfiens partirent pour le Grœnland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'un dévot de Veniſe fit les fraix

de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du Monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Grœnland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiférés, dont la venue avoit occasionné une épidémie si épouvantable, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuié un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorziéme siécle. Je parlerai ailleurs plus au long de cette peste qu'on a nommée la *mort noire*, & qui parcourut tout l'ancien Continent, & peut-être aussi une grande partie de l'Amérique. Il suffit de dire ici que cette contagion étoit sortie des Provinces Méridionales de la Chine; de sorte que celui, qui a soutenu depuis peu qu'elle avoit été engendrée par du pain fait de seigle gâté, a soutenu une grande absurdité.

Ce ne fût qu'en 1758 que les Grœnlandois, s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace: ils firent d'abord de petits présents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie: ensuite ils publiérent

des *Lettres Edifiantes*, ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrez, & l'on dit que leurs deux établissements du Grœnland menacent ruïne. Ce qui doit surtout nous rendre fort suspect le récit de tant de conversions faites, dans la Zone Glaciale, par les Freres Evangéliques, c'est que les Missionnaires Danois, qui n'ont pu avoir aucun motif pour nous cacher leurs propres succès, avouent ingénuement, que depuis 1729 jusqu'en 1758, ils n'ont baptisé que vingt à trente Grœnlandois; de sorte qu'il s'est écoulé des années pendant lesquelles ils n'ont pu gagner un seul prosélyte, quoiqu'ils ayent prêché avec autant de vigueur & d'éloquence que les Zinzendorfiens.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déja pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européens; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir, il faut être en garde contre ces magnifiques systêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamais de son cœur cette notion primitive; mais si ce n'est que par une gradation de raisonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s' est élevé à cette hypothese sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis,

& qui ne raiſonnent pas. En général ce que l'on lit ſur la religion des peuples ambulants & diviſés par petits troupeaux, doit nous paroître ſuſpect; parceque l'on ne ſauroit affirmer poſitivement qu'on penſe dans une famille comme dans une autre, là où chaçun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eſkimaux & les Grœnlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions. Tout cela n'a point empêché Mr. Hoger d'écrire trois Diſſertations très-profondes *de Grœnlandorum Religione.* Dans ces Diſſertations on entrevoit à peu près les ſentiments de Mr. Hoger; mais on n'y trouve pas les ſentiments des Grœnlandois, qu'un autre Ecrivain de la même force, a accuſé d'être Athées: car quand on leur demande ce qui a produit le Ciel & la Terre, ils répondent, dit-il, qu'ils n'en ſavent rien. Donc ils ſont Athées.

C'eſt réellement un bonheur qu'on ait ſi ſouvent imputé l'Athéiſme à tant de perſonnes, à tant de nations qui n'y ont jamais penſé: par là il eſt arrivé que cette imputation horrible paſſe pour une calomnie ſans conſéquence, Ce qu'il y a de bien certain c'eſt que les Grœnlandois ont parmi eux des Jongleurs, qu'ils nomment *Angekots*, & qui reſſemblent aux *Sorciers* des Lappons, aux *Marabous* des Nègres, aux *Schames* des Tunguſes, & aux *Tadebes* ou aux *Kœdesnicks* des Samoyédes. On a donné ſans diſtinction le nom de Prêtre à tous ces perſonnages qui n'ont anciennement été que des Médecins, dont le crédit s'eſt accrû à meſure qu'ils ont accompagné les connoiſſances réelles qu'ils poſſédoient, de pluſieurs cérémonies vaines & ridicules pour calmer le Mauvais Principe, que les Grœnlandois appellent *Torngarſuk*, & auquel ils rapportent comme à une ſource commune la cauſe de toutes leurs maladies. Quand on a la réputation de ſavoir appaiſer ce Démon en donnant un remede à un homme qui a la fievre, on eſt dès-lors réputé Jongleur, ſans qu'il ſoit requis de faire la moindre preuve. Et il en eſt ainſi chez tous les peuples ſauvages de l'Amérique, où les Prêtres ne ſont effectivement que des Médecins ſuperſtitieux. Au lieu de raiſonner abſurdement ſur la Théologie de ces prétendus Prêtres, il eût bien mieux valu s'appliquer à recueillir les ſecrets qu'ils peuvent avoir pour guérir de certaines indiſpoſitions: mais les Miſſionnaires, qui ont cru voir en eux des rivaux, les ont diffamés par tant de calomnies & intimidés par tant de menaces, que ces malheureux ont mieux aimé ſe ſauver

dans les bois que de communiquer leurs connoissances à ceux qui les persécutoient.

Les *Angekots* du Grœnland ne me paroissent pas être aussi habiles dans la Médecine que les Alexis & les Autmons du Nord de l'Amérique: ils ont, à la vérité, la pratique de sucer les membres blessés, comme les Autmons & les Alexis; mais il croît si peu de plantes dans leur terre toujours glacée, qu'il n'est pas étonnant qu'ils n'ayent point fait des découvertes de quelque importance dans la Botanique usuelle. Quand on se donne la peine d'examiner ce qu'il peut y avoir de réel dans les prétendus enchantements dont on les accuse de se servir, on trouve qu'un de leurs principaux moyens est de prescrire un certain régime & de faire faire aux malades une longue diéte; ce qui peut être utile à des hommes tels que ces Sauvages, qui sont d'un tempérament extrêmement sanguin, & c'est cette abondance de sang qui occasionne la grande chaleur dont leur corps a besoin pour résister au plus froid, au plus terrible des climats: si pour les préserver de l'hémorragie du nez, à laquelle ils sont quelquefois sujets, on les saignoit copieusement, on les tueroit.

Il seroit à souhaiter que les voyageurs, qui se verront dans la suite à portée d'avoir quelque commerce avec les Jongleurs des Sauvages, les engageassent par de bons procédés, & sans leur parler de religion, à communiquer les recettes dont ils se servent: ce qui ne se trouvera point chez une peuplade, pourra se trouver chez une autre, puisqu'il est sûr qu'elles ont toutes en général des connoissances plus

ou moins étendues ſur les végétaux, dont les propriétés ſont, comme je l'ai dit, l'unique étude du Sauvage; tandis qu'en Europe les gents de la campagne, par la facilité qu'ils ont de recourir aux Médecins des villes, ont laiſſé perdre juſqu'aux traditions qui ont ſubſiſté parmi leurs ancêtres ſur les vertus de quelques ſimples.

Il reſte maintenant à examiner s'il eſt vrai que les habitants de la Zone glaciale ſont dans l'uſage d'offrir leurs femmes aux Etrangers. Mr. de Surgi a recuſé le témoignage de tous les voyageurs qui ſoutiennent que cette coutume a exiſté de temps immémorial; il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux, ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de Mr. . . . . . ., qui parcourut la Lapponie ſans que perſonne lui fît aucune politeſſe de cette nature; mais l'autorité de la Mothraye ne paroît pas ſuffiſante pour rejetter le rapport preſqu'unanime de plus de vingt Européens de conſidération qui ont dépaſſé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous ſe tromper ſur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces triſtes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudſon préſenterént, en 1747, leurs femmes aux Anglois, en faiſant toutes les démonſtrations poſſibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de ſéjour chez les Grœnlandois ont acquis le droit de décrire leurs

(*) *An account of voyage for the Diſcovery of a Noth-Weſt paſſage by Hudſons Streights, in the year 1746. and 1747.*

mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (*)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés, puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des Etrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils esperent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air; & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pout embellir leur postérité. Je ne disconviens pas au reste que ceux d'entre ces Sauvages ausquels on a fait embrasser la Religion des Suédois, des Danois ou des Russes, ne pensent peut-être aujourd'huy différemment de ce qu'ils pensoient, lorsqu'ils n'étoient gouvernés que par leurs propres idées & leurs coutumes nationales, & il est ici question de leurs coutumes nationales, & non de ce que leur ont enseigné les Popes Grecs ou les Missionnaires de Coppenhague. D'un autre côté, il ne faut point croire qu'ils ayent jamais fait cette civilité indistinctement à toutes sortes d'Etrangers: ils ont dû être persuadés d'avance qu'on n'étoit venu chez eux que dans des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité: les habitants de la

(*) *Histoire naturelle du Grœnland.* p. 108. *Coppenhague* 1763.

Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux enrôleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qu'ils eurent tant de peine à dépouiller de leurs habits de peau de rhenne, pour leur mettre l'uniforme, qu'on a dû renoncer au projet d'en former un corps de Milice; quoique, dans un extrême besoin de recrues, les Russes ne laissent point de prendre, en cette partie de la Lapponie qui leur appartient, les jeunes gents dont la taille est la plus élevée; mais on n'a jamais ouï dire qu'ils en ayent pu faire de bons soldats.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la nécessité les a rendus téméraires sur ce seul élément: rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement construits que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir: exactement fermés autour du rameur, ils surnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques, aidées par quelques autres un peu plus grandes, qu'ils massacrent les Chiens marins, & prennent tous ces poissons si gras & si huileux dont la chair leur est d'un usage indispensable: car c'est surtout cet aliment qui doit entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la Nature dans les régions les plus septentrionales, sont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huileuse qui empêche leur sang de se figer, & leurs muscles & leurs cartilages de se roidir: les arbres mê-

mes qui se plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart résineux; tels que les pins, les pesses, les sapins rouges & blancs, les genévriers, les melésses, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espece de lunettes qu'ils portent tout l'été sur les yeux: ce sont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alêne ou une arrête de poisson; de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumiere: cet instrument, qu'on attache derriere la tête avec un boyau du phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on se sert en Sibérie, pour empêcher l'éblouïssement occasionné par le reflet des rayons du soleil sur la neige, qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent cependant prévenir entiérement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid qui diminue la transpiration imperceptible, par la brume qui s'éleve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent se tenir les indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: tapis alors dans de chétives cabanes, si étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut se renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouillard infect, qui en passant continuellement par leurs poulmons, altere la masse de leur sang. Il est très-surprenant que les Grœnlandois, situés sous le 68iéme degré, ne se servent pas contre les affections scorbutiques du

Cochlearia, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: ils uſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Telephium* & de l'Angélique; mais ils témoignent, en tout temps, une répugnance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & deſſinés par des Voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & décrire que de ſemblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phyſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, ou plutôt de ces Sauvages des environs d'Archangel, dont on eſt redevable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui ayent de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Grœnland. (**) Cet admirable écrivain ignoroit que les Grœnlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place

(*) *Cranz Hiſt. von Grœnland, T. I. pag. 129.*

(**) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V. p. 262. Paris 1744.*

dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Missionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le visage, pour se garantir de la piquure des mousstiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, parmi les Américains à menton ras, des Sauvages qui ont de la barbe, ils sont sans doute originaires de la Norvege ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singuliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Grœnland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres historiques répandues sur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Brême, Lyscandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturlesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onziéme siécle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49iéme degré de latitude: ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland*, & le *Weinland*, (*) qu'on

(*) Mr. Mallet a parlé d'une maniere trop affirmative de ces prétendus pays, dans son *Introduction à l'Histoire du Danemarck*, & il a publié un écrit tout exprès pour prouver, que j'ai eu tort de dire, dans la premiere édition de ces *Recherches*,

prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador: si ces avanturiers laisserent des colonies dans ces

---

que son discours contenoit un anachronisme. Mais quand il seroit vrai que Mr. Mallet, n'eût point fait d'anachronisme, il ne s'ensuivroit nullement que le *Markland*, le *Helleland* & le *Weinland* existent ou ayent existé.

Il n'est pas raisonnable de vouloir nous persuader que le Labrador, la terre la plus hispide, la plus stérile, la plus froide de l'Amérique, a produit des vignobles d'où on tiroit d'excellents vins: cependant Adam de Brême dit en parlant du *Weinland: Quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum ferentes.* Il n'est point question, comme on voit dans ce passage, ni du Labrador, ni d'aucune côte de l'Amérique où avant l'arrivée des Européens on ignoroit jusqu'au secret de faire du vin.

L'Histoire nous apprend, à la vérité, que les peuples septentrionaux de notre Continent ont fait des expéditions, & entrepris des guerres pour se mettre en possession de pays à vignobles; mais il n'est pas croyable que les Norvégiens ayent été chercher des vignobles sur le *grand banc de Terre neuve*, où on n'a jamais été que pour chercher des morues. Quant au bruit qui s'étoit répandu, que Mr. Calm avoit pénétré jusqu'aux extrémités du Labrador, & parcouru toute cette immense solitude pour y retrouver le *Weinland*, on peut consulter le voyage même de ce Naturaliste, & on verra combien tout cela est faux.

Au reste les Norvégiens ont pu découvrir le Grœnland dans le huitiéme siécle, & naviguer encore dans l'onziéme siécle vers les côtes de l'Amérique. Cette proposition ne renferme un anachronisme, que quand on soutient qu'un même homme dirigea ces deux entreprises: car il faudroit pour cela que cet homme eût été âgé de deux-cents-cinquante ans. Mais quand on est âgé de deux-cents-cinquante ans, on ne va pas naviguer vers le Labrador.

Mr. Mallet veut que j'aye tort de fixer la découverte du Grœnland en 770; tandis que cette époque est fondée sur des monuments historiques, & adoptée par tous les bons Historiens, comme Pontanus. Mais l'existence d'*Eric le Roux* n'est fondée que sur des fables, & ce personnage est plus digne de paroître dans l'*Edda* des Islandois & dans la Mythologie du Nord, que dans l'Histoire du Nord. Mr. Mallet place la découverte du Grœnland en 992; tandis que, dans la Bulle de Grégoire IV. pour confirmer l'érection de Hambourg en Ar-

contrées, il eſt poſſible qu'il y exiſte encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parcequ'ils ſont d'extraction Européenne, & auſſi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Eſpagne.

Mr. de Buffon parle auſſi, dans ſon Traité de la *Variété de l'Eſpece Humaine*, d'un peuple qui doit ſe trouver au Nord du Labrador le long de la Baye de Hudſon, & dont tout le viſage eſt, dit-il, couvert de poils. J'ai fait à cet égard des recherches ſans pouvoir découvrir, dans les Voyageurs modernes, la moindre trace de ces hommes velus, qui différeroient infiniment des Eskimaux & des Grœnlandois: ils différeroient même beaucoup de ces Sauvages barbus qu'on croit être venus de la Norvege, & dont l' existence eſt, comme on l'a dit, très-douteuſe.

Je n'ignore pas que dans l'ancienne Relation des Hollandois, qui ont navigé vers cette isle qu'on ſuppoſe être le véritable Jeſo-Gazima, il eſt rapporté qu'ils y virent auſſi des Inſulaires dont la face étoit toute chargée de cheveux. Mais ce fait n'a jamais été vérifié; quoique Voſſius le fils l'ait admis comme vrai, dans les Commentaires ſur Mela, (*) où il parle

chévêché en 830 ou 835, il eſt déja parlé du Grœnland comme d'un pays connu depuis longtemps, & le Pape députe Saint-Anſchaire pour y faire prêcher la Foi Chrétienne. Ainſi Mr. Mallet doit prouver que cette Bulle n'a jamais éxiſté, ou convenir qu'il s'eſt gliſſé dans ſon diſcours un anachroniſme, ce qui ne rend ſon *Introduction à l'Hiſtoire du Danemarck* ni moins bonne, ni moins eſtimable. *Non ego paucis offendar maculis.*

(*) *Lib. III. cap. 9. pag. 405.*

Voſſius nomme ces *Goriles* d'Hannon, *Gorgides* pour en déduire d'autant mieux l'origine de la fable des *Gorgones*, & pour appuyer cette conjecture ſi peu fondée il s'eſt vu dans la

des *Goriles*, qu'il prenoit très-mal à propos pour des femmes velues; puisque c'étoient des Orang-Outangs femelles, & les femelles des Orang-Outangs sont effectivement velues. Je ne croi pas qu'on découvrira jamais en aucun endroit de la Terre, une nation qui ait la face couverte de poils: les Blafards du Darien, en qui on observe à peu près cette singularité, sont, comme on sait, des individus tellement altérés qu'on pourroit les nommer des monstres, ou les prendre pour des monstres.

Les Grœnlandois, qui errent autour du Stadthouk, rapportent unanimement qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-Est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe: si cela est vrai, ils ne tirent pas leur origine des Skralings ou des Indigenes du Grœnland; mais descendent d'une colonie Norvégienne, fondée, comme l'on croit, dans le huitiéme siécle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parcequ'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1348, ou par quelqu'autre fléau postérieur à celui-là. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage

---

nécessité de soutenir, que le *Periple* d'Hannon est un monument antérieur au siécle d'Homere; mais je doute qu'il y ait jamais eu trois Savants de cet avis.

eſt devenu impraticable aux moindres bâtiments; de ſorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Grœnland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades. Cet entaſſement de glaçons le long de toute une place fort étendue où l'on pouvoit anciennement toucher avec de gros navires, feroit croire que le froid a beaucoup augmenté ſous cette latitude, depuis trois ou quatre ſiécles, ſi ces ſortes d'événements ne dépendoient quelquefois du hazard, qui, en arrangeant dans un certain ſens de grandes pieces de glace flottante, les ſerre tellement les unes dans les autres contre les bords des golphes, qu'elles ne peuvent plus ſe détacher: hormis qu'il ne ſurvienne des dégels extraordinaires. Voilà pourquoi les Navigateurs ont, dans de certaines années, trouvé le canal de la Nouvelle Zemble entiérement bouché par les glaçons, & en d'autres années, ils l'ont trouvé débaclé. Et il en eſt à peu près ainſi du Way-gats ou de ce détroit qui ſépare la Zemble d'avec le Continent.

Nous terminerons cet article par une obſervation ſur les peuples ſeptentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrémité de la Zone tempérée en-deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuſe, la taille haute: ils ſont hardis, courageux, guerriers & inquiets: un penchant ſecret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croyent formé pour eux: on les a vus ſe déborder juſqu'en Afrique: toute l'Europe, & une gtande partie de l'Aſie ſont peuplées par leurs deſcendants. Il

n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire ſon origine du Nord, ou qui ne ſoit mêlée avec des races ſeptentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'eſpece humaine, & ces contrées d'où ſont ſortis ces grands eſſains d'hommes, on eſt ſurpris de les trouver déſertes: le Danemarck n'a que deux-millions d'habitants, la Suéde n'en a que deux-millions & demi: (*) l'Empire de Ruſſie, reſpectivement à ſon étendue, eſt une ſolitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le ſont de nos temps: la population y étoit-elle donc plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu de moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage? Non ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes, qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout à coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & dépeuplé pendant ſix à ſept générations: auſſi remarque-t-on

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suede, la Finlande & la Laponie Suédoiſe contiennent 228000 miles en quarré, à 60 miles ſur le degré: il dit que ce pays, eu égard, à cette ſurface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, ſi le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obſtacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming croit que malgré ces obſtacles, la Suéde pourroit pouſſer ſa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la poſſibilité à l'effet.

que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent-quarante ans, les Tartares ne se sont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers ; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population, épuisée par la derniere conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorénavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrieres insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence est également sensible, soit qu'on considere leurs figures, soit qu'on fasse le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronerie qu'à celle des Naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu-près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins ef-

froyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient ſur leur paſſage, ou les repouſſeroient ſans combattre; mais, heureuſement pour eux, un ſingulier amour de la patrie qu'eux ſeuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs déſirs équivaut à toutes les richeſſes que les autres nations poſſédent, ou qu'elles oſent ſouhaiter.

Tant que le climat reſtera le même à leur égard, on les verra perſévérer dans l'abrutiſſement & la barbarie: s'ils ſe réuniſſoient en ſociété, la faim les feroit périr; parceque l'agriculture qui nourrit les villes, eſt impraticable dans leurs ſolitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été ſi foible, depuis *la Peſte noire*, qu'elle l'eſt de nos jours, & leur nombre a conſtamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ſes ravages dans la Zone froide: leur commerce avec les Européens leur a porté un coup mortel, comme ſi c'étoit la deſtinée de tous les peuples ſauvages de s'éteindre, dès que des nations policées viennent ſe mêler & s'établir parmi eux.

On a déja dit qu'en 1730 l'on comptoit, ſur toute la côte occidentale du Grœnland, trente-mille Indigenes: en 1746 il n'en reſtoit plus que dix-neuf-mille, & à peine en compte-t-on encore maintenant ſept-mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui ſe ſont moins reſ-

ſentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu-près dans l'ancienne proportion, qui eſt de huit-cents perſonnes, ou de deux-cents familles, ſur une liſiere de côtes de cinquante lieues de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant preſque l'unique reſſource de ces barbares, la diſette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & ſe cabaner fort avant dans le Continent, où ils errent ſeulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monſtrueux poiſſons du Nord ſe mettent en mouvement, ils les ſuivent en canots, & en font de groſſes proviſions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent preſque tous les ans de demeure, & ſont toujours chez eux : ils voyagent en pêchant & en chaſſant, & rien ne leur coûte moins que de conſtruire une miſérable hutte partout où la mauvaiſe ſaiſon les ſurprend. Leur terre n'eſt à perſonne; le gibier & le poiſſon ſont à tous : ils ignorent ce que c'eſt que la propriété, & la ſervitude qui en émane ; & cet avantage vaut bien les melons, les piſtaches, les ſorbets & les pilaux dont ſe nourrit l'eſclave le plus titré de la Perſe & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

Les Savans de l'Europe ſe ſont longtemps amuſés avec les géants de l'Amérique : ils ont parlé hardi-

ment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes: on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siécles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails: aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages: les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désesperent: on est dans le cas d'un Botaniste qui pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvénients: en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit qu'il y est comme en

captivité; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite sommairement pour ménager son temps: si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déserte des Patagons*; (*) parceque c'est un pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européens n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vrai-semblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mélé de sable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages fossiles: toutes ces matieres hétérogenes, confusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapissent le sommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete: on n'y voit que des buissons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires: l'eau douce y manque presqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources; celle qu'on puise dans les fondrieres, est saumâtre & imprégnée de salpêtre qui s'attache au penchant

(*) Il y a des Auteurs qui donnent aujourd'hui le nom de *Patagonie* à toute la pointe australe du nouveau Continent, depuis le fleuve de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan. Mais il me paroît que c'est fort mal à propos qu'on a imaginé ce mot ridicule de *Patagonie*, pour désigner les Terres Magellaniques.

des Dunes ſous la forme de verglas, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique ſitué au centre de la Zone tempérée auſtrale, éprouve de longs hivers: la terre y eſt cachée alors ſous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux: les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir une race d'hommes giganteſque: d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déſerte, aſſurent qu'ils habitent ſur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein eſt, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le régne végétal plus riche: une troiſiéme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde depuis l'isle de Chiloë juſqu'au Cap Victoire: une quatriéme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de ſable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements inteſtins du globe y ont allumés.

Il eſt très-probable que les Sauvages de ces contrées ne conſtituent plus une nation originelle ou indigene; mais qu'ils ſe ſont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour ſe ſouſtraire à l'inſupportable joug des Eſpagnols, auront cherché un refuge dans les ſolitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mêlanges & ces émigrations

ont commencé vrai-ſemblablement vers la fin du dix-ſeptiéme ſiécle, car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude poſſible en 1670, n'y apperçurent encore qu'une ſeule & même eſpece d'hommes, exactement ſemblables par les linéaments de la phyſionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européens; & je ne ſai pourquoi un Géographe s'eſt tant étonné de ce que les Patagons n'étoient ni auſſi petits, ni auſſi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'eſt qu'ils n'eſſuyent point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organiſation des Eskimaux & des Grœnlandois. Du reſte, ils n'ont ni barbe ni poil ſur tout le corps: (*) leur chevelure, d'ailleurs très-noire, eſt beaucoup plus rude ſur le front qu'à l'occiput, qu'ils ont tous applati; cette difformité vient de la ſtructure groſſiere de leurs berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en courſe, emporte ſur ſes épaules; ce qui fait beaucoup ſouffrir la tête de l'enfant cahoté ſur une mauvaiſe planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien ſerrées: en parlant ils glouſſent & râlent du goſier; la voix des femmes eſt plus douce ou moins rauque: elles ont auſſi plus de corpulence, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans

(*) *Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud: pag. 106. Amſterdam 1722.*

de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus singulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tungufes, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si âpre, ni si rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures: les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaussons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misere de leur vie ambulante par des pays stériles, effraye l'imagination: ils ont très-souvent à combattre, comme tous les peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des huîtres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte: aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux que les Chiliens refugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à domter. Ces chevaux sont de race Européenne: transplantés au nouveau Monde, & lâchés

dans les forêts du côté de Buénos-Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupedes, une dégénération ſenſible, ſont devenus moins puiſſants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient ſe faire tranſporter ſur de pareilles montures, quoi qu'en diſe l'anonyme qui a rédigé le voyage du Commodor Byron.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les diſtingue du reſte des Indiens occidentaux. Malgré leur foibleſſe & leur lâcheté, ils s'irritent, ainſi que les animaux, contre quiconque les offenſe, & ſe laiſſent captiver par les careſſes & les procédés généreux: on les a trouvés féroces ou traitables, ſuivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Eſpagnols eſt la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge: quand ils ſe ſont vus en nombre contre quelques Européens égarés qui leur paroiſſoient être Eſpagnols, ils les ont aſſaillis à coups de traits: quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux, qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne ſont, diſent-ils, ni leurs freres, ni leurs ſemblables, & voilà pourquoi ils les mangent, ſelon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition paroiſſent un peu s'adoucir à meſure qu'on avance vers le quarante-ſeptiéme degré en tirant ſur Buénos-Ayrès, où ils ont maintenant la reſſource de ſe nourrir de chair de cheval, comme nous le rapporterons dans la ſuite: c'eſt

auſſi vers cette latitude que réſide leur chef ou leur *Pacha-Choui*, qui, en 1741, demanda à quelques Anglois du vaiſſeau le *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques priſonniers Eſpagnols le lui avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglois confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux mortels qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européens, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, auſquels l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces Barbares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais juſqu'à préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque Mr. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je croi bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à chaſſer, ou à pêcher de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques officiers. commandants le vaiſſeau le Wager.* p. 127, in 4to. Lyon 1756.

d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces avanturiers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préferent, comme tout le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent que ces Barbares craignent ſi fort les ſpectres, qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténebres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils ſont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne: les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compoſée de ſubſtances ſulfureuſes, ſalines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouïr: ils ne ſont pas les ſeuls, d'entre les Américains, chez qui l'on ait obſervé cette terreur panique: les eſprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plupart des Sauvages du nouveau Monde; parceque l'homme eſt peureux à proportion qu'il eſt ignorant & abruti: les Météores, les Eclipſes, les Cometes le conſternent, & les exhalaiſons lumineuſes qui paroiſſent pendant la nuit, ſont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet expoſé qui ſuffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, ſelon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'exiſtence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaiſſeau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, ſans fonction & ſans caractere,

avoit fait la courſe ſur ce navire, donna à ſon retour les plus grands détails ſur les prétendus Titans de ces contrées: il dit que ſon Général les nomma *Patagons*, parcequ'ayant chauſſé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds reſſembloieut à des pattes d'animaux: il dit que ce fut principalement au *Port St. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhauſſés de huit pieds. Une conſpiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet inſtant, de ſe ſaiſir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trouble, aprés avoir fait décapiter l'Aumônier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpar Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays: on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parcequ'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture: le ſecond vêcut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tüa. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zele de religion très-remarquable parmi des gents qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur Confeſſeur.

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué ſur le vaiſſeau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Isles Philippines. Arrivé au port St. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire Chef d'Eſcadre, comme il avoit fait des prêtres dans ſon Dioceſe: il fut très-juſtement châtié.

Tel eſt à peu-près en ſubſtance le rapport de Pigafetta; car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame; ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une flêche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'apporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monſtrueux expirés à ſon bord? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquelette? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains; puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, & conduit à St. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux fraix de Carjaval Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants; mais en revanche il eſſuïa des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers Rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui

ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa coûteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au port de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en Anglois, (*) nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du Globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les Crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces ter-

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the South-ſea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant deſcendu dans l'isle des Crabes en Amérique, y fut à l'inſtant environné par ces animaux; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dut ſuccomber. Ces monſtrueux cruſtacés, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres, & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

mes. „Le 22 de Juin 1578 nous eûmes, dit-il, „un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuërent un „de nos matelots, & un de nos officiers nommé Mr. „Gunner. Ces Sauvages ne ſont pas de ſi grande „taille que les Eſpagnols le diſent; il y a des Anglois „plus grands que le plus haut d'entr'eux: les Eſpa-„gnols ont ſans doute abuſé des termes dans leurs re-„lations, n'imaginant pas que nous viendrions ſi-tôt „ici pour les convaincre de menſonge."

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que cet officier retira de ſon voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Canellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'eſt une excellente épice, qui ſans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en poſſede toutes les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne ſe ſeroit évanouïe d'elle-même? Mais, tout au-contraire, un corſaire Eſpagnol nommé Sarmiento, qui croiſa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de ſon hiſtorien Argenſola, des Sauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une meſure ſi folle & ſi exceſſive: auſſi convient-on généralement qu'Argen-

(*) Quelques Botaniſtes définiſſent ce canellier *Perecly-menum arboreſcens, erectum, foliis laurienis, cortice acri, aromatico.* On tire de cet arbre *l'écorce ſans pareille* & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu d'uſage.

ſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir, entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du Sud: ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en Géographie; puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer Pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où il eſt rare qu'un vaiſſeau paſſe de nos jours. Cependant Philippe II. ne dépenſa pas moins de quatre-millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable: elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiécle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre-mille hommes d'embarquement: une tempête en noya trois-mille; les Anglois en enleverent cinq-cents: le reſte découragé arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade: les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point: la famine augmenta: les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe; mais les Patagons, qu'ils

avoient indignement traités à leur arrivée, saisirent cette occasion pour se venger; ils désirent les colons faméliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleigh, qui avoit fait de son côté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglois à fumer du tabac; au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr: s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleigh n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite: il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan: cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane secrétaire du Contre-amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port Désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de

long: il obſerva un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils ſont, dit-il, ſi vilains, ſi chétifs, ſi petits qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées ſans proportion à côté d'une nation coloſſale, abandonna le ſervice de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto da fé* pour ne pas favoriſer l'opinion adoptée ſur l'exiſtence des géants. Le ton emphatique, une paſſion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées, caractériſent tellement la relation de ce transfuge, qu'il eſt impoſſible qu'elle puiſſe faire impreſſion, même ſur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglois du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ſes propres fraix, l'équipement de trois navires, avec leſquels il cingla vers l'extrémité auſtrale de l'Amérique. Un ſeul de ſes bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des Barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Eſpagnol, s'attrouperent ſur le rivage, & aſſommerent ſept de ſes gents qui vouloient débarquer. Le reſte de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y eſſuya, retourna en Europe ſur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entrouvrir contre un rocher ſur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a compoſé lui-même une rela-

tion confuſe & traînante de ſes avantures & de ſes malheurs: il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y préſenta un nombre d'Américains de ſi grande taille, que pluſieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puiſqu'il n'eſt pas ſi difficile de décider ſi un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on eſt à portée de le meſurer. Pour prouver au reſte quel fond on peut faire ſur le témoignage de Hawkins, il ſuffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un ſyſtême fort ſingulier: il ſoutenoit qu'une colonie Angloiſe avoit, au douziéme ſiécle, peuplé tout le Continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puiſqu'ils deſcendoient en droite ligne d'*Owen-Guineth* Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, ſans qu'on ait jamais pû avoir de leurs nouvelles: donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques Savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Diſſertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui eſt un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la compoſition des langages Américains.

Les marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui ſe trouva ſur l'eſcadre je ne ſai comment, en publia un journal très-mal raiſonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tira ſur

le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement, derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vêcu quelques années à Amsterdam: la mere à laquelle on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sebald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a éte écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien: il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de graude stature, qui tuërent trois matelots débarqués: les Hollandois, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle Nassau; & pour trois de leurs matelots ils tuërent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils

n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit l'Auteur, ayant appris la langue Hollandoise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts de onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen*; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandois, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la Nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614. Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del-Fuego, un homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant; mais les Hollandois ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européen, emmaillotté dans des peaux de Pinguins: l'étonnement augmenta, lorsqu'on sortit le second squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Maye d'avoir eu une illusion optique, en

regardent les collines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes, le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux d'Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56iéme degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaisseau, qui publia le journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul géant sur les côtes Magellaniques; mais qu'en creusant vis-à-vis *l'isle du Roi*, on déterra quelques ossements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuëllement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de *l'isle du Roi*, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes ausquels il est plus facile de voyager au bout du Monde que de dire la vérité ; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans au-

paravant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux fur les plages Magellaniques; mais le pilote de fon fecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immenfe, fans nommer la côte où il les avoit rencontrés; omiffion qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a compofé le journal de cette flottille Efpagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une efcadre de onze vaiffeaux, deftinée à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de compofer l'hiftoire de cette expédition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence: on trouve dans fon ouvrage de très-grands détails fur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui font, dit-il, d'une complexion affez vigoureufe, & d'une taille qui égale celle des Européens.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglois ont examiné ce pays plutôt en Philofophes & en Naturaliftes qu'en Navigateurs, & ont poffédé à la fois l'art difficile de faire des obfervations intéreffantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient obfervés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de foin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau Continent, où ils entrerent en liaifon avec les Indigenes, qu'ils nous repréfentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les François, qui ont de tout temps laissé faire aux autres nations les fraix des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septiéme siécle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchêne-Gouin entrerent successivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699: les deux historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

„Ce sont, disent-ils, des Sauvages de taille or„dinaire, qui se peignent le visage de rouge & se bar„bouillent tout le corps. Quelque froid qu'il fasse, „ils sont toujours nuds à l'exception des épaules, qu'ils „couvrent de manteaux fourrés: ils vivent sans reli„gion, sans aucun souci, sans demeure assurée; leurs „cases consistent seulement en un demi-cercle de bran„chages, qu'ils plantent & entrelacent pour se mettre „à l'abri du vent. Ce sont là ces Patagons que quel„ques auteurs nous disent avoir dix pieds de haut, & „dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur faire „avaler des seaux de vin. Ils nous parurent fort „sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit pas six „pieds."

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'isle de Juan Fernandez un solitaire dont les avantures méritent sans doute que l'on en parle. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vêcu seul, pendant quatre ans & quatre mois, dans l'isle inhabitée de Fernandez,

où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ses instruments & ses livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre fut consumée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il couroit par les rochers avec une vîtesse incroyable.

La sollicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement, qu'il ne prononçoit plus que les dernieres syllabes des mots ; d'où l'on peut inférer que s'il n'eût eu des livres, ou si son exil eût duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien, le plus grand Philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'isle de Fernandez, en reviendroit abruti, muët, imbécille, & ne connoîtroit rien dans la Nature entiere. On peut assurer qu'il essuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi longtemps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions ; mais lorsque distrait

par les beſoins phyſiques, il ceſſa de réfléchir ſur ſon état, le poids de l'exiſtence l'accabla beaucoup moins. L'hiſtoire réelle de ce ſolitaire a fourni le ſujet du Roman de Robinſon Cruſoë, compoſé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond ſi riche une production plus achevée. Au reſte le défaut le plus eſſentiel de ce Roman, eſt de tromper à chaque inſtant le lecteur ſur les reſſources & les agréments qu'un homme délaiſſé dans un déſert ou une isle inhabitée, pourroit trouver dans ſa propre induſtrie. Selkirk, loin de bâtir une maiſon de campagne comme Robinſon, ne conſtruiſit pas même une hutte: il ne fit pas des vaſes de terre, il ne prépara pas la peau des bêtes pour en coudre des robes, il n'eut pas un paraſol, il n'eut pas une pirogue, il ne cultiva pas un champ, il ne cueillit point des fruits pour les ſécher ou pour en exprimer du vin: il ne penſa à rien de tout cela parcequ'il étoit trop abruti & trop aiguillonné par le beſoin pour penſer à autre choſe qu'au néceſſaire. Il eſt certain que celui qui ſe trouveroit dans un cas ſemblable, quand même il ſeroit pourvu de bons inſtruments & inſtruit dans les Mécaniques, n'en agiroit pas autrement que le ſolitaire Ecoſſois, qui n'avoit point fait un ſeul meuble, & Robinſon étoit très-riche en meubles. Voilà le défaut le plus eſſentiel de cet Ouvrage dont on a cru fort mal à propos que le fond étoit emprunté de Garcilaſſo de la Vega, qui rapporte auſſi les prétendues avantures d'un Eſpagnol nommé Serrans, & jetté, à ce qu'il dit, ſur une isle déſerte près de la Havane où il réſiſta pendant ſept ans; mais Garcilaſſo a mêlé dans ſon récit des faits ſi peu vrai-

ſemblables qu'il ſeroit impoſſible d'en compoſer un Roman qui eût de la vrai-ſemblance.

Mr. Fréſier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, ſur un vaiſſeau commandé par Duchéne-Battas: cinq ans après ſon retour en France il publia la relation de ce voyage. Il eſt le premier qui ait aſſuré, pour des raiſons que j'ignore, que les Patagons de la côte orientale de l'Amérique viennent de temps en temps ſe promener juſqu'à la côte occidentale, & qu'ils ſont très-bons amis avec une petite nation barbare, qui habite les environs du Chiloé. Mais on peut aiſément ſe figurer que Mr. Fréſier ne vit des géants ni à l'Eſt, ni à l'Oueſt du nouveau Continent: cependant deux matelots & un Noble Eſpagnol, nommé Don Pedre de Molina, qui ne ſavoit vrai-ſemblablement ni lire, ni écrire, lui atteſterent qu'on trouvoit, dans ce pays, des hommes hauts de neuf pieds, quoique perſonne ne les eût jamais meſurés. Il eſt étonnant que ce Voyageur ſe ſoit laiſſé perſuader par de tels témoins, qui ont voulu ſe joüer de ſa crédulité ou qui avoient été dupes de la leur; il eſt étonnant qu'il n'ait point réfléchi que, s'il y avoit des peuples monſtrueux au ſud de l'Amérique, leur exiſtence eût été démontrée depuis longtemps par les individus qu'on auroit ſaiſis vifs ou morts, rien n'étant plus aiſé que d'envoyer en Europe des ſquelettes de géants d'un pays qui en ſeroit rempli, & où des navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme réſolution d'égorger pour l'avancement de la Phyſique, le premier Patagon co-

loſſal qui viendroit à la portée du fuſil ou du canon.

Ce n'eſt qu'à la vue même de pluſieurs ſquelettes conſervés & entiers qu'on doit ſe décider, & non ſur des fragments poſtiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec leſquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les reſtes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliſte, qui prouva que c'étoient des débris d'un ſquelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un Charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant; il les examina & les reconnut pour les oſſements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inſpirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En 1741, le fameux chef d'Eſcadre George Anſon relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, ſans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire ſoupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monſtrueuſe. Son Eſcadre,

(*) En 1678, on envoya de Conſtantinople à Vienne un grand os, qu'on diſoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïſe maſſacra, ſelon une ancienne tradition orientale qui eſt fauſſe; quand on examina cette piece avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un ſquelette éléphantin que la main d'un ſculpteur avoit tant ſoit peu défiguré, afin de le maſquer. Le Charlatan poſſeſſeur de cette relique, qu'il diſoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre Sainte, en demandoit deux-mille ſequins; mais l'Empereur, aſſez raiſonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Conſtantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Hog.

en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échoüer contre une isle de la côte occidentale des Patagons: les Anglois, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillerent entr'eux; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités: le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bresil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où quatre de ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux: ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants; & cette décision me paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques, sans pouvoir nous donner le moindre éclaircissement sur l'intérieur du pays, que nous ne connoissons que par ces

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays; mais Mr. de Peiresc, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres Savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des Eléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs

Anglois abandonnés, comme on l'a dit, de leurs compagnons au-delà du Cap Blanc, d'où ils eurent occasion de faire de longues courses au cœur du Continent, à la suite des Patagons dont ils étoient esclaves.

Il conste par leur rapport, que cette partie de l'Amérique differe à plusieurs égards des Provinces du Nord: on n'y voit pas des lacs d'une étendue si considérable: de grands cantons sont dégarnis de bois: d'autres ne sont chargés que de buissons, de ronces & de mauvaises herbes, soit que la nature des eaux saumâtres qu'on y trouve en quantité, s'oppose à la propagation des forêts, soit que la terre y recele des dépôts de graviers & des substances pierreuses où les racines des grands arbres ne peuvent trouver de nourriture. Pour se former une idée de la dépopulation horrible de ces immenses contrées, il suffit de dire que les Anglois, dont nous parlons, y ont quelquefois marché cent lieues avant que d'arriver à un assemblage de neuf ou dix cabanes recouvertes de peaux: dans le village qu'on a nommé *la Capitale de la Patagonie*, & où résidoit le Grand Cacique on ne comptoit en 1741, que quatre-vingt personnes des deux sexes. (*) En été ces Barbares se rassemblent par troupes pour chasser les chevaux sauvages, qu'ils prennent avec des lacets ou des jarretieres, & ils vivent aujourd'hui presqu'uniquement de la chair de ces animaux, qu'ils mangent tantôt crue & tantôt grillée. D'où on peut inférer, qu'avant la découverte du nouveau Monde, & lorsque les chevaux n'y existoient pas encore, la dif-

(*) Voyez *le Voyage fait à la mer du Sud par quelques Officiers commandant le vaisseau le Wager, loco cit.*

ficulté de trouver la nourriture, au sein de cette épouvantable solitude, a dû être bien plus grande, encore cette ressource manque-t-elle à ceux qui errent au-delà du cinquantiéme degré de latitude Sud, & dont nous avons parlé au commencement de cette section. Parmi tous ces Hippophages de l'Amérique Méridionale il n'y en a point qui soient sujets à la *Plica*, comme cela devroit être suivant le systême de celui qui a prétendu, que cette maladie étoit engendrée par l'usage de se nourrir de chair de cheval, usage aboli depuis plusieurs siécles chez les Polonois, qui ont encore la *Plica* aujourd'hui.

Il reste maintenant à examiner le Voyage fait autour du Monde par les vaisseaux Anglois le *Dauphin* & le *Tamer*, en 1764 & 1765.

On s'étoit imaginé dans toute l'Europe, comme cela étoit naturel, que Mr. le Commodor Byron avoit écrit lui-même le Journal de ces deux navires qui ont été sous ses ordres; mais on sait aujourd'hui à n'en pas douter, que cette compilation a été faite & publiée par un écrivain, qui assure avoir eu de fortes raisons pour ne pas se nommer, & il s'en faut de beaucoup qu'il se trompe. Nous n'avons pu nous procurer cet Ouvrage de l'édition de Londres; mais nous avons vu la traduction Françoise & surtout la traduction Allemande qu'on sait être très-fidele & très-exacte, ce qui nous a déterminés à la suivre.

Voici en peu de mots à quoi se réduit la narration de l'anonyme, qui dit avoir rédigé le voyage de Byron.

Il rapporte que le vaisseau le *Dauphin*, faisant route dans le Détroit de Magellan le 22 de Décembre

1764, jetta l'ancre dans un endroit dont il n'indique exactement ni la longitude, ni la hauteur: dès que ce bâtiment eût ancré sur un fond de 14 brasses, Mr. Byron alla avec une partie de son équipage à terre pour rendre visite à des géants montés sur des chevaux nains, très-maigres & très-mal pansés. Ces énormes cavaliers descendirent de leurs montures, vinrent au devant du Commodor & de son escorte, & le reçurent avec une politesse à laquelle on ne s'attendoit point dans les plages Magellaniques: ce traitement affable fit revenir les Anglois de leur frayeur, & Mr. Byron s'empressa à distribüer avec beaucoup de générosité des rubans & des chapelets à ces géants si honnêtes & si bien morigénés. Leur hauteur moyenne, dit l'Anonyme, nous parut être de huit pieds: leur plus grande hauteur nous parut être de neuf pieds & davantage. *Mais*, ajoute-t-il, *nous ne prîmes pas la peine de les mesurer pour nous en assurer.* (*) Dans toutes les Relations de voyages je n'ai jamais rien lû qu'on puisse comparer à ce passage, qui a dû frapper les lecteurs les plus prévenus ou les moins attentifs. Comme on ne peut connoître la taille d'un géant qu'en le mesurant, il est contre le bon sens de déterminer sa hauteur par l'estime, sous prétexte qu'on n'a pas voulu se donner la peine de le mesurer, lorsqu'on étoit à portée de le faire sans aucune difficulté. Cet anonyme, qui est, comme on ne peut en douter, un ex-

(*) *Die mittelmässige länge kam uns von acht fuss, und die grösse von neun fuss und drüber, vor. Wir gaben uns nicht die mühe sie zu messen, um davon versichert zu seyn. John Byrons Reise um die Welt, pag. 34. Leipzig 1769.* Ce passage correspond à la page 78 de la traduction Françoise.

cellent observateur, voudroit bien nous faire accroire qu'il n'est pas le seul qui ait rencontré, dans ce malheureux coin du monde, des Américains de stature gigantesque; car Mr. Narborough, dit-il, en vit aussi à huit ou dix degrez au Nord du canal Magellanique; tandis que nous avons la Relation originale connue sous le titre de *The Voyage of Sir John Narborugh to the South-Sea.* Et voici les propres termes qu'on y trouve: *il y a beaucoup d'Indiens d'une taille fort haute; mais non pas gigantesque, autant que je puis en juger par ce qu'on m'en a dit.* Ainsi Mr. Narborough, loin d'avoir vu des géants, n'avoit pas même vu ces Indiens de grande taille, dont lui parlerent les Espagnols du Fort St. Jacques, qu'il nous dépeind lui-même comme des menteurs & des fourbes, qui enleverent quatre hommes de son équipage par la plus noire des trahisons.

Le Commodor Byron a fait le tour du Globe; mais il me paroît que l'Historien de son escadre, n'est comparable en rien au judicieux Walther, dont la plume a immortalisé le nom du Lord Anson. C'est réellement une fatalité pour les Grands Hommes & les Héros de rencontrer de temps en temps des auteurs qui se mêlent d'écrire leur histoire, sans avoir le sens commun.

L'éditeur du voyage de Byron a publié, dans son Discours Préliminaire, deux autres relations qui concernent aussi les Patagons: dans l'une il est dit, qu'ils sont hauts de dix pieds, & à la page 34 du corps de l'ouvrage ils n'ont plus que neuf pieds. Ces monstrueux mortels firent amitié au Lieutenant Cumins, & pour le flatter ils lui mirent doucement la main sur l'épaule, ce qui le fit souffrir au-delà de ce qu'on peut

se l'imaginer, & tout son corps, ajoute-t-il, trembla sous ce poids énorme. (*)

Ces contes de Gargantua furent débités à Londres en 1766, & le Docteur Maty si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter foi, & de divulguer ces fables dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans sa lettre adressée à Mr. de La Lande.

„L'existence des géants est donc confirmée: on „en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le terroir de „l'Amérique peut donc produire des colosses, & la „puissance génératrice n'y est point dans l'enfance."

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours: mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothese qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espece d'hommes gigantesque, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence? Si la vieille Nature ne produit, dans l'ancien Continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau Monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur

(*) Pag. XXX. du Discours préliminaire, lib. citat.

où dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espece humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomenes incontestablement faux.

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chênard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi: ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix charpentiers François mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de précaution. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Ma-

gellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne: s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui est à 307 degrez de longitude & à 53 degrez de latitude Sud, il y rencontra des habitants du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. (*)

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins sont dans cette dimension un objet de la derniere importance: un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse: un homme de quatre pieds & demi est déja remarquable par sa petitesse; six pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure sinon que les Patagons ne sont pas des géants? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes que d'autres. Mr. l'Abbé de la Caille dit avoir mesuré, au Cap de Bonne Espérance, un Hottentot haut de six pieds sept pouces & dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont visité les Terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, ou de simples avanturiers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de Philosophe ou de Naturaliste: de

(*) Cette Relation est tirée du *Journal des Savants 1767. Tome XXV. p. 33.*

quel poids peut-donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls Phyſiciens qui ayent côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la Terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement auſſi des géants; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la pédéraſtie comme moins périlleuſe; (*) mais Garcilaſſo & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'abſurde par l'abſurde, ſelon la méthode de leur ſiécle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, ſi célebre par ſes violences & ſes crimes, avoit, au rapport des Indiens, ſéjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brûlés*, & en Eſpagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le ſouphre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, dépoſent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuiſé. En 1543, Jean

---

(*) *Hiſtoire du Pérou. Livre IX. Chap. 9. Traduction de Baudouin.* Où *l'Hiſtoire des Incas T. 1. Chap. 12. pag. 333.*

de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoyer; & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. Mr. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le Duc d'Alburquerque, Gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie.* (*) Cela n'empêche pas que tous les Savants ne regardent

---

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à reçevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, & de sa *Gigantologie* remplie de contes plus que puériles; mais parmi ces contes on distingue surtout le Roman de l'avanturiere *Viqueza*, qui alla à pied depuis Carthagene des Indes jusqu'au détroit de Magellan, où elle dormit avec les géants Patagons, à ce que rapporte sérieusement ce Pere Torrubia, qui ne sera jamais déféré à l'inquisition comme un incrédule.

ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de Mr. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes, qui fournissent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinocéros, ni éléphants, ni giraffes: quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du Monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les especes ausquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéressants de la physique du Globe, & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour de véritables débris d'éléphants, que

l'Ambaſſadeur Isbrand-Ydes (*) & Mr. Gmélin ſuppoſent s'être ſauvés dans ce pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſyle contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une région fort baſſe, car ſi les nivellements du Globe faits par Mr. l'Abbé de Chappe ſont tant ſoit peu juſtes, le terrein des environs de Tobolsk n'eſt élevé que de ſoixante-huit toiſes au-deſſus du niveau de la mer: & on ſait, par le rapport de Strahlenberg, que ce terrein va toujours en s'inclinant vers l'Océan Glacial, comme le cours de l'Oby, celui du Polui & du Nadhym l'indiquent inconteſtablement. Cependant ces animaux fugitifs avoient bien plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe élévation de la Tartarie orientale, où un déluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſyſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſyſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre, dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîneé des éléphants armés vers le Geniske, où ces maſſes animées ont péri par les flêches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre

(*) *Voyage de la Chine*, p. 31. Feu Mr. Gmélin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les élephants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particuliere ſurvenue entre les Tropiques: Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre hémiſphere.

côté Mr. de Surgy a tenté d'expliquer ce point d'histoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan: on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruïnes ſont aujourd'hui cachées dans des ſolitudes, ſous des monceaux de ſable. N'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, ajoute Mr. de Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants, que Gengiskan avoit enlevés dans l'Aſie méridionale, lorſqu'il la dévaſta, ſelon l'horrible manie des conquérants?

Je ne ſai ſi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enſemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foſſile ſi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils ſe ſont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolsk, il reſte toujours à ſavoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique ſeptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs ſquelettes de la plus parfaite conſervation. Comme il eſt démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Iſthme, par aucun point de terre, à l'ancien Continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiſſiſſent.

Quand même le détroit de mer qui ſépare actuellement le nouveau Monde d'avec l'ancien, au ſoixan-

(*) *Abrégé d'Hiſtoire Naturelle &c. Tome III. p. 85. Paris 1764.*

te-feptiéme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; (*) quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eft de nos jours l'Océan; il eft certain que ni les Eléphants, ni la plupart des quadrupedes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu fe fervir de ce paffage pour traverfer d'un Hémifphere à l'autre; puifque le défaut abfolu de fubfiftance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inftinct auroit pu les pouffer à voyager au-travers des glaçons, à douze ou treize-cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diftances de fon féjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiofité.

Quelques Phyficiens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux viciffitudes qu'ils fuppofent que notre malheureufe Planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique: j'avoue que cette fuppofition, que l'on a tant de fois fait fervir de fondement à la théorie de la Terre, rend compte de plufieurs phénomenes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les fupputations aftronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'oppofent à cette circonvolution générale & à ce tranfport fucceffif d'un même point terreftre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en fe redreffant vers l'Equateur,

(*) On ne connoît pas la largeur de ce détroit qui fépare les deux Continents; parceque les Cartes ont, felon toute apparence, trop alongé les extrémités de l'Afie, foit par quelque erreur dans la longitude de la part de ceux qui ont dreffé ces Cartes, foit par quelque autre motif qu'on ne devine pas fi aifément.

ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrez, ſelon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'eſpace de deux degrez & demi, ſelon d'autres Aſtronomes qui ont ſoumis l'hypotheſe de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſiéme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du Globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiécles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix-cents-trente-mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne ſai s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes: les os ramaſſés pres de l'Ohio dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas

(*) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des Etoiles fixes préſenté à l'Académie de Paris.*

notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'est pas vraisemblable que les Sauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*)

Quoi qu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti: il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui existe aujord'hui au nouveau Monde entre les Tropiques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'une genisse, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue, vivant au temps de l'arrivée des premiers Européens.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau Continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien Monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se pro-

(*) La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le cabinet d'Histoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louisiane par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI de l'*Histoire dos animaux par Mrs. de Buffon & d'Aubenton in 4to. 1754. au Louvre.*

Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier sur les os fossiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvés & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique; & il y avoit alors plus de deux-cents ans que les grands os fossiles de l'Amérique étoient connus; puisqu'on déterra les premiers en 1543.

pager jusqu'aux temps présents: dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la Nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du Globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le régne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'ayent été submergés. Les animaux de la taille de l'Eléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (*) est par sa hauteur même inaccessible & inhabitable. Pour se sauver au temps d'un cataclysme, les hommes & les animaux doivent se retirer, non pas sur des pointes de rochers nuds & incultes, mais sur des élévations convexes qui ayent assez de surface pour fournir à leur nourriture, & assez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre Planete essuie alors. Or il est certain que l'ancien Continent possede un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

(*) Ulloa, dans les *Observations astronomiques & physiques p. 114*, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteur: je croi qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au barometre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus du niveau

Quant aux classes génériques ausquelles se doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de positif. Il est vrai qu'on a soutenu que les ossements recueillis dans le Canada, & envoyés en France par Mr. de Longueil, avoient appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires, que ce même Officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, étoient de véritables dents mâchelieres d'Hippopotames qu'on ne trouve pas plus en Amérique que les Eléphants. Mais il est vrai aussi que ce sentiment a été combattu, dans les *Transactions Philosophiques* de la Société Royale de Londres de l'an 1768, par un Mémoire de Mr. le Docteur Hunter, qui, loin de penser que ces fragments soient des reliques d'animaux frugivores, prétend tout au contraire que ce sont des dépouilles de bêtes carnassieres d'une grandeur si énorme, qu'on

---

de la mer, parcequ'il suppose que l'atmosphere est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la Terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les observateurs envoyés pour la mesure de la Terre sous l'Equateur, ont longtemps vêcu sur la crête du mont Pichincha, qui a 2471½ toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par conséquent à 25½ toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Cassini: ce n'est pas tout, ces observateurs campés sur le Pichincha voyoient souvent voler des vautours qui se soutenoient à deux-cents toises au-dessus du sommet de la montagne: ces animaux vivoient dans un air où le mercure du barometre ne se seroit soutenu qu'à 14 pouces.

ne rencontre plus aujourd'hui, dans le Monde entier, aucun individu vivant qu'on puiſſe leur comparer. Je doute beaucoup que Mr. Hunter parvienne jamais à prouver d'une maniere convainquante qu'on s'eſt également trompé, comme il l'aſſure, par rapport à tous les grands os foſſiles de la Sibérie, qui ont été tant de fois décrits & examinés par les Naturaliſtes: tandis que les prodigieux ſquelettes exhumés dans le Pérou & le Mexique, n'ont jamais été examinés que par des Eſpagnols.

Il eſt non-ſeulement poſſible que l'Amérique a poſſédé pluſieurs races animales de la premiere grandeur très-différentes de celles qui exiſtent maintenant dans les deux hémiſpheres; mais cela eſt même fort probable, lorsqu'on réfléchit que le nouveau Continent nourriſſoit au moment de la découverte, tant de quadrupedes comme le Tapir, le Glama, le Coujuar, le Tajacu &c. entiérement inconnus dans l'ancien Monde. Notre Globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture: il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques ſavants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des Eléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Aſie: ils citent, pour leurs raiſons, pluſieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faiſoient trop de cas, diſent-ils, pour les avoir jettées ou enfouïes. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (*) ayent ſaiſi toutes les probabilités poſſibles pour venir au ſecours de cette opinion, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs efforts ne l'ont pas affermie: pour

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

que la Toſcane eût pu nourrir des Eléphants ſauvages il faudroit que ſon climat eût été alors auſſi brûlant que celui de la Zone torride; ce qui n'a dû arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique: il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent moins que rien. On ſait que les Eléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede, lorſqu'on les habille de peliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplanté, auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane, ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît donc provenir uniquement des Eléphants domptés, & amenés au-delà de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirotes, & d'autres peuples, amis ou ennemis, qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européens qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Américains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes Nations de la Terre

ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténebres ſi épaiſſes. Parmi les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Géneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide*, & la *Bibliotheque Orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre Globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruïnes d'un Globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer: c'eſt à cette premiere race, dit-il (*), qu'on doit attribüer les grands oſſements foſſiles parſemés dans les deux Continents, & la fable des Titans ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si l'on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe a fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du Globe. En examinant & en analyſant les noms de la plûpart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux,

(*) Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E . . . . Tome II. p. 298. Amſterdam 1767.*

on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la Terre, à l'atmoſphere, & aux éléments: le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la Terre: celui de *Typhée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nüages noirs. (*) On ne ſauroit nier, qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du Monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques: que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & ayent conſpiré à métamorphoſer les phénomenes terreſtres & aëriens en géants; cela, dis-je, eſt toujours remarquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux ayent puiſé cette tradition dans l'Egypte, il n'en eſt pas moins vrai que l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Norvégiens, qui ont compoſé l'*Edda* des Iſlandois, ayent eu quelque connoiſſance des livres Egyptiens: l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Péruviens, qui n'ont jamais ſu ni lire ni écrire, ayent

(*) Voyez l'*Hiſtoire du Ciel* Tom. 1. pag. 108 & 109. Paris 1765.

Je ne prétends pas abſolument garantir ces étymologies dont quelques-unes ne ſont, à la vérité, point de l'Abbé Pluche.

extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures Hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau Monde avant l'an 1492. Au reste on ne sauroit disconvenir que le goût de personnifier les astres, les météores & tous les accidents singuliers qui surviennent à l'atmosphere, ne régne encore aujourd'hui, dans un suprême degré, chez toutes les nations barbares. Les Grœnlandois & les Iroquois connoissent, comme on sait, quelques constellations; mais il n'y a pas une seule étoile de ces constellations qu'ils connoissent, dont ils n'ayent fait ou un chasseur ou un être animé: leur imagination a étrangement travaillé, dit Mr. Goguet, sur tous ces objets: (*) mais je ne croi point qu'elle ait travaillé plus que l'imagination des Grecs, lorsqu'ils étoient encore sauvages, & lorsqu'ils faisoient descendre les Dieux sur le Mont Olympe, en personnifiant l'aurore boréale, dont, par leur position sur le Globe, ils ne pouvoient appercevoir que les extrémités, ou cette partie qu'on nomme la couronne: comme l'Olympe est au Nord de la Grece, ce phénomene, qui vient du Pole Arctique, leur paroissoit fixé au sommet de cette montagne, & y faisoit voir des jets & des élancements de lumiere que des hommes aussi superstitieux que grossiers prenoient pour les rayons des Dieux & les décorations de la Cour celeste. Mr. de Mairan va jusqu'au point de croire que l'apparition de la Fée Morgane aux habitants de Reggio a aussi été un effet produit par l'aurore boréale, car dans la

(*) Voyez sa *Dissertation sur les noms & les figures des Constellations.*

pointe auſtrale de l'Italie on ne peut découvrir que les derniers cercles de cette clarté ainſi que dans la Grece. Il ne faut cependant pas s'imaginer que toutes les fables ont eu leur ſource dans l'illuſion de la vue, ou dans l'ignorance où l'on étoit par rapport aux objets qu'on voyoit: il y a, dans la Mythologie, des fables d'un ordre ſupérieur, inventées tout exprés pour cacher au peuple les connoiſſances aſtronomiques que poſſédoient les Prêtres, qui malheureuſement n'ont que trop bien réuſſi à envelopper leur ſavoir dans d'inexplicables énigmes; & ſi nous ne le ſavions point, nous ne devinerions jamais que le Phénix eſt l'accompliſſement de la période caniculaire, & que les douze grands travaux d'Hercule ſont les douze ſignes du Zodiaque parcourus par le Soleil en une année tropique. (*)

Comme les Théogonies de tous les peuples de la terre s'accordent à peu près en nous repréſentant les géants comme des êtres malfaiſants & redoutables, qui renverſerent des montagnes, qui déracinerent des isles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne ſauroit diſtinguer un ſens raiſonnable dans ces peintures qui le ſont ſi peu, qu'en ſuppoſant qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes viciſſitudes phyſiques, qui en ſoulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puiſſance du feu & de l'eau, ont mis notre Globe dans le dernier danger & au penchant de ſa

(*) Voyez les *Scholies ſur la Théogonie d'Héſiode*, pag. 165. Et *Macrobe* lib. 1. cap. 20.

ruïne. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combuſtion, & la frayeur a dû faire la même impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui échappés aux inondations & aux volcans ont repeuplé la Terre déſolée, couverte de fange, de laves, & des débris des ſociétés anéanties: le ſouvenir de ce malheur, en paſſant de génération en génération, aura pris inſenſiblement la forme d'une hiſtoire fabuleuſe, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins. Mais à meſure que la tradition ſur les viciſſitudes phyſiques de notre Planete, ſe ſera défigurée ou affoiblie, la tradition ſur l'exiſtence des géants ſe ſera répandue, & ce qui a dû contribüer extrêmement à la répandre, c'eſt la découverte des grands os foſſiles, trouvés par hazard en creuſant, ou entraînés par des torrents qui ont fait ébouler des lits de ſable, ou expoſés enfin à fleur de terre le long des rivieres, comme les énormes ſquelettes de l'Ohio. Or l'ignorance la plus profonde non ſeulement de l'Anatomie comparée mais même de l'Oſtéologie, jointe à une forte inclination pour le merveilleux, a fait prendre ces grands oſſements plutôt pour des débris de corps humains que pour des dépouilles de quadrupedes ou de cétacées: juſqu'a la fin du dix-ſeptiéme ſiécle cette opinion a été dominante tout au moins parmi le peuple & les prétendus ſavants; car les écrivains judicieux ont toujours rejetté ces abſurdités avec mépris.

L'exagérateur Garcilaſſo de la Vega place dans une province du Pérou des ſtatues coloſſales, & des bâti-

ments d'une fabrique & d'une grandeur démefurée, qu'il eft tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit fur la foi de Ciéca de Léon, & de Diégo d'Alcobafa, deux auteurs fi obfcurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces conftructions merveilleufes; je fuis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais exifté, ou du moins que ce ne font que des tas de pierres monftrueufes & figurées, ainfi que celle qu'on nomme en Angleterre *la Chauffée des Géants*, & que tout le monde fait être une production naturelle du régne minéral: il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voye de ces pierres que la crédulité du vulgaire fuppofe avoir été taillées & tranfportées par des bras gigantefques. C'eft un fentiment reçu, dit Mr. de Maillet, non feulement parmi le peuple Arabe; mais même parmi les Hiftoriens Arabes, que les Pyramides d'Egypte ont été conftruites il y a vingt-mille ans, par des hommes hauts de treize pieds, & quoiqu'ils voyent tous les jours des voyageurs qui mefurent l'entrée de la grande Pyramide, ils perfiftent dans leur illufion. Mrs. Bouguer, de la Condamine & Don Jüan, ont auffi pris la peine de mefurer la hauteur des portes d'une vieille mafure Péruvienne, & ils ont trouvé ces ouvertures fi baffes & fi étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y paffer à fon aife. (*)

(*) Voyez la *Defcription d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar*. Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toile de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, &

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela ſeroit plus admirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune ayent groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre durci par la trempe ou par l'alliage, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable: & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruïnes de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſurtout les ſculptures ſaillantes; pendant que les Académiciens François n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. Mr. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où ſuivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majeſtueux que le Comte de Caylus préfere à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus achevé; mais ſi cet illuſtre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations menſongeres de Garcilaſſo & de ſes ſemblables, on ſe ſeroit au moins attendu à un jugement plus équitable de ſa part ſur les ruïnes de la prétendue Perſépolis: les deſſins & les plans fideles que nous en ont donnés Char-

ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans le ſecond Volume, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de Mr. de la Condamine & celle de Don Jüan.

din & de Bruin, prouveront à jamais que ce ſont des reſtes d'une conſtruction déſordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des Deſpotes Aſiatiques, en qui la corruption du goût eſt le premier fruit du pouvoir abſolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité ſur les Patagons, les raiſons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'eſpece humaine dans les quatre parties du Monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille giganteſque dans une petite province de la Magellanique: on s'eſt uniquement borné à conſidérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours; d'où il ne reſulte aucune preuve déciſive, puiſque le témoignage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute: s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit Mr. de Fontenelle.

FIN DU TOME I.



TABLE DES MATIERES

contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume de cette Nouvelle Édition.

F.

T.

Z.

F I N.

